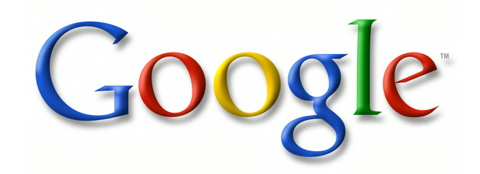
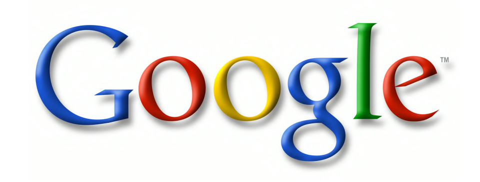






LA
RÉPUBLIQUE ARGENTINE

PAR

CHARLES BECK-BERNARD

ancien Directeur de la colonie de San Carlos, près de Santa Fé (Amérique du Sud.)

LAUSANNE

Chez DELAFONTAINE ET ROUGE, libraires-éditeurs.

1865



LA
RÉPUBLIQUE ARGENTINE

PAR

CHARLES BECK-BERNARD

ancien Directeur de la colonie de San Carlos, près de Santa Fé (Amérique du Sud.)

LAUSANNE
Chez DELAFONTAINE ET ROUGE, libraires-éditeurs.

1865

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GENTON, VORUZ ET DUTOIT.

I

Introduction. — Coup d'œil général.

A l'aurore du seizième siècle et pendant que l'Europe préludait, par la renaissance des lettres et des arts, aux grandes luttes religieuses qui devaient transformer la société et la reconstituer sur de nouvelles bases, de hardis navigateurs, s'élançant sur de vastes mers encore inexplorées, découvraient un monde nouveau, et le donnaient à l'ancien, au moment où celui-ci, luttant avec les ténèbres du moyen âge, saluait la lumière nouvelle qui se levait à son horizon.

Le plus persévérant, le plus noble, le plus infortuné de ces génies entraînés à la recherche de mondes inconnus, fut Christophe Colomb, martyr de ses idées, de son dévouement, de son rare désintéressement. — Après lui vinrent Fernand Cortès, Pizarro, Gaboto, Almagro, Diaz de Solis et d'autres encore.

L'Espagne, à peine sortie de sa lutte avec les Maures, et le génie encore tout empreint d'un fanatisme chevaleresque et d'une sainte intolérance

— exaltation peu propre à développer les idées pratiques — se vit en peu de temps maîtresse absolue de vastes territoires situés au delà de l'océan, et ses monarques purent se dire avec orgueil que le soleil ne se couchait pas sur leurs Etats.

Le Portugal, jaloux de soutenir son rang dans ces joûtes d'explorateurs, qui partaient avec quelques mauvais navires et revenaient avec de nouveaux royaumes, s'engagea dans la lutte, et pour prévenir les conflits entre ces forbans héroïques qui se disputaient l'univers au nom de leurs monarques respectifs, le Pontife qui alors ceignait la tiare, traçant avec le doigt qui portait l'anneau de St-Pierre une ligne sur le globe, crut délimiter ainsi les royaumes nouveaux dans lesquels l'empire des âmes et les deniers des fidèles devaient lui appartenir.

En fondant des colonies et des vice-royautés en Amérique, l'Espagne n'eut en vue qu'elle-même. Elle transplanta sur le sol encore vierge de son nouvel empire ses vertus et ses défauts, l'antique honneur castillan, la dignité personnelle, la résignation complète, les vertus fières de sa race; mais aussi son immobilité, sa mauvaise administration, germes mortels d'un état de choses dont les forces sont d'emprunt et la vie factice. Son despotisme immuable serra les liens jusqu'à les briser, et de toutes les vastes royautés dont l'Es-

pagne disposait au delà des mers, il ne lui reste plus aujourd'hui que quelques îles disséminées.

Les possessions espagnoles se ressentaient vivement de ce régime : pressurées par la mère-patrie comme un fruit dont on ne veut laisser que l'écorce, toute sève vitale tendait à disparaître, lorsque, en 1812, toutes ces colonies, mues par un même sentiment, et les regards portés vers l'Amérique du Nord, poussèrent un cri unanime de délivrance et de liberté. Etrangères à la grande transformation européenne de la Renaissance et de la Réforme, et n'ayant pas eu, comme les pays catholiques d'Europe, l'épuration qui résulte des luttes extrêmes, il est pourtant à remarquer qu'elles se tournèrent vers le génie austère et protestant de la démocratie anglo-saxonne de Washington, pour lui demander la vie politique et sociale. La constitution des républiques hispano-américaines, calquée sur celle des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, et proclamant les deux grands principes de l'abolition de l'esclavage et de la liberté des cultes, a donné à la mère-patrie une leçon de libéralisme et de sagesse que celle-ci n'a pas encore comprise.

Ainsi, tandis que l'Espagne, malgré le fier serment qu'elle prêtait à ses rois, continuait de sanctionner leur despotisme et s'isolait du temps présent pour vivre dans ces idéalités chevaleresques, que le génie de Cervantes a résumées dans

un type impérissable, ses enfants, transplantés sur un sol nouveau, loin des souvenirs, fatals pour l'Espagne, de ses luttes avec les Maures, et des exploits de l'Inquisition contre les juifs et les chrétiens suspects ou accusés d'hérésie, ne sentaient que le choc anguleux d'une mauvaise administration, sans être consolés par la poésie gracieuse et par les épopées héroïques des grands souvenirs.

Une séparation violente devait être le résultat d'un tel état de choses, et ses conséquences, des luttes âpres et prolongées. Aujourd'hui, ces luttes tendent à leur fin. Les Républiques de l'Equateur marchent sensiblement dans la voie du progrès; le Chili se distingue depuis bien des années par un gouvernement ami de l'ordre, des sciences, des lumières, et les provinces confédérées du Rio de la Plata, dont nous allons nous occuper principalement, gouvernées aujourd'hui par le général Mitre, subissent l'élément fécond de l'esprit éclairé et pacificateur.

Ainsi donc, nous, enfants d'une vieille république, nous pouvons tendre une main sympathique à ces jeunes démocraties, qui ont accepté la lutte avec un généreux courage, et qui en sortent victorieuses, grâce à cette protection divine qui accompagne toujours la réalisation du principe fondamental des droits et de la liberté de l'homme.

Lorsqu'il y a trois cents ans environ, le naviga-

teur Diaz de Solis se trouva à l'embouchure d'un des plus grands fleuves du monde, ses regards furent frappés de l'aspect étincelant d'une sorte de schiste micacé, qui couvrait par places les berges élevées de l'immense cours d'eau et brillait au soleil comme une muraille de métal poli.

— Rio de la plata! (fleuve d'argent) s'écrièrent les marins de Diaz. Et le nom est resté.

Cependant il en avait un autre, qu'il a conservé également. Les Indiens, frappés de la majesté du cours d'eau qui baignait leurs déserts, l'avaient appelé *Parana* (semblable à la mer).

Le partage de ces deux dénominations commence là où, n'offrant plus que vingt-cinq lieues de large, le Rio de la Plata se divise en plusieurs bras, formant ainsi une sorte de delta, et qu'enfin, réunissant en un seul courant ses eaux dispersées, il remonte majestueux et immense vers sa source, sous le nom grandiose et gracieux tout à la fois que les fils du désert lui ont donné.

Sous l'influence de la domination espagnole, des cités s'élevèrent peu à peu sur les bords du fleuve. La plus grande de ces villes, aujourd'hui Buénos-Ayres, servait de résidence aux vice-rois. Les jésuites, remontant le Parana, fondèrent sur ses rives de puissantes stations missionnaires, et avec le génie mercantile qui les a toujours caractérisés, les R. P. parvinrent bientôt à exploiter sur

une grande échelle, au profit de leur société, les richesses du pays et le travail des indigènes. Dans la province de Santa-Fé, l'élève du bétail attira surtout leur attention, et lorsque, sous Charles III, ils furent expulsés du pays, leurs estances dans cette partie seulement comptaient plus de 80,000 têtes.

Mais c'est dans la province de Corrientes, entre les fleuves du Parana et de l'Uruguay, qui en cet endroit séparent cette province du Paraguay d'une part et du Brésil de l'autre, qu'ils fondèrent leurs établissements les plus considérables. Ils avaient réuni autour d'eux toute une population d'Indiens *Guaranis*, soumis à leur domination absolue, et accoutumés par eux à une série de cérémonies religieuses moitié chrétiennes, moitié païennes, mais tellement extérieures et si peu basées sur une instruction solide ou sur une conversion véritable, qu'aucun vestige n'en est resté dans les cœurs ni dans les esprits, après la dispersion de ces phalanstères anticipés.

Le travail des Indiens était réglementé et surveillé jusque dans les moindres détails. Une des principales industries était l'exploitation et la préparation de la *yerba maté*, sorte de thé formé des feuilles et de l'écorce d'un grand arbuste très abondant dans ces parages et surtout au Paraguay, d'où l'on tire aujourd'hui la *yerba* la plus estimée.

La partie de la province de Corrientes occupée jadis par les jésuites a conservé le nom *des missions*, et la *yerba misionera* qui en provient forme encore aujourd'hui dans tout le pays un des principaux articles de commerce. On sait que le thé de la *yerba*, nommé généralement *maté*, du nom de la petite calebasse dans laquelle on le fait et le prend, en l'aspirant au moyen d'un tube d'argent ou d'autre métal, est le breuvage favori des populations de l'Amérique du Sud.

Le Paraguay, qui est limitrophe d'une partie de la Confédération Argentine au nord, est peut-être le plus beau et le plus riche pays du monde. Le climat, quoique tropical, n'y est pas insalubre; le sol, sablonneux, constamment humecté par des pluies fréquentes, mais passagères, est couvert d'une abondante végétation naturelle, et produit, avec facilité, presque toutes les plantes que l'on veut y cultiver. On y trouve à l'état sylvestre : le coton dans ses plus belles et ses plus rares espèces, ainsi que l'indigo, la garance et d'autres plantes tinctoriales; on y cultive le maïs, le café, le manioc, la canne à sucre, dont les habitants distillent une eau-de-vie bien supérieure à celles du Brésil ou de la Havanne; mais les principaux produits ont été jusqu'ici la *yerba* et le tabac. A l'avenir, il est probable qu'il faudra y ajouter le coton.

Les oranges du Paraguay sont les meilleures de

l'Amérique du Sud, et outre le cédrat, les limons, les raisins, les figues, etc., il y a dans le pays une quantité extraordinaire de fruits divers, presque tous inconnus aux Européens, ainsi qu'une abondance inouïe de fleurs. On dit que le marché de l'Assomption, capitale du Paraguay, présente un coup d'œil ravissant par la grande variété de ces fleurs et de ces fruits, qui changent selon les saisons, et qui sont offerts en vente depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, par des femmes indiennes, assises par terre derrière leurs étalages. On y fait aussi beaucoup de confitures, qui sont renommées jusqu'à Buénos-Ayres.

Les riches forêts du Paraguay renferment les bois les plus précieux : l'acajou, le palissandre, le cèdre, les palmiers, le bois de fer, le bois de rose et une foule d'autres bois non moins estimés y abondent. Les arbres y atteignent une hauteur remarquable. On dit que, dans certains districts, les richesses minérales ne le cèdent pas aux autres, et des voyageurs prétendent avoir trouvé de l'or presqu'à niveau du sol, mêlé avec de curieux minéraux ; mais ces richesses sont encore tout-à-fait inexplorées.

Un grand fleuve navigable, artère centrale de la vie commerciale du pays, et qui sert même au Brésil pour sa communication à vapeur avec ses provinces les plus reculées, telles que Matto-Grosso

et Parana, baigne de ses eaux ces rives fertiles, entrecoupées elles-mêmes de nombreux affluents.

La population du Paraguay, qui se compose presque entièrement d'Indiens *Guaranis*, est beaucoup plus abondante que celle des autres pays de l'Amérique du Sud. La race est parfaitement blanche; on y trouve plus souvent que dans les pays avoisinants, des cheveux blonds et des yeux bleus, un teint coloré, en un mot, l'apparence d'une race Indo-germanique. Ce fait est un des nombreux problèmes ethnographiques que l'Amérique du Sud et ses races si diverses offrent aux personnes adonnées à ce genre d'études. Les habitants du Paraguay sont intelligents, sans esprit d'invention, mais imitant avec une facilité étonnante les modèles qu'on leur propose; leur caractère est doux et soumis à l'excès. C'est peut-être un reste de l'influence des jésuites; à coup sûr, c'est une condition sans laquelle le despotisme absolu des dictateurs de ce pays n'aurait jamais pu s'établir et se maintenir au point où on l'a vu.

L'état social du Paraguay et le fait de son isolement prolongé de toute communication avec l'étranger, constituent en effet un phénomène politique des plus remarquables. C'est le socialisme réalisé, et aboutissant dans la pratique à l'anéantissement complet de la propriété et de l'individu au profit de celui qui gouverne. Sous Francia, pre-

mier dictateur de cette étrange république, et même encore sous son successeur Lopez, père du président actuel, le gouvernement était seul propriétaire, seul négociant, seul maître, et même seul père de famille, car le mariage était interdit, afin que tous les enfants appartinssent à l'Etat. Aujourd'hui, il n'y a plus de vraiment monopolisé que l'exploitation et la vente de la *yerba;* mais c'est encore le gouvernement qui est le principal et le plus riche négociant; c'est lui qui possède une belle flotille de bateaux à vapeur, construits en partie en Angleterre, en partie dans le pays même, faisant un service régulier entre l'Assomption et les ports de la Plata, au moyen desquels il fait venir directement toutes les marchandises qu'il lui plaît, se payant ainsi à lui-même les droits élevés imposés aux particuliers.

Encore aujourd'hui, les propriétaires de ces riches forêts dont nous venons de parler, s'abstiennent de les exploiter, dans la crainte que le gouvernement ne s'en approprie les bénéfices.

Aujourd'hui, le mariage est permis et reconnu au Paraguay comme ailleurs; cependant, avant de le contracter, les habitants ont conservé la coutume de demander la permission au président. Souvent on lui demande de désigner le nom à donner aux enfants nouveau-nés.

C'est le gouvernement qui ordonne le travail

des cultivateurs. Il fait commander à chacun de planter tant de tabac, tant de coton, etc. Il a partout ses agents et ses surveillants. Il fait requérir sans ménagement, pour les travaux publics, tous les individus dont il a besoin, bien entendu sans les payer.

Il requiert de la même manière les soldats de son armée et les hommes nécessaires au service des bateaux à vapeur. Il n'est pas rare de trouver à bord de ces derniers, sous la chemise de laine bleue du matelot, et les pieds nus, des fils des premières familles de l'Assomption.

L'armée est nombreuse, très bien équipée et exercée; les officiers sont presque tous Européens, surtout Anglais. Passé les heures de l'exercice militaire, on emploie les soldats aux travaux d'utilité publique.

Pour tous les progrès matériels, le Paraguay est très avancé. Le gouvernement maintient à sa solde des ingénieurs et des mécaniciens anglais très bien payés, qui dirigent les ouvriers indigènes. Nous avons déjà vu qu'ils ont construit des bateaux à vapeur dans leurs ateliers ; ils ont aussi construit un chemin de fer et des télégraphes électriques ; on y fond des canons, et, en général, on y exécute tous les travaux qui se présentent.

La police est très rigoureuse à l'Assomption. Au débarquement, l'employé avertit tout nouveau

venu par la lecture du règlement, afin qu'il se garde d'y faire infraction. Une des défenses les plus sévères est celle de parler politique. Une autre disposition, qui, nous le croyons, existe encore, interdit aux étrangers d'emporter à leur sortie du pays plus d'argent qu'ils n'en possédaient à leur entrée. Il faut donc que ceux qui y ont fait des affaires convertissent leurs bénéfices ou le prix de ce qu'ils ont vendu, en produits exportables du pays, en payant les droits de sortie.

Le commerce des étrangers avec les habitants du Paraguay est très difficile, parce que ceux-ci tiennent très mal leur parole : ainsi, vous croyez avoir vendu les marchandises que vous venez d'importer, et le jour suivant votre acheteur vous prévient sans façon qu'il n'en veut plus. Ou bien, vous achetez du tabac ou autre chose, et vous pensez avoir fait un marché avantageux, puis au moment de la livraison, le vendeur vous refuse la marchandise. Si vous recourez aux tribunaux, l'indigène est sûr d'avoir raison contre l'étranger.

Nous avons connu un médecin du canton de Fribourg, qui a passé plus d'une année à l'Assomption et qui s'y était formé une nombreuse clientèle; mais, à l'exception des gens discrets qui s'empressèrent de rétribuer ses services de plein gré, il lui fut impossible de se faire payer de ses

malades, même après des cures qui les avaient délivrés de graves et pénibles souffrances.

Autrefois, quand le président voulait sortir de son palais, à un signal donné, il fallait évacuer toutes les rues de la capitale et fermer toutes les fenêtres. Si par malheur quelque attardé n'avait plus le temps de se réfugier dans une maison, il devait tourner le dos au passage et se coller le visage contre un mur. Aujourd'hui, il est permis de voir le président quand il se promène et de le saluer, mais il va sans dire qu'on le fait avec le plus profond respect.

Le Paraguay ne reconnaît que la religion catholique apostolique et romaine; cela ne l'empêche pas de traiter fort cavalièrement les dignitaires de l'Eglise. Tout dernièrement encore, un évêque était en prison pour cause ou plutôt sous prétexte de conspiration politique.

Le Paraguay n'a pas aboli l'esclavage, mais les quelques esclaves qui s'y trouvent encore ne sont, à vrai dire, que les pensionnaires oisifs de leurs maîtres, qui sont asservis eux-mêmes au gouvernement d'une manière bien plus sensible.

Il va sans dire que la politique du Paraguay est hostile non-seulement à l'élément étranger, mais même au contact de ses ressortissants avec le monde extérieur, parce que l'invasion des lumières et des opinions libérales généralement répandues mettrait

fin au régime actuel, qui lui-même, et à son corps défendant, a déjà été obligé de mitiger beaucoup la rigueur de ses prédécesseurs. Ce qui empêche surtout les étrangers de s'établir en grand nombre dans le pays, c'est qu'ils ne peuvent y acquérir aucune propriété foncière. Sans cet obstacle, le Paraguay serait le premier pays du monde pour la colonisation.

Malgré tout cela, par une singulière anomalie, le président actuel, à l'occasion d'un voyage qu'il fit en Europe il y a environ dix ans (époque à laquelle il n'avait pas encore succédé à son père), eut l'idée de faire une tentative de colonisation européenne. L'on donna d'avance à la colonie le nom pompeux de *la nouvelle Bordeaux*, et on lui assigna un emplacement fort convenable à peu près en face de l'Assomption, sur la rive opposée du fleuve. Le gouvernement avançait aux colons tout ce dont ils avaient besoin et même de l'argent comptant, dont ils auraient bien pu se passer; mais les colons, qui presque tous avaient été ramassés dans les rues de l'ancienne ville de Bordeaux, dont ils étaient l'écume, firent bonne chère tant que durèrent les subsides et se dispersèrent après. Le gouvernement, dégoûté à tout jamais de la colonisation, qu'il n'avait probablement jamais désirée bien franchement, expulsa les quelques familles laborieuses qui étaient restées et qui n'auraient

pas demandé mieux que de continuer les travaux commencés.

Voilà ce que produisent les tentatives, même les plus utiles, quand elles sont entreprises avec légèreté et sans égard aux conditions essentielles de leur réussite.

Mais il est temps de rentrer dans la République Argentine, dont on aime à opposer la vraie liberté, l'amour sincère du progrès, la largeur équitable et hospitalière, aux institutions arbitraires et despotiques du Paraguay.

En continuant vers l'ouest et en se rapprochant des Cordillères, les vastes solitudes qui forment le grand Chaco argentin, sont habitées, d'abord dans la partie inférieure du *Rio Vermejo*, par des tribus d'Indiens *Tobas*, les plus indisciplinés et les plus cruels de ces enfants du désert dans le nord. Tandis que les Indiens *Guaranis*, qui habitent le Paraguay et une partie de la province de Corrientes, population douce et pacifique, se plient à l'agriculture, les *Tobas*, échappés jusqu'ici à toute tentative de civilisation, semblent perpétuer l'élément barbare. Chez les *Guaranis*, l'idée de Dieu, personnifiée par le soleil (tradition qui rappelle une origine asiatique), s'est trouvée associée à une sorte d'hommage rendu au hibou comme symbole de la nuit et de l'esprit vigilant tout à la fois. Chez les *Tobas*, aucune légende n'indique qu'ils eus-

sent reconnu l'existence d'un Dieu quelconque, et comme chez tout peuple qui ne reconnaît que la force brutale de la matière, celle-ci règne par ses côtés les plus repoussants. Les *Tobas* sont presque toujours en guerre avec les *Mocovis*, tribu de la partie méridionale du Chaco et du sol même de Santa-Fé, que les exigences politiques et le déploiement des établissements européens refoulent de plus en plus vers le nord, et par conséquent du côté de leurs ennemis.

En remontant le cours du *Rio Vermejo*, on trouve encore deux tribus principales d'Indiens, les *Ocoles* et les *Mataguayos*, appelés *Matacos* dans les provinces de Salta et de Jujuy, où ils sont employés en grand nombre comme ouvriers dans les plantations de sucre et comme *peons* (domestiques) dans les estances. Ce trait indique déjà que les *Mataguayos* sont loin d'être aussi sauvages que les *Tobas;* les *Ocoles* sont dans le même cas, et vont aussi pendant une partie de l'année chercher du travail dans les provinces avoisinantes.

Nous devons ces détails à M. Peter-Cornélius Bliss, qui a fait un voyage d'exploration sur le *Rio Vermejo* en 1863, et qui croit pouvoir évaluer le nombre des *Mataguayos* à 10,000, des *Ocoles* à 3000 et des *Tobas* à 7000 âmes environ. M. Bliss, dont nous avons eu le plaisir de faire la connaissance personnelle à Buénos-Ayres, est un jeune homme

très savant, fils d'un missionnaire parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, et qui se propose, comme but principal de ses travaux, l'étude de toutes les populations indiennes du monde.

Les Indiens riverains du *Vermejo* vivent surtout de la pêche, qu'ils pratiquent tantôt avec des filets, tantôt avec la lance. Dans ce dernier cas, ils barrent le passage du poisson avec des pieux, en ne lui laissant qu'une étroite issue, et ils le guettent en cet endroit pour le transpercer. Ils n'ont pas de canots, probablement faute d'outils pour en construire; quand ils ont besoin de traverser la rivière, ils se mettent à la nage, en s'appuyant quelquefois sur des perches.

Outre la lance, ils ont pour armes la massue et les flèches. Les *Mocovis*, par contre, qui vivent surtout de la chasse, se servent, à côté de la lance, du *bolas* et du *lazo;* mais ils n'emploient l'arc et les flèches que par exception, lorsqu'ils combattent les *Tobas*, et éprouvent par conséquent le besoin de se servir des mêmes armes qu'eux.

Malgré la distance et malgré les différences très marquées de tribus et de langage, les mœurs et la vie de ces différentes peuplades indiennes ont entre elles une grande ressemblance.

Ils vivent par campements nommés *tolderias,* de *toldo,* qui signifie un toit ou un abri. Ce sont de misérables huttes en paille et en peaux d'animaux,

qui peuvent se transporter avec facilité d'un endroit à un autre. Les tribus sont gouvernées par des *caciques* élus en vertu de leur supériorité physique ou intellectuelle, et dont l'autorité dépend entièrement du maintien de cette supériorité. En cas de guerre, les *caciques* d'une même peuplade obéissent tous à celui d'entre eux qui paraît le plus capable de commander en chef; mais son autorité générale cesse avec la circonstance qui l'a fait naître. Les femmes sont pour ainsi dire les esclaves des hommes; elles sont traitées avec dureté, et ce sont elles qui sont obligées de faire tous les travaux pénibles. Les hommes ne s'occupent que de la guerre, de la chasse ou du pillage. Quand ils ont du butin, ils mangent avec excès jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, ensuite ils se reposent jusqu'à ce que la faim les pousse à se mettre en quête d'une nouvelle proie. La polygamie est rare, mais le mariage n'est pas revêtu d'un caractère bien sacré, et il arrive qu'un homme renvoie une femme pour en prendre une autre. Les notions religieuses se réduisent à une certaine crainte des mauvais esprits et à une idée vague d'une vie future, qui leur inspire du respect pour les tombeaux et les porte à ensevelir avec les morts les objets qui leur étaient les plus indispensables pendant leur vie, comme s'ils pouvaient encore en avoir besoin dans l'avenir.

Le vaste territoire du grand *Chaco* est traversé par trois grandes rivières, le *Pilcomayo* au nord, le *Vermejo* au milieu, et le *Salado* ou *Juramento* au sud. Les deux premières sont tributaires du *Rio Paraguay,* dont le confluent avec le *Parana* se trouve un peu au nord de la ville de Corrientes; le *Salado* se déverse dans le *Parana,* tout près de la ville de *Santa-Fé.* Ces rivières coulent toutes trois du nord-ouest au sud-est; mais le peu d'inclinaison du territoire qu'elles traversent les rend excessivement tortueuses.

Le *Rio Vermejo* est navigable jusqu'à la frontière de la province de Salta, où l'on a fondé depuis peu, sur ses bords, la colonie de *Rivadavia,* composée d'émigrés boliviens de la classe inférieure. Pour remonter la rivière jusqu'à la ville d'*Oran*, qui a quelque importance pour le commerce, il faut attendre la saison des hautes eaux. On s'occupe d'organiser une navigation à vapeur sur le *Rio Vermejo,* et moyennant l'assistance du gouvernement argentin, qui s'y intéresse, il est probable que l'on y parviendra. Le voyage de 1863, auquel nous avons fait allusion, a été entrepris, sous les auspices de ce gouvernement, par le capitaine Lavarello, sur un petit bateau à vapeur que nous avons vu construire nous-même à Santa-Fé.

Tous les Indiens que les navigateurs rencontrèrent sur leur chemin en remontaut le *Rio Vermejo*

leur firent bon accueil et se rendirent utiles, soit pour couper du bois de chauffage pour la machine, soit pour procurer des aliments. En retour de ces services, on leur faisait des cadeaux d'objets de verre ou de quincaillerie de peu de valeur. Le capitaine Page, qui avait exploré de *Rio Vermejo* plusieurs années auparavant, avec un petit vapeur de l'Amérique du Nord, avait fait la même expérience.

On s'occupe encore davantage de la navigation du *Rio Salado*. C'est D. Estevan Rams qui est le grand apôtre de cette idée, à laquelle il a voué son existence depuis dix ans. La navigation de cette rivière, dont les eaux sont très inégales, et dont certaines parties disparaissent presque entièrement dans les temps de sécheresse prolongée, semble présenter de grandes difficultés. Malgré cela, des ingénieurs qui l'ont étudiée ont fait des rapports favorables, et on y travaille aujourd'hui avec activité dans la province de Santiago del Estero. Les travaux sont dirigés par des ingénieurs anglais, et comme le principal banquier de l'Amérique du Sud, le baron de Maua, a pris un intérêt considérable dans l'entreprise, il faut admettre qu'il n'y a pas engagé ses capitaux sans un espoir sérieux de réussite. La navigation à vapeur du *Rio Salado* une fois réalisée, serait pour la ville de Santa-Fé un puissant élément de progrès et de développe-

ment, parce qu'elle élèverait cette ville au rang d'un marché considérable pour le commerce de l'intérieur.

Outre les rivières principales que nous venons d'indiquer, le Chaco n'est baigné que par quelques cours d'eau insignifiants et par des lagunes plus ou moins grandes, qui se forment par les pluies dans les endroits légèrement inférieurs au niveau général, et où le sol est conformé de manière à retenir l'eau. Le climat, bien que chaud, est cependant tempéré par les vents et l'humidité de l'air; le sol est très fertile et la végétation exubérante soit comme pâturage, soit comme forêts. On y voit de magnifiques palmiers, des caroubiers d'un tronc épais et d'une grande hauteur, ainsi que beaucoup d'autres bois utiles sur lesquels nous aurons à revenir en traitant particulièrement ce sujet. Le P. Constancio Ferrero, ancien préfet des missions franciscaines, qui a voyagé dans le Chaco et séjourné dans quelques-unes de ses parties, décrit ainsi cette nature dans son journal, dont il a bien voulu nous permettre de faire des extraits à une époque où nous vivions tous deux sous le même toit :

« Les lieux habités par les Indiens sont très » beaux et très fertiles. Ce sont d'immenses prai- » ries d'un vert très vif, abritées par des arbres » et baignées de nombreux ruisseaux salés. Quoi-

» que l'on n'y trouve pas la diversion de collines
» et d'éminences, la monotonie de la plaine est
» rompue par des lacs profonds entourés d'arbus-
» tes fleuris, qui surprennent agréablement les
» regards du voyageur. Le palmier, accompagné
» d'autres arbres d'une grandeur et d'une beauté
» orientales, élève sa tête majestueuse au-dessus
» des plaines; tout auprès, des cactus gigantesques
» déploient leurs grandes feuilles cartilagineuses
» et offrent hospitalièrement au voyageur un fruit
» savoureux. Les bois qui succèdent aux plaines
» et alternent avec elles, contiennent tous les ar-
» bres les plus nobles et les plus utiles dont l'Amé-
» rique du Sud peut s'enorgueillir; par dessus et
» alentour de ces arbres, mille plantes forment des
» berceaux de fleurs et de parfums, où la *pasio-*
» *naria* entrelace ses tiges de bambou en bambou;
» beaucoup d'autres plantes parasites, éclatantes
» de couleurs, ornent les branches les plus élevées
» de leurs fleurs et de leur feuillage, et la gracieuse
» *orchidée*, attachée aux branches inférieures, est
» balancée par la brise qu'elle imprègne du parfum
» de ses fleurs aériennes.

» Dans ces forêts majestueuses et ces vertes
» prairies, on voit passer d'un pas tantôt grave et
» tantôt agile, des créatures belles ou nuisibles et
» souvent l'un et l'autre à la fois. Le lion, l'once
» ou tigre de l'Amérique du Sud, se cachent dans

» les fourrés de roseaux solitaires et les marais » humides, où vivent aussi toutes sortes de repti- » les. L'aguarà, l'anta ou *gran bestia* sortent quel- » quefois des forêts et pâturent dans la prairie, » tandis que l'autruche aux longues jambes, le » daim agile parcourent rapidement l'immensité, » poursuivis par les chiens des Indiens. L'ours » fourmilier étend sur le sol son corps difforme et » tirant sa langue effilée et longue, attend la fourmi » sans défiance dont il doit faire sa nourriture.

» Tel est le nombre d'animaux dans les forêts et » les campagnes de ces régions, qu'il faudrait » plusieurs pages pour nommer seulement les in- » sectes, les oiseaux et les reptiles qui, vers le » soir, remplissent l'air de leurs bourdonnements » et de leurs voix criardes, à tel point qu'il semble » presque que chaque feuille, chaque brin d'herbe, » chaque ondulation soit une chose vivante qui » élève la voix pour ajouter une note à ce concert » discordant. »

Le gouvernement de Santa-Fé a établi sur la limite du territoire habité de la province une ligne de cantonnements militaires, communiquant les uns avec les autres et commandés par un chef général. C'est le rempart que l'on oppose aux incursions des Indiens, et que l'on tend à reculer toujours plus vers le nord, à mesure que les circonstances le permettent ou que les besoins l'exi-

gent. Quelquefois on organise des expéditions qui vont attaquer les Indiens dans leurs campements mêmes, et refoulent vers le nord ceux que l'on ne ramène pas comme prisonniers. Ces derniers sont ordinairement des femmes et des enfants, que les familles de Santa-Fé se partagent, en payant une rétribution aux soldats, et qu'elles prennent chez elles comme domestiques. Les Indiens *Mocovis* sont peu nombreux ; les missionnaires franciscains qui ont été parmi eux estiment que leur population ne dépasse pas 3000 âmes.

Si, du côté du nord, les limites de la République Argentine se perdent ainsi dans des solitudes qui attendent encore la conquête pacifique des colons destinés à les utiliser, il en est de même au sud, où les parties extrêmes de la province de Buénos-Ayres se confondent en quelque sorte avec la Patagonie. La dernière ville créole située près de l'embouchure du *Rio Negro* porte même le nom de *Patagones*.

Ces *pampas*, qui s'étendent jusqu'au 40e degré de latitude sud, sont loin d'offrir la végétation exubérante du grand *Chaco*. Cependant le climat n'y est pas encore très rigoureux ; seulement les hivers y sont pénibles par l'effet des vents excessivement vifs et pénétrants dont on est transi, et qui, dans ces régions sablonneuses, soulèvent une poussière terrible, souvent nuisible à la vue. C'est

ce même vent qui, sous le nom de *pampero*, vient rafraîchir et assainir l'atmosphère de tout le versant oriental des Andes jusqu'au sud du Brésil, et dont la violence est quelquefois redoutable aux navires dans les ports mêmes de Buénos-Ayres et de Montevideo.

Le sol des pampas est encore fertile ; ce sont des pâturages naturels utilisés pour l'élève du bétail et surtout des moutons, aussi loin que l'on peut le faire avec sécurité. On y cultive le blé avec succès. Les arbres plantés dans le voisinage des habitations subsistent, mais il est difficile de leur faire atteindre une grande hauteur. Il n'y a point de forêts naturelles, et on n'y trouve que des arbustes et des buissons le long des rivières ou des ruisseaux. Le bois de chauffage manque ; on y supplée par la fiente des animaux et par la tourbe que l'on trouve en certains endroits.

Les Indiens qui habitent encore le sud et l'ouest de la province de Buénos-Ayres, sont beaucoup plus redoutables que ceux du Chaco, parce qu'ils ont ajouté à leur agilité et à leur valeur naturelle la tactique militaire, les ruses et une partie des armes des nations civilisées avec lesquelles ils sont en luttes constantes depuis trois siècles. La plupart de leurs chefs sont ce qu'on appelle dans le pays des *cristianos*, c'est-à-dire des chrétiens, pour les distinguer des Indiens proprement dits. Ce sont

des transfuges de la société civilisée, brouillés avec elle pour des motifs ordinairement peu honorables. Il résulte de tout cela que ces Indiens sont moins sauvages que les autres, dans leurs vêtements, leurs habitudes, leur industrie et leur commerce; mais beaucoup plus corrompus et plus vicieux, par le contact des Européens et leur mélange avec des individus dépravés et dangereux.

La province de Buénos-Ayres maintient constamment sous les armes une force assez considérable pour garder, contre ces Indiens, les limites de son territoire habité. Il y a souvent des combats, dans lesquels les troupes régulières n'ont pas toujours le dessus. Cependant, à la longue, les Indiens sont toujours refoulés de plus en plus en arrière.

Une circonstance très intéressante pour nous, c'est qu'il existe dans ces lointaines régions un commencement de missions évangéliques.

On se souvient de la tentative faite à la Terre-de-Feu en 1850, sous la direction du capitaine Allen Gardiner, et qui se termina l'année suivante par la mort misérable des chrétiens dévoués, qui, au nombre de sept, composaient cette expédition téméraire.

Malgré ce résultat désastreux, une seconde expédition fut tentée environ quatre ans après. Cette fois-ci les missionnaires anglais ne construisirent à terre qu'un lieu de culte, et demeurèrent à bord

du vaisseau qui les avait amenés. Plusieurs mois se passèrent ainsi. Les Indiens paraissaient inoffensifs, et même bien disposés envers ces visiteurs étrangers. Un dimanche, tout l'équipage du navire, sauf deux ou trois personnes, se rendit à terre pour le culte. Les heures se passaient, ils ne revenaient pas! Leurs compagnons, inquiets, montèrent sur le mât de hune, d'où ils pouvaient voir la plage. Un spectacle affreux frappa leurs regards: la modeste chapelle élevée par les missionnaires était en feu; autour de ses décombres fumants, des hordes d'Indiens, armés de lances, repoussaient dans le brasier des malheureux qui tentaient de s'échapper... D'autres indigènes, s'emparant des canots qui avaient amené les missionnaires, se dirigeaient vers le navire. Ceux qui y étaient restés, se jetant dans une petite embarcation, gagnèrent à force de rames une île peu éloignée, où se trouve une colonie, en grande partie hollandaise, assez forte pour ôter aux Indiens toute velléité d'attaque. On apprit plus tard la confirmation de la mort tragique des missionnaires, que les Indiens avaient traîtreusement massacrés et brûlés, ainsi que le pillage du navire dont ils s'étaient emparés.

Malgré les douloureux échecs de ces deux expéditions, l'héroïsme chrétien de la Société d'évangélisation ne recula pas, et prépara intrépidement une troisième tentative d'établissement en Patago-

nie, en fondant sa station principale dans l'île de Keppel, une des Falkland. Elle possède aujourd'hui une seconde station à *Santa-Cruz*, au sud de la Patagonie; une troisième à *Patagones*, nommée aussi *El Carmen*, à l'embouchure du *Rio Negro*, au sud de la province de Buénos-Ayres, et enfin une quatrième à *Lota*, au sud du Chili, sur la côte du Pacifique. C'est là que travaille, avec un collaborateur, le fils de ce même capitaine Allen Gardiner, première victime et premier martyr du dévouement à la cause de la Bible, de l'humanité et de la civilisation dans ces ingrats parages.

Dans un voyage d'exploration fait dans l'intérieur, par le collaborateur de M. Gardiner, M. Combe, il a remarqué que la rivière qu'il remontait se ralliait, pour ainsi dire, par un système de lacs, au *Rio Negro*, qui coule vers l'Atlantique; ce qui lui a fait concevoir l'espérance que l'on parviendrait un jour, par des travaux de canalisation, à établir une communication facile entre les stations missionnaires de l'une et de l'autre côte.

La Société a son siége à Bristol; elle portait autrefois le nom de Mission patagonienne, mais elle a pris, il y a deux ans, la résolution généreuse de s'occuper de toute l'Amérique du Sud, autant que le lui permettront les moyens et les ouvriers dont elle pourra disposer; elle a pris aussi la décision de chercher à procurer des pasteurs

aux protestants disséminés parmi les populations catholiques, surtout aux Anglais. Depuis lors elle a changé son nom en celui de Société des missions de l'Amérique du Sud.

Le surintendant des missions de la Société, M. Stirling, est à Keppel-Island, et possède une goëlette de cent tonneaux, portant le nom de *Allen Gardiner*, sur laquelle il visite constamment les stations de l'Atlantique, ainsi que les points de la côte où il peut se ménager des entrevues avec les Indiens.

A Buénos-Ayres même, l'activité missionnaire est représentée surtout par l'Eglise méthodiste épiscopale des Etats-Unis. Cette Eglise est très vivante et son activité commence à se déployer au dehors. Elle possède une école enfantine dirigée par la femme du pasteur, et où les enfants des membres du troupeau reçoivent une instruction solide et variée. Le pasteur lui-même, M. Goodfellow, avec qui nous avons l'avantage d'être lié d'amitié, fait de nombreuses excursions dans les environs de la ville, pour aller tenir des réunions de culte aux protestants anglais, américains, allemands ou autres, qui sont répandus en assez grand nombre dans les estances, soit comme éleveurs de bétail, soit comme simples travailleurs. On choisit pour cela un établissement quelque peu central, qui soit la propriété d'un protestant, et à certains

jours déterminés, toutes les personnes qui, à plusieurs lieues à la ronde, éprouvent le désir d'entendre la Parole de Dieu, viennent s'y rendre.

Un collègue de M. Goodfellow, M. Carter, est parti dernièrement pour *Rosario*, dans le but d'y établir un culte régulier pour les protestants assez nombreux qui se trouvent parmi les négociants anglais et allemands établis dans cette ville.

Buénos-Ayres est aussi la résidence de l'agent de la Société biblique britannique et étrangère pour l'Amérique du Sud, M. Corfield, homme infatigable et dévoué; mais bien qu'il y ait sa famille, il s'y trouve assez rarement lui-même, ayant à faire des voyages immenses et des plus pénibles dans tous les pays de ce vaste continent. Ses efforts ne sont pas stériles : il a fait surtout des ventes de Bibles très considérables dans la Nouvelle-Grenade, où il était autrefois établi, à Lima, à Valparaiso et ailleurs. Avant de venir ici, nous avons pu encore lui serrer la main à Montevideo, et il nous a dit que la vente de Bibles et de Testaments n'avait jamais été aussi active que dans ce moment. Il se préparait à entreprendre un nouveau voyage au delà des Andes et jusque dans l'Amérique centrale.

La Société biblique de l'Amérique du Nord vient aussi d'envoyer un agent dans la République Argentine. Il a passé quelque temps à Rosario, à Pa-

rana, à Santa-Fé; nous ignorons encore où il fixera le lieu de sa résidence.

Ainsi donc sur cette terre, où tous les germes de la civilisation et de la vie sociale percent le sol encore vierge, nous retrouvons aussi, grâce à Dieu, l'élément protestant évangélique, représenté par des hommes de foi, courageux jusqu'au martyre, et faits pour commander le respect et inspirer la sympathie. C'est là encore un gage d'avenir donné à la République Argentine, qui a compris que la liberté religieuse est la mère et la base de toutes les libertés.

II

Formation géologique. — Richesses naturelles.

Le vaste territoire de la République Argentine s'étend depuis le 22e jusqu'au delà du 40e degré de latitude sud, et, en prenant les points extrêmes, du 56e au 72e degré de longitude ouest de Paris. Il comprend une superficie de 75,000 lieues carrées de 20 au degré, soit quatre fois la grandeur de la France, tandis que sa population totale n'atteint pas un million et demi. Ses limites naturelles sont : à l'ouest, la grande chaîne des Cordillères ; au sud, le *Rio Negro*, qui le sépare de la Patagonie; à l'est, l'Océan Atlantique, jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata, et plus haut, le fleuve de l'Uruguay, dont la rive gauche baigne la Bande orientale et le Brésil, et la rive droite, les provinces argentines d'Entre-Rios et de Corrientes. Du côté du nord, cette dernière province est séparée du Paraguay par le Rio Parana, tandis que le territoire du Chaco s'étend encore le long du Rio Paraguay, en face de la République de ce nom, jusqu'à la Bolivie, limite à laquelle aboutissent également, plus à l'ouest, les provinces de Salta et de Jujuy.

A l'exception des provinces de l'ouest et du

nord-ouest, qui touchent aux Andes et qui sont par conséquent en partie montagneuses, l'aspect général du pays est une immense plaine doucement inclinée vers l'est et le sud-est. Les grandes artères fluviales de cette partie du continent sud-américain sont les *Rios Parana* et *Uruguay*, qui coulent du nord au sud; mais la vaste plaine argentine est traversée par des cours d'eau venant des Cordillères et dont la direction, presque parallèle, est du nord-ouest au sud-est. Les principales de ces rivières, en allant du nord au sud, sont : le *Pilcomayo*, le *Vermejo*, le *Salado*, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler; le *Rio Dulce*, qui se perd dans une grande lagune au milieu des terres; le *Carcaraña*, qui se jette dans le Parana, non loin de la ville de Rosario; puis, dans le sud de Buénos-Ayres, un autre *Rio Salado*, le *Rio Colorado* et le *Rio Negro*, portant tous les trois leurs eaux à l'Océan, de même que d'autres courants de moindre importance.

On trouve en outre, dans cette plaine, un assez grand nombre de lagunes plus ou moins considérables, formées en partie par des rivières, dont le cours s'arrête ou se perd dans ces endroits, en partie par la réunion des eaux pluviales dans une espèce de bassin naturel.

L'ensemble du territoire argentin se divise naturellement en trois parties principales : la Mésopo-

tamie argentine, composée des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, dont les fleuves de l'Uruguay et du Parana font presque une grande île au milieu du continent; la plaine, composée principalement des provinces de Buénos-Ayres, San-Luis, Santa-Fé, Cordoba, Santiago del Estero et du grand Chaco; enfin la partie montagneuse ou andine, composée du territoire des Indiens *Pehuenches*, à l'extrême ouest de la province de Buénos-Ayres, et d'une partie des provinces de Mendoza, San-Juan, La Rioja, Catamarca, Tucuman, Salta et Jujuy, dont d'autres parties se rattachent aussi à la plaine.

Notre intention n'est pas d'entrer dans des détails géographiques complets et minutieux, qui nous mèneraient beaucoup trop loin. Les personnes qui désireraient ces détails les trouveront amplement dans la *Description géographique et statistique de la Confédération Argentine*, publiée à Paris chez Firmin Didot, par M. le docteur Martin de Moussy, savant français, qui a habité le pays pendant 18 ans, qui en a visité lui-même toutes les provinces, et qui a réuni tous les documents existants, pour composer son beau travail, aussi étendu que consciencieux. Nous lui empruntons nous-même une foule de renseignements sur les objets que nous n'avons pas eu l'occasion d'étudier personnellement.

Voici, d'après les évaluations de M. de Moussy, la population de chacune des quatorze provinces qui forment la Confédération Argentine :

Province de	Buénos-Ayres	350,000
»	Entre-Rios	107,000
»	Corrientes	90,000
»	Santa-Fé	45,000
»	Cordoba	150,000
»	Santiago	90,000
»	Tucuman	100,000
»	Salta	80,000
»	Jujuy	40,000
»	Catamarca	80,000
»	La Rioja	40,000
»	San-Juan	70,000
»	Mendoza	50,000
»	San-Luis	45,000
	ensemble,	1,337,000

Si nous y ajoutons les Indiens, nous trouvons pour le Chaco :

10,000	Tobas,	
7,000	Mataguayos,	
3,000	Ocoles,	
3,000	Mocovis,	
	ensemble,	23,000
pour les pampas du sud de Buénos-Ayres		30,000
Ce qui ferait une population totale de		1,390,000

âmes seulement, pour un pays qui pourrait en contenir aisément cent fois autant.

Deux opinions principales ont été émises par deux voyageurs éminents, MM. d'Orbigny et Darwin, sur la formation des terrains des pampas, et en général des régions argentines Ils en ont visité des parties importantes, et ont émis leur manière de voir sur la nature des terrains et des roches dans la Patagonie, la vallée du Parana, la Mésopotamie argentine, la Bande orientale de l'Uruguay, enfin dans une grande partie des Andes et des autres systèmes des montagnes sud-américaines au midi de l'équateur. Mais la configuration si remarquable des pampas, la présence des fossiles nombreux qu'on y trouve, surtout de ceux qui appartiennent à des races éteintes de grands mammifères, ont plus spécialement appelé l'attention du monde savant et provoqué l'explication des phénomènes géologiques qui ont amené sa formation.

M. d'Orbigny considère la formation pampéenne comme le résultat d'une série de cataclysmes dus à divers soulèvements du sol. L'immense couche de terre argileuse, tantôt jaunâtre, tantôt rougeâtre, nommée par lui argile ou limon pampéen, qui couvre la plus grande partie du bassin de la Plata, serait le dépôt amené par les eaux, dans les diverses secousses du sol.

Pour arriver à ces conclusions, ce géologue jette

un coup d'œil sur la structure de l'Amérique du Sud à partir de l'équateur, et y reconnaît les mêmes terrains et les mêmes périodes géologiques déjà étudiées en Europe; seulement, au point de vue de leur étendue, ces terrains sont répartis différemment. Le sol est moins tourmenté, moins remanié; les mêmes formations couvrent de plus vastes surfaces. Les terrains tertiaires occupent à l'intérieur du continent sud-américain des espaces immenses. C'est surtout après l'étude attentive qu'il en a faite, que le savant voyageur a émis son hypothèse sur la géogénie de cette partie du monde.

La vaste extension de ce système est un fait géologique des plus remarquables, surtout quand on la compare à la petitesse des divers bassins de même nature disséminés sur le sol de l'Europe. En effet, le bassin tertiaire des pampas et de toute la plaine située à l'orient des Andes, se termine et s'enfonce dans l'Océan Atlantique, depuis l'embouchure de la Plata jusqu'au détroit de Magellan; il occupe ainsi toute la Patagonie, toute la République Argentine (moins la région des Andes), le Chaco, une partie de la Bande orientale, de la province brésilienne de Rio Grande du Sud et du Paraguay, les provinces boliviennes de Chiquitos et de Moxos, une partie de celle de Matto-Grosso,

et peut-être s'étend-il vers le nord jusqu'à l'Amazone.

Après un examen minutieux des roches, terres, sables, fossiles, qu'il a pu rassembler, analysant les observations faites par d'autres géologues que lui, tels que Darwin, Leguillon, Hombron, Lund, Clausen, etc., dans leurs excursions au Brésil, M. d'Orbigny croit devoir partager cette grande formation tertiaire sud-américaine en trois terrains, qu'il caractérise du nom de terrains *guaranien*, *patagonien* et *pampéen*.

Le terrain *guaranien* est la partie inférieure de cette formation; il n'offre aucun fossile et se compose généralement de trois couches concordantes entre elles. L'inférieure est formée d'un grès rougeâtre très ferrugineux; la couche moyenne est calcaire-argileuse, et la couche supérieure est formée d'argile gypseuse grise, ne contenant plus de fer. Ce sont ces argiles, qui, dans la province de Corrientes, forment le sous-sol, et qui, en empêchant les eaux pluviales de pénétrer profondément, multiplient les lagunes, les *esteros*, les *bañados* si communs dans cette partie de la Mésopotamie argentine. Le terrain guaranien occupe une partie de la Bande orientale, toutes les Missions, les deux rives de l'Uruguay et l'angle de terrain compris dans la courbe du Parana, une partie de Corrientes

et de l'Entre-Rios, et les provinces boliviennes de Chiquitos et de Moxos.

Le terrain tertiaire *patagonien* embrasse une étendue plus considérable que le guaranien. Ce terrain se compose de plusieurs couches. L'inférieure renferme des grès marins et des mollusques d'espèces éteintes. La couche moyenne, encore formée de grès mêlé de sable et d'argile, présente des ossements de mammifères et du bois fossile. La couche supérieure est formée de grès, de calcaire et d'agglomérats marins renfermant des coquillages fossiles, parmi lesquels domine l'*ostrea patagonica,* huître gigantesque. Le terrain patagonien est visible sur les côtes de la Patagonie et de la province de Buénos-Ayres, dans les berges du *Rio Negro* et dans celles du *Parana.* Dans la province d'Entre-Rios son étendue est inconnue, parce que dans une foule d'endroits il est recouvert par le terrain pampéen; mais il se retrouve sur les côtes du Chili, de l'autre côté de la Cordillère, autant qu'on peut en juger par sa composition et ses fossiles. Ce terrain aurait été formé alors que toute l'extrémité orientale du continent sud-américain était sous les eaux, et que la partie crétacée de la Cordillère chilienne, beaucoup moins large et beaucoup moins élevée, constituait une île.

Le terrain tertiaire *pampéen* est le plus superfi-

ciel, et par conséquent le plus étendu, le plus accessible aux recherches, de ces trois terrains. Il forme le fond du bassin des pampas, occupant ainsi une étendue de près de 24,000 lieues carrées, et s'élevant jusqu'à une centaine de mètres au-dessus du niveau de l'Océan actuel. Des puits creusés à 30 mètres, à Buénos-Ayres même, ont rencontré au-dessous de lui le sable patagonien. Le terrain pampéen est très apparent dans la berge qui forme la rive droite du Parana et celle de la Plata, depuis Santa-Fé jusqu'au cap St-Antoine. C'est une terre tantôt sablo-argileuse, tantôt seulement argileuse; ici de couleur rouge, là jaunâtre, grise en quelques endroits. Aux bords de la Plata, elle présente des espèces de rognons argilo-calcaires assez durs, appelés dans le pays *toscas*. Ces masses renferment des ossements de mammifères appartenant tous à des races éteintes.

Le terrain pampéen se retrouve dans la Bande orientale, au Brésil, au Paraguay, dans la province de Chiquitos et au delà, même sur quelques points du plateau des Cordillères; mais dans tous ces endroits il est disséminé, et non pas réuni en un bassin comme dans les pampas argentines.

Le terrain pampéen nivelle tous les reliefs du sol, et se trouve, selon les localités, en contact avec les terrains gneissiques, siluriens, dévoniens, triasiques, carbonifères, crétacés, aussi bien qu'avec

les terrains guaranien et patagonien. Au Brésil, il remplit des cavernes à ossements. Les berges des fleuves le présentent en quelques endroits affectant une sorte de stratification horizontale, quoique, en général, il ne soit point stratifié.— Enfin, à l'époque quaternaire appartiennent les coquilles que l'on trouve groupées sur quelques points des pampas voisins du Parana et de la Plata ; près de Montevideo, sur la côte de Buénos-Ayres et en Patagonie.

Pendant cette période, qui touche à la nôtre, puisque c'est alors que l'homme a paru, s'accomplissent les phénomènes du *diluvium*, le dépôt des blocs erratiques, la formation des dunes, etc. : l'Amérique du Sud prend la forme qu'elle a aujourd'hui.

Après cette classification des terrains de l'Amérique du Sud, M. d'Orbigny arrive à leur succession, aux soulèvements qui ont donné à cette grande partie du monde sa configuration actuelle.

La terre d'Amérique est une des plus anciennes du monde. Le vaste développement des terrains gneissiques ou primordiaux l'atteste. La partie la plus anciennement émergée de l'Océan primitif, lequel, à cause de sa chaleur, ne pouvait renfermer aucun être organisé, serait la chaîne de montagnes qui s'étend le long de la côte de l'Océan Atlantique, depuis le 16e degré de latitude sud jusqu'au

27e : c'est le système brésilien. Ce système aurait précédé le premier soulèvement en Europe. Pendant cette époque, le continent sud-américain fut limité à une île oblongue occupant l'est du continent actuel.

Pendant la deuxième époque, des soulèvements successifs de montagnes auraient agrandi, vers l'ouest et le sud, l'étendue de l'île première. Ces systèmes correspondraient au soulèvement du système des ballons des Vosges, d'après M. Elie de Beaumont.

Après cette époque, il se fit dans les terrains siluriens et dévoniens un soulèvement peu considérable en hauteur, mais occupant une immense étendue, et qui fit de l'Amérique du Sud un continent triangulaire de 35 degrés du nord au sud. A la fin de cette époque, le refroidissement de l'écorce terrestre amène de nouvelles ruptures, et par conséquent, des soulèvements et des affaissements nouveaux. C'est à ces mouvements qu'appartient l'apparition des chaînes orientales des Andes, au milieu desquelles de larges fentes ont donné passage aux pics granitiques de Sorata et d'Illimani, les plus hauts sommets de toute l'Amérique du Sud.

Après ce soulèvement, l'Amérique du Sud présente presque sa largeur actuelle, mais les deux grandes îles qui la forment sont séparées par un

vaste détroit, dont les eaux couvrent ce qui est devenu la région pampéenne, ou plutôt la grande plaine du continent sud-américain.

Cette révolution est suivie de soulèvements partiels, qui terminent cette période par l'apparition de la Cordillère des Andes, depuis le Chimborazo jusqu'au détroit de Magellan. Ces dislocations du sol favorisent l'épanchement des rochers porphyriques, qui composent l'arête centrale de la Cordillère. La chaîne des Andes est formée dans toute sa longueur et sépare les deux Océans, mais elle doit encore éprouver des modifications considérables. La plaine sud-américaine est sous les eaux. Dans cette mer, des courants puissants amènent, des versants des Andes et du continent du nord, des débris de mammifères, du bois, lesquels se trouvent ainsi mêlés aux mollusques qui vivent dans ces eaux.

Pendant un laps de temps considérable, le sable, l'argile, le grès marin s'y déposent et empâtent ces fossiles. Vers la fin de cette période, un dernier soulèvement a lieu dans la grande Cordillère des Andes. C'est l'irruption des trachytes à travers les roches porphyriques disloquées; c'est le soulèvement des principaux pics de la chaîne chilienne à la hauteur qu'ils ont aujourd'hui, et enfin la formation du relief actuel de toute la chaîne, moins ses volcans. Cette révolution, en amenant un ba-

lancement dans les eaux de la mer patagonienne, balaya tous les animaux de la faune mégathérienne qui devaient vivre sur les versants des Andes et de toutes les montagnes émergées aux époques précédentes. Le limon pampéen se forme et enveloppe tumultueusement tous ces débris animaux, qui se déposent pêle-mêle à la surface du terrain patagonien, dans les anfractuosités, dans les cavernes du système brésilien, dans les masses argileuses et argilo-sablonneuses, qui constituent toute la région des pampas et de la grande plaine qui occupe le centre du continent. A la suite de ce cataclysme, les grands bassins des fleuves se dessinent, et l'Amérique du Sud prend sa forme actuelle.

Telle est l'hypothèse de M. d'Orbigny, qui répond très bien à l'impression produite par la nature elle-même. Les personnes qui désireront connaître l'opinion de M. Darwin, la trouveront, avec celle de quelques autres naturalistes, dans le savant ouvrage de M. Martin de Moussy. Quant à nous, après ces hardies excursions dans les mystères du passé et dans les profondeurs de la terre, nous allons retourner aux réalités du présent et à la surface, qui nous est beaucoup mieux connue.

La fertilité et les produits naturels d'un pays aussi vaste que la République Argentine, doivent nécessairement subir des modifications suivant la

situation et les circonstances locales. Néanmoins, ainsi qu'on peut le pressentir d'après la formation géologique, le sol de l'immense plaine dont nous venons de parler est presque partout semblable. C'est une couche d'humus dont l'épaisseur varie entre 15 et 60 centimètres, au-dessous de laquelle on trouve une terre argileuse mêlée de sable, qui devient plus compacte et plus dure à mesure que l'on creuse plus profond. On n'y trouve aucune pierre ni caillou quelconque, et, comme nous l'avons vu, on n'a rencontré jusqu'ici des fossiles que dans le sud de la province de Buénos-Ayres et dans l'Entre-Rios. On se procure une très bonne eau potable en creusant des puits dont la profondeur varie de 12 à 20 mètres; il y a cependant quelques régions exceptionnelles où l'on ne trouve pas d'eau.

Dans les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, la composition du sol est tout à fait analogue; seulement on y trouve du grès et du calcaire, tantôt coquillier, tantôt granuleux, et le terrain est plus ondulé.

Quant aux provinces andines, il va sans dire qu'elles sont beaucoup plus rocailleuses; cependant presque partout le roc est recouvert d'une épaisse couche de terre végétale, et l'on peut dire avec vérité qu'il n'y a pas une seule province où

l'agriculture ne soit susceptible d'un grand développement.

Le climat est partout d'une grande beauté et d'une grande salubrité. Quoique les étés soient chauds, la chaleur n'est point insupportable et n'empêche jamais les Européens de travailler, même en plein air ; seulement il convient de choisir de préférence les heures du matin et du soir, et de se reposer au milieu du jour, du moins au gros de l'été. L'hiver ne dure que trois ou quatre mois et n'interrompt pas les travaux agricoles, parce que la terre ne gèle jamais. Il y a souvent des gelées blanches le matin, et il fait froid au coucher du soleil et la nuit ; mais au milieu du jour le soleil conserve toujours assez de vigueur pour réchauffer doucement l'atmosphère, de sorte que les belles journées d'hiver sont presque les plus agréables pour faire des promenades, parce qu'on n'est incommodé ni par la chaleur ni par les moustiques.

Le printemps est excessivement court, car aussitôt l'hiver passé, la température s'élève rapidement ; en revanche, l'automne est la plus belle saison, parce que la diminution de la chaleur se prolonge assez longtemps avant que le froid ne devienne sensible.

La plus grande chaleur de l'été, à Santa-Fé, ne dépasse pas 29 degrés Réaumur ; quant au froid, nous avons vu une seule fois 4 degrés au-dessous

de zéro au moment du lever du soleil, mais c'était une chose extraordinaire et presque inouïe; d'ordinaire, dans les matinées d'hiver, le thermomètre descend très peu au-dessous de glace. Le soleil ne se lève jamais plus tard que sept heures, et une heure après, la gelée blanche, qui, du reste, n'a lieu qu'après des nuits claires et sans vent, est transformée en rosée.

M. Martin de Moussy a observé qu'à Montevideo la moyenne de l'année donne 244 jours clairs, 85 jours couverts et 36 jours pluvieux. La proportion des jours clairs augmente naturellement à mesure qu'on s'éloigne de la mer, et à Santa-Fé il y en a davantage.

Dans les provinces qui se rapprochent des Andes et de la Bolivie, il ne pleut jamais. Malgré cela, l'agriculture y est presque plus développée que dans le littoral, parce que, au moyen des cours d'eau et des inclinaisons de terrain, on y a organisé un système d'irrigation qui rend les récoltes plus certaines.

Quoique les pluies soient rares dans le littoral, elles sont ordinairement très abondantes, et elles suffisent aux besoins de l'agriculture, la conformation du sol étant telle que l'humidité s'y conserve pendant très longtemps. Au surplus, il faut avoir égard à cette circonstance dans la manière de labourer et de semer.

A Santa-Fé, on est tellement accoutumé au beau temps que la pluie est considérée comme un obstacle de force majeure. Tout mouvement est arrêté soit dans les affaires, soit dans les relations sociales, et même les fêtes religieuses sont remises à l'octave.

La végétation naturelle est très abondante dans tout le territoire de la République Argentine, mais elle n'a le caractère tropical que dans les régions les plus septentrionales. A l'exception de ces régions, c'est-à-dire dans presque tout le pays, les productions sont à peu près partout les mêmes, avec la seule différence que les plantes et les arbres sont plus ou moins développés selon les modifications du climat ou du terrain.

Le saule abonde sur les rives et dans les îles des grands fleuves, mais principalement dans celles du Parana. On le retrouve en profusion au bord de tous les cours d'eau. De nombreux arbustes, dits *alisos*, croissent également dans les îles du Parana, et fournissent, comme le saule, des perches assez droites, que l'on emploie beaucoup comme chevrons des toits de chaume, usités pour les habitations rustiques. On y trouve encore plusieurs espèces d'acacias.

Dans le delta du Parana se trouvent en grande quantité le pêcher et l'oranger sauvages. Les fruits de ces pêchers sont bons, tandis que ceux des

orangers sont acides, mais on peut les améliorer par la greffe. Parmi les arbres forestiers qui croissent dans ces îles, aucun n'est avantageux comme bois de construction, parce qu'ils ont les troncs trop courts et trop rameux.

Quelques-uns, tels que le *curupi* ou *curupay*, donnent une excellente écorce pour la tannerie. Du reste, la plupart des bois de ce pays contiennent beaucoup de tannin et peuvent être utilisés pour cette industrie. Une immense quantité de plantes grimpantes : bignones, passiflores, asclépiadées, etc., unissent ensemble tous ces arbres et forment d'impénétrables fourrés. Les bas-fonds marécageux nourrissent une foule de plantes aquatiques, telles que des *cyperus*, des *arum*, des *sagittaires*, des *typha*, mais surtout la belle *pontederia* aux fleurs d'un lilas rosé, qui se détache par les crues du fleuve et qui, sous le nom de *camalota*, flotte alors sur le Parana et forme de petites îles d'un beau vert relevé par la belle couleur violette de l'épi. Il est arrivé que, sur une de ces îles flottantes, un tigre est descendu le fleuve jusqu'à Buénos-Ayres. Cette plante, dont la racine est très chevelue, a la propriété remarquable de rendre limpides et de préserver de la corruption les eaux stagnantes. Pour cette raison, on la met dans les cuveaux où l'on conserve de l'eau pour les usages domestiques.

Les rives sont garnies de buissons, de mimoses, de *paraysos* (Melia azedarach), dont la fleur ressemble à celle du lilas, et de *ceybos* (Erythrina crista-galli), arbre assez élevé, portant une fleur d'un rouge vif, disposée en grandes grappes et d'un effet merveilleux. Tous ces arbres sont chargés d'orchidées parasites, connues dans le pays sous le nom de *flores del aire* (fleurs de l'air), délices des dames, qui les suspendent aux fenêtres, aux balcons et aux vérandas de leurs maisons.

Les palmiers sont très rares dans les îles du Parana, tandis qu'on en trouve beaucoup dans celles de l'Uruguay, même aussi bas que le 32e degré. La végétation et le sol de ces îles sont un peu différents ; elles ont pour assises des roches recouvertes d'un sable caillouteux qui se mêle à la terre végétale.

Quand on s'éloigne des fleuves, les forêts proprement dites sont rares ; il n'y en a guère qu'au nord-ouest de la province d'Entre-Rios, dans certaines parties de celle de Corrientes et dans le Chaco. En général, les arbres croissent le long des cours d'eau, tandis que la plaine, nommée vulgairement le *campo*, forme un pâturage à perte de vue. A peu d'exceptions près, le seul arbre que l'on rencontre çà et là dans ces vastes plaines est l'*ombu*, qui devient très grand et procure un ombrage délicieux. Cependant cet arbre si agréable

à la vue n'a guère d'utilité réelle, car son bois tendre et spongieux ne sert pas même au chauffage; on peut toutefois en utiliser les cendres dans la fabrication du savon. Les feuilles s'emploient aussi comme vulnéraire, surtout pour les blessures du bétail.

Un des arbres les plus utiles est le caroubier, nommé dans le pays *algarobo*, dont le bois jaune-clair ou brun foncé, presque violet, selon l'espèce, est employé avec succès dans la menuiserie. On en fait des meubles presque aussi beaux que nos meubles de noyer. Le fruit de cet arbre, qui ressemble à une fève et dont le goût rappelle un peu celui du cacao, est un aliment recherché pour le bétail, surtout pour les chevaux. On en fait aussi une boisson fermentée, nommée *chicha*, que les indigènes trouvent rafraîchissante; dans certaines provinces, on en pétrit même une espèce de pain, noir comme de la tourbe et dur comme de la pierre, qui est fort peu agréable au goût, mais que les gens du pays apprécient comme provision de voyage à travers les déserts, parce qu'il ne se gâte pas.

Il y a de plus le *quebracho* blanc et rouge, bois très dur et très bon pour le charronnage, ainsi que pour la construction; le *nandubay* et l'*urunday*, deux espèces de bois de fer, qui ressemblent au *quebracho*, mais sont encore plus durs, et qui ne

pourrissent jamais, ce qui fait qu'on les choisit de préférence pour piquets, et pour tous les usages où il est nécessaire de mettre le bois en partie dans la terre.

Viennent ensuite le *talá*, le *chañar*, bois blancs et durs, dont on se sert beaucoup pour les manches de hache et d'outils; le *laurier*, très estimé dans la construction des goëlettes destinées à la navigation du fleuve; le *lapacho*, le *peteribi*, le *timbo* et beaucoup d'autres encore.

Tous ces bois, ainsi que celui du *parayso*, dont nous avons déjà parlé, sont plus durs que nos bois européens, et procurent une grande chaleur pour la cuisine et le chauffage. Un feu une fois allumé ne s'éteint plus, tant qu'il y a du bois, parce que, même sans flamme, celui-ci se consume lentement comme de l'amadou. En allant à la forêt ou aux champs, on a l'habitude d'emporter avec soi un tison allumé, et de cette manière on conserve du feu sous la main pour toute la journée.

Dans les régions plus chaudes, on trouve le *cèdre*, le *palissandre*, une variété de l'*araucaria* du Chili; l'*aguaraybay*, dont la résine fournit un baume autrefois employé dans la médecine; plusieurs espèces de *palmiers*, le *noyer* sauvage, le *gayac*, le *quina-quina*, dont on extrait le baume du Pérou, et qui, ainsi que le *tipa*, fournit de belles planches aux constructeurs de navires; le *palo de*

lanza, employé, comme son nom l'indique, à faire des lances, des flèches de voiture et d'autres objets qui demandent un bois dur et flexible à la fois.

Les îles du Parana, dans la latitude du Chaco, produisent en grande quantité des *bambous* énormes, que l'on emploie beaucoup pour la charpente des toits de chaume; les plus gros, nommés *tacuaris*, comme chevrons et comme faîte, les plus minces, nommés *picanillas*, comme lattes transversales. Ces derniers servent aussi pour piquer les bœufs, pour pousser les petits bateaux, et pour tous les usages où il faut des perches légères.

Il y a dans l'intérieur un arbre remarquable, nommé *yuchan* ou *palo borracho*, dont le fruit contient une espèce de coton. Les essais que l'on a faits jusqu'ici pour le filer n'ont pas réussi, mais on croit aujourd'hui pouvoir utiliser cette matière pour la fabrication du papier.

Une autre plante particulière, c'est le *higueron*, appelé aussi *el verdugo de las plantas*, c'est-à-dire le bourreau des plantes. C'est une plante parasite qui commence par serpenter autour des grands arbres, surtout autour de certaines espèces de palmiers, et qui finit par prendre une telle extension, qu'elle recouvre entièrement le tronc de ces arbres comme d'une seconde écorce, et que peu à peu elle les fait périr. La fleur de cette plante est de toute beauté, de sorte qu'elle embellit beaucoup les

lieux où elle se trouve et qu'on l'aime malgré le dommage qu'elle cause.

Il va sans dire qu'il nous est impossible de citer tous les arbres qui se trouvent dans le pays, et que nous devons nous borner à une indication très sommaire.

La fleur que l'on cultive dans nos serres sous le nom de *victoria regina*, et qui a beaucoup excité l'attention, se trouve à l'état naturel, du moins dans une de ses variétés, surtout dans la province de Corrientes, mais aussi dans les bras de rivière qui forment les îles de Santa-Fé. On l'appelle dans le pays *maïs del agua* (maïs de l'eau), parce qu'elle produit un fruit féculent, que l'on peut manger après l'avoir fait griller.

Parmi les plantes sylvestres, celles qui frappent le plus les regards, dans les environs des villes et dans le *campo*, sont les *cactus* de diverses espèces et d'une taille énorme, une sorte d'*aloès*, de très grands *artichauts* sauvages, et le *ricin*, qui se multiplie à foison et dont on ne tire jusqu'à présent aucun parti.

Les fourrages naturels de ces plaines contiennent plusieurs espèces de graminées, de trèfles, de lupins et d'autres plantes analogues. Ce fourrage est d'autant meilleur pour le bétail qu'il est convenablement saturé de la substance saline qui se trouve mêlée au sol.

On trouve aussi à l'état sylvestre beaucoup de plantes tinctoriales et médicinales, qui jusqu'ici n'ont pas été étudiées, et dont il est fait très peu d'usage. Nous citerons seulement, parmi les premières, la garance, l'indigo, que l'on trouve dans certains parages, et le nopal à cochenille, qui est surtout abondant dans la province de Catamarca. Parmi les plantes médicinales, nous pouvons citer, comme ayant frappé nos regards, sans recherche spéciale, la camomille, le sureau, l'anis, le fenouil, la moutarde sauvage, la menthe, la sauge, la mauve, la rhubarbe, la douce-amère, la verveine, la saponaire. Malgré cela les pharmaciens font venir d'Europe les plantes qui croissent à leur porte, et il arrive souvent de ne pas trouver chez eux ce que vous pouvez cueillir vous-même en faisant une promenade.

A côté de ces richesses végétales, la partie montagneuse du pays offre des richesses minérales très grandes. Dans les provinces de Mendoza, San-Luis, Cordoba, San-Juan, La Rioja, Catamarca, Salta et Jujuy, il existe des mines plus ou moins riches d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer. Dans certains endroits on trouve des marbres très beaux. A San-Luis, tous les ruisseaux qui découlent du plateau de *los Cerros blancos* sont plus ou moins aurifères. Dans La Rioja, on trouve en outre du nickel, de l'étain et du cristal de roche en abon-

dance. Cette partie de la Confédération, la plus riche en métaux précieux, a été jusqu'ici la plus négligée. Aujourd'hui, le gouvernement y fait creuser des puits artésiens, et si, comme on n'en doute pas, cette entreprise réussit, la population de la province ne tardera pas à augmenter, et l'on pourra alors s'occuper sérieusement de l'exploitation des mines, négligée maintenant faute de bras et de capitaux.

En général, toutes les mines du pays n'ont été exploitées jusqu'ici que très imparfaitement par des particuliers incapables de persévérer, lorsque leur travail n'était pas immédiatement rétribué par les produits. Outre le manque de bras et de capitaux, la distance du littoral, la difficulté et la cherté des transports, à dos de mulet ou par charrettes à bœufs, entravent beaucoup le développement de cette industrie. Cependant une grande maison de Montevideo a entrepris l'exploitation de mines de cuivre très riches dans la province de Catamarca, et dans celle de San-Juan, une compagnie anglaise exploite depuis très peu de temps des mines d'argent. Le directeur de cette compagnie, M. Rickart, a trouvé dernièrement dans ces mines des gisements d'or d'une grande richesse, qui semblent promettre beaucoup pour l'avenir.

Le règne animal est très abondamment repré-

senté, ce qui fait que nous devons nous borner à des indications sommaires.

Nous ne parlerons pas des singes, que l'on ne trouve qu'au nord du 29e degré de latitude sud, par conséquent seulement dans les parties septentrionales des provinces de Corrientes, du Chaco, de Salta et de Jujuy, et encore n'y sont-ils pas nombreux.

Il existe un grand nombre de chauves-souris; elles sont inoffensives, à l'exception du *vampire*, que l'on trouve à Corrientes, à Tucuman, à Oran, et qui épuise les animaux par le sang qu'il leur tire.

Parmi les carnivores, nous avons le *coati*, qui existe principalement dans les forêts du nord de la Confédération et au Paraguay. Cet animal se nourrit aussi de végétaux et s'apprivoise facilement. Il a un museau allongé avec lequel il furette partout; par le reste du corps il ressemble à un ours en miniature. Il se sert de ses pattes de devant comme le singe et possède des instincts d'imitation comme lui. Nous en avions un à la colonie de San-Carlos, qui nous amusait souvent par ses mouvements bizarres. Quand il trouvait, par exemple, un morceau de savon, il le mouillait avec sa salive et savait très bien en tirer une abondante écume, dont il se lavait le corps de la manière la plus bouffonne.

On trouve dans le campo le *zorillo* (mouffette), espèce de petit renard, qui lance, en guise de défense, une liqueur fétide dont l'odeur est très persistante.

La *loutre*, appelée dans le pays *nutria*, est très abondante partout où il y a de l'eau. La fourrure de cet animal est un grand objet de commerce, surtout pour les Indiens.

Il y a plusieurs espèces de renards, entre autres l'*aguarà*, animal particulier à la Plata, et qui tient le milieu entre le loup et le renard. Sa peau, d'un fauve rougeâtre, est recherchée, surtout comme couverture de selle.

Un autre animal particulier au pays est le *huron*, espèce de putois, dont on se sert dans les Andes pour faire la chasse au *chinchilla*.

Le principal représentant de l'espèce féline est le *jaguar* ou tigre d'Amérique (felis onza), grand carnassier, qui n'atteint pas tout à fait la taille du tigre royal des Indes, mais qui en approche. Cet aminal est très commun sur les bords du Parana et de l'Urugnay, ainsi que dans le Chaco. Sa belle fourrure tachetée est beaucoup plus éclatante chez le mâle que chez la femelle. Le tigre se tapit dans les hautes herbes des marécages ou dans les épais fourrés qui bordent les rivières. Il ne sort guère que la nuit, et, soit à la nage, soit par terre, il fait sa proie des poissons, des amphibies et des autres

animaux qu'il rencontre. Il se nourrit beaucoup de *carpinchos* (espèce de porc amphibie), de cerfs, de veaux, de poulains, et il s'attaque même aux chevaux; il cherche à les saisir par surprise, et il leur tord le cou d'un seul coup de patte. Il attaque moins volontiers les bœufs, qui lui tiennent tête et le tuent même quelquefois avec leurs cornes.

On dit que le tigre n'est dangereux pour l'homme que lorsqu'il a déjà goûté de la chair humaine. Le fait est que dans le pays on n'entend presque jamais parler de gens qui aient été attaqués et dévorés par des tigres. Cependant il est dangereux de faire la chasse à cet animal, parce que, lorsqu'il n'est que blessé, il se défend et peut aisément tuer le chasseur. Les Indiens, qui sont aussi agiles que le tigre lui-même, connaissent si bien ses mœurs, qu'au moment où il prend son élan, ils lui présentent leur lance, de telle façon qu'en retombant le tigre s'éventre lui-même; au même instant, un camarade du premier chasseur achève l'animal à coups de hache ou de couteau. On chasse aussi le tigre avec des piéges, avec des flèches, avec des chiens dressés exprès et enfin à coups de fusil. Il y a même des hommes assez intrépides pour chasser le tigre avec un simple couteau : ils reçoivent le bond de l'animal avec un bras enveloppé d'un *poncho* (manteau) ou d'une peau de mouton, et l'éventrent au même instant de l'autre main. Il est très difficile

de le prendre au *lazo*, parce que les chevaux s'effarouchent à la seule odeur du tigre.

Il y a quelques espèces de tigres plus petits; il y en a même dont la taille ne dépasse guère celle d'un chat ordinaire, mais elles sont rares et ne se trouvent que dans certaines localités.

Tous les essais que l'on a faits jusqu'ici pour apprivoiser le jaguar sont restés sans succès. Tandis que le *puma*, nommé aussi *couguar* ou lion sans crinière, pris très jeune, s'élève facilement avec les chiens des estances et devient aussi vigilant qu'eux, le tigre des pampas reste indomptable. Une femme de Santa-Fé en reçut un tout petit d'un chasseur indien; l'animal était encore si faible qu'il ne pouvait se nourrir lui-même, et qu'on devait lui mettre dans la gueule du pain trempé dans du lait, et le sustenter ainsi. Ce régime, indéfiniment prolongé, devait, selon l'opinion de la brave créole, rendre son élève parfaitement inoffensif et détruire en lui tous les instincts féroces. Cela alla bien pendant quelques mois. Le jeune tigre, déjà de la grosseur d'un chien ordinaire, suivait partout sa maîtresse, au grand effroi des gens, qui ne se fiaient pas à un pareil commensal. Un beau jour, la femme créole s'en fut au *Rio* pour laver son linge. Le tigre, assis pacifiquement sur ses pattes, semblait la débonnaireté même. Sa maîtresse, agenouillée sur la plage sablonneuse et la tête inclinée,

s'occupait sans méfiance de son blanchissage. Tout à coup le tigre s'élance sur elle, la saisit par la tête et l'étrangle du coup. Aux cris que poussèrent d'autres lavandières qui se trouvaient tout près, quelques bateliers et matelots du fleuve poursuivirent le jaguar et le tuèrent.

Lorsque les neiges sont abondantes dans les Cordillères, il arrive que la crue des eaux du Parana devient si grande, qu'elle submerge les îles, retraite favorite d'une grande quantité d'animaux et, entre autres, des jaguars. Ceux-ci, chassés par les flots envahissants et obligés de chercher la terre ferme, finissent par passer à la nage les derniers bras du Parana et par se trouver quelquefois à l'entrée des villes situées tout près du bord, comme Santa-Fé, par exemple.

Un des couvents de cette vieille cité, celui de St-François, a son jardin contigu au Rio. La sacristie du couvent a une porte qui ouvre sur ce jardin, ce qui fut l'occasion d'une scène assez bizarre. C'était un dimanche; il y avait grand'messe. L'église, dont les portes étaient ouvertes à cause de la grande chaleur, était pleine de monde. Les femmes surtout, agenouillées sur leurs tapis, selon la mode espagnole, ne laissaient qu'un étroit passage allant de la porte à l'autel, dont les marches étaient occupées par plusieurs prêtres officiants. L'un d'eux dit au sacristain de lui chercher un ornement qu'il

lui fallait pour le culte. Le sacristain disparaît par la porte qui donne du chœur dans la sacristie... et ne revient pas ! La cérémonie interrompue devant s'achever, un des prêtres va ouvrir la porte de la sacristie, pour voir pourquoi le sacristain tardait autant. Au moment où il ouvre la porte, un énorme tigre s'élance à sa rencontre, le renverse, franchit d'un bond l'espace qui le séparait du chœur, le traverse en bousculant tout sur son passage, et se précipite au travers de la foule des femmes agenouillées. Effrayé par les cris de terreur qui s'élevaient de toute part comme une immense clameur, le jaguar n'attaqua personne, et étourdi, ahuri, il se laissa prendre et tuer à quelques pas du couvent. On releva quelques moments plus tard le sacristain évanoui. Celui-ci raconta que pendant qu'il ouvrait une armoire, le tigre, entrant par la porte du jardin, l'avait tellement effayé, qu'il était tombé comme mort. L'animal, cherchant une autre issue, était resté près de la porte, que le prêtre avait ouverte quelques minutes après, et qui avait livré passage à ce paroissien d'une nouvelle espèce.

En 1858, pendant une crue exceptionnellement forte du Rio Parana, nous avons été en quelque sorte témoin de faits analogues. Très près de notre demeure, on entendit dans la nuit des rugissements effrayants. Les habitants d'une maison voisine

sortirent armés de lances, munis de lanternes, et virent un jaguar, qui, la tête prise entre les pieux qui formaient un enclos, poussait des hurlements de désespoir. L'animal, tué sur place, fut dépecé le lendemain. Sa chair rose ressemblait à celle du porc, et les jambons de tigre étaient fort appétissants. La graisse s'emploie comme remède, et passe, comme celle du serpent, pour un excellent spécifique contre les douleurs de rhumatisme. Ainsi la fable antique, qui attribuait une vertu particulière à la moëlle des tigres et des ours, se retrouve dans les traditions des pampas, où nous nous rencontrons avec l'homme primitif dans toutes ses croyances.

III

Règne animal. — Aspect du pays. — Mœurs et coutumes.

Nous avons déjà commencé à nous occuper du règne animal et des carnivores. Nous allons maintenant passer en revue les rongeurs.

Les rats et les souris se trouvent en grande abondance.

Un autre animal très abondant aussi est la *viscache,* qui vit dans des terriers et ne sort que le soir au coucher du soleil, et la nuit au clair de la lune. Ces animaux se multiplient beaucoup; leurs terriers, où ils vivent en commun, se relient par des galeries souterraines, ce qui fait que dans les endroits où ils sont nombreux, le sol est entièrement miné par eux. A l'extérieur, on reconnaît leurs demeures par une herbe plus haute et d'une espèce particulière, qui les recouvre. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la viscache a toujours pour compagne une petite chouette diurne, qui habite le même terrier, et se tient de jour en sentinelle devant son entrée. La peau de la viscache, qui n'est pas employée aujourd'hui, pourrait servir aux mêmes usages que celle du lapin, qu'elle surpasse en grandeur. Cet animal est gris, ressemblant un

peu à un lièvre, et il a sur les yeux une raie noire, qui lui donne l'air de porter des lunettes.

Le *lièvre des pampas* ne se trouve que dans le sud. Dans les provinces de Cuyo (on appelle ainsi les provinces de San-Juan, Mendoza et La Rioja), de Cordoba et de San-Luis on trouve, sous le nom de *lièvre*, un *agouti* beaucoup plus grand que le lièvre ordinaire. Dans la Sierra de Cordoba et dans les Andes, il y a des *lapins* semblables à ceux d'Europe.

Le *chinchilla*, petit animal qui ressemble à la fois au lapin et à l'écureuil, et dont la fourrure gris d'acier est fort recherchée, ne se trouve que dans les provinces voisines des Andes.

Le petit *cochond'Inde* sauvage existe surtout dans les haies et sur la lisière des champs cultivés.

Le plus grand des rongeurs est le *carpincho* ou *cabiais-capibara*. C'est un amphibie qui se trouve partout sur les bords des fleuves, des rivières et des lagunes. Il a les pieds de derrière palmés et nage parfaitement; quand un danger le menace, il plonge pendant très longtemps sous l'eau, et reparaît à la surface à une grande distance de l'endroit où on l'a vu disparaître. Il ressemble à un porc de petite taille; sa chair est une espèce de lard transparent, très fade et aquatique, mais que beaucoup de personnes mangent assez volontiers. Sa peau fournit un cuir très dur et très fort. Cet animal

constitue la principale nourriture des jaguars et des grands caïmans. Il se laisse facilement apprivoiser, mais on ne s'en soucie guère.

Le plus grand pachiderme est l'animal connu dans le pays sous le nom de *la gran bestia* ou *anta*, et qui n'est autre que le tapir. C'est un quadrupède doux, timide, qui vit dans les forêts humides et chaudes, se nourrissant de fruits et d'herbes tendres. Le mâle a une petite crinière sur le cou, et son museau se prolonge en forme de trompe courte et mobile. On chasse facilement cet animal au *lazo*, parce qu'il n'est pas rapide à la course; par contre, il est très bon nageur et difficile à poursuivre quand il s'enfonce dans les endroits marécageux. Son cuir est très épais; on s'en sert pour faire des objets de sellerie très solides et durables, mais peu élégants.

Il y a aussi le *pécari*, connu dans le pays sous le nom de *chancho del monte* (cochon des bois) et de *jacali*. C'est une espèce de sanglier sans queue, dont la chair est bonne à manger, et que l'on peut même apprivoiser.

En passant aux ruminants, nous trouvons d'abord le genre *camelus*, qui se divise ici en quatre espèces distinctes : le *lama*, la *vigogne*, l'*alpaca* et le *guanaco*.

Le *lama* se trouve dans les régions qui avoisinent les Andes et la Bolivie, et ne se reproduit bien

que là. On l'emploie pour le transport dans les passages très élevés, où l'air est trop raréfié pour les mulets.

L'*alpaca*, dont la laine est fort appréciée et de plus en plus employée dans l'industrie, est originaire du Pérou et de la Bolivie, mais on l'a acclimaté avec beaucoup de succès dans la province de Catamarca, et tout porte à croire qu'on pourra l'acclimater encore dans d'autres parties de la Confédération.

La *vigogne*, nommée dans le pays *vicuña*, est répandue dans toutes les Andes. Dans la province de Tucuman on fait avec sa laine des *ponchos* de toute beauté, mais d'un prix très élevé.

Le *guanaco*, dont la forme se rapproche le plus de celle du chameau, se trouve dans le sud, en Patagonie, dans le sud et l'ouest de Buénos-Ayres, dans le sud de Santa-Fé, de Cordoba et de San-Luis. C'est un animal charmant, au pelage brun-clair, blanc sous le ventre, à l'œil doux et mélancolique, très léger à la course et facile à apprivoiser.

Dans les pâturages de la plaine, on voit en grand nombre une espèce de chevreuil gracieux et agile, dont la femelle est connue sous le nom de *gama* et le mâle sous celui de *venado*. Ces jolis animaux, d'un jaune clair, aux pieds de biche et au regard de gazelle, se rencontrent souvent par troupeaux de quinze ou vingt. Ils sont d'un naturel très

curieux et s'arrêtent pour vous regarder; mais dès que vous approchez un peu, ils s'effarouchent et fuient avec une rapidité extraordinaire. C'est ce qui les rend difficiles à chasser; on ne peut les atteindre qu'avec des carabines d'une longue portée, et il faut se coucher dans l'herbe pour tirer, afin qu'ils ne vous aperçoivent pas. Les Indiens et les gens du pays les chassent à cheval, en les fatiguant à force de les poursuivre au grandissime galop. Les petits s'apprivoisent facilement, quand ils ne meurent pas au bout de quelques jours, ce qui arrive le plus souvent.

Il existe quelques autres espèces de cerfs plus grands, mais aussi plus rares. Dans les époques d'inondation, on en voit quelquefois arriver jusque dans les villes. On en a tué un dans les rues de Santa-Fé en 1858.

On trouve encore quelquefois dans le Chaco quelques rares exemplaires du *paresseux* ou *aye-aye*. Les indigènes l'appellent par dérision *perico ligero* (saute paillasse).

On y trouve en plus grand nombre le *fourmilier* ou *tamanoir*. Cet animal, long de 1^{m},20 jusqu'à l'origine de la queue, a un museau très allongé, d'où il darde une langue effilée, jusqu'à 50 centimètres de distance, pour prendre les fourmis. Il enfonce aussi sa langue dans les fourmilières. Son pelage est brun foncé avec une large raie plus

claire de chaque côté du corps; sa queue forme un long panache hérissé de crins longs et fort raides.

Le genre tatou a de nombreux représentants. Les plus connus sont: la *mulita*, dont la carapace est lisse, et qui ressemble presque à un éléphant en miniature; et le *peludo*, ainsi nommé parce que sa carapace est garnie de poils. On rôtit les tatous dans leur carapace même, et l'on considère leur chair blanche et tendre comme une grande friandise.

Les oiseaux sont tellement nombreux et variés qu'il serait impossible de les nommer tous. Quoique moins éclatants que ceux des tropiques, ils ont en général le plumage fort beau; par contre les oiseaux chanteurs sont très rares.

Le *condor* se trouve dans les Andes et surtout dans les sierras de San-Luis et de Cordoba; mais le vautour le plus généralement répandu dans tout le pays est le *carrancho* (Vultur caracara). C'est un oiseau d'une couleur fauve et d'une assez grande envergure, qui abonde partout où il y a des bêtes mortes ou de jeunes animaux à dévorer; il est dangereux pour les troupeaux de moutons et de chèvres, dont il guette les petits.

Il y a plusieurs espèces d'aigles dans les montagnes de Cordoba et de San-Luis, et il existe en général une foule de milans, faucons, éperviers,

désignés dans le pays sous les noms d'*alcones* (faucons) ou *cuervos* (corbeaux).

Les oiseaux de proie nocturnes sont moins nombreux; il y a cependant quelques espèces de chouettes.

Le nombre des passereaux est énorme. Il y a des moineaux qui ressemblent à ceux d'Europe; une espèce de serin qui chante bien, et qui peut être accouplé avec le serin de Canarie; la *monjita* (petite nonne), charmant oiseau au ventre blanc, au dos gris et à la tête noire, avec de longues pennes à la queue. Cet oiseau, quoique très petit, est le grand ennemi du carrancho, à la poursuite duquel il est acharné jusqu'à ce qu'il l'ait mis en fuite, ou abattu, en le harcelant de ses piqûres à la tête ou au cou. Un autre oiseau charmant est le *cardinal*, au plumage gris d'acier et à la tête rouge. Il a un chant agréable et on l'élève beaucoup en cage. Il y en a une variété au plumage jaunâtre, mêlé de vert. Quelques espèces de merles et de grives se trouvent dans la province de Tucuman. Dans le littoral abondent la *calandrie*, les *cassicus* et les *icterus*, dont quelques-uns sont remarquables par l'élégance de leurs couleurs et le rouge cramoisi de leur ventre.

Une sorte d'*étourneau*, au bec jaune et au plumage noir, se répand par troupes surtout dans les endroits où l'on tue des animaux. Il se nourrit des

graines qu'il trouve dans les entrailles de ces derniers.

Diverses espèces de *gobe-mouches*, aux couleurs brillantes, volent sur la lisière des bois et sur le bord des rivières.

L'*hirondelle* vient, comme en Europe, annoncer le printemps et faire son nid dans les habitations des hommes. Quand on traverse à cheval les solitudes du campo, l'on est presque toujours accompagné d'hirondelles; peut-être vous suivent-elles à cause des moustiques, qui vous accompagnent aussi.

Un autre oiseau, qui se tient volontiers dans le voisinage des habitations, est le *fournier*, en espagnol *hornero*, ainsi nommé parce qu'il bâtit son nid avec de la terre délayée avec sa salive et qu'il lui donne la forme d'un petit four. On voit beaucoup de ces nids appuyés contre les arbres, les pieux et même sur les terrasses des maisons.

La famille des passereaux renferme aussi le genre si intéressant des *colibris* et *oiseaux-mouches*, dont plusieurs espèces existent dans toute la Plata. Le plus commun est le vert-émeraude, nommé *picaflor* (pique-fleur), charmant petit oiseau qui voltige comme un papillon autour des fleurs des jardins, agitant ses ailes avec tant de rapidité qu'on ne voit que son petit corps. Il fait souvent son nid dans le voisinage des habitations et le suspend aux

branches d'orangers ou d'autres arbres. Ce nid mignon contient ordinairement quatre œufs de la grosseur d'un grain de maïs, qui sont couvés alternativement par le père et la mère, et qui éclosent au bout de douze jours. Il est très difficile, pour ainsi dire impossible, de conserver ces oiseaux en cage.

L'oiseau-mouche améthyste se rencontre sur les rives du Parana et de l'Uruguay.

Parmi les passereaux, il en est qui font des nids suspendus sur les eaux, en forme de longue bourse, dans laquelle l'oiseau s'introduit par en haut. Les uns sont en herbes sèches très industrieusement tressées, les autres en crins.

Plusieurs espèces de *guêpiers* sont communes, surtout au bord des rivières; mais le *martin-pêcheur* est encore plus répandu. Il est un peu plus grand que celui d'Europe et d'un plumage moins éclatant. Perché sur les arbres du rivage, il épie les petits poissons qui s'approchent de la surface de l'eau, et se précipite sur eux avec la rapidité d'une flèche.

Les *perruches* sont excessivement nombreuses, et s'abattent souvent par nuées sur les champs de maïs. C'est une petite espèce verte, nommée dans le pays *cotorra*, et qui s'apprivoise très facilement. Elle habite les bois, et bâtit, sur les grands arbres,

des nids à plusieurs compartiments, qui servent de résidence à une douzaine de couples à la fois.

Quant aux *perroquets* ou *aras* proprement dits, on ne les trouve sauvages que dans les provinces du nord : Corrientes, Tucuman, Santiago, Salta, Jujuy, et surtout au Paraguay. Sur les rives du Parana et dans l'intérieur, il y a cependant un perroquet vert, que l'on nomme *baranquero*, parce qu'il creuse son nid dans les berges à pic des rivières nommées *barancas*. A l'époque de la couvée, on fait la chasse aux petits, qui passent pour une grande délicatesse.

Les *gallinacés* ont de nombreux représentants. On trouve dans les bois une espèce de *dindon* sauvage, ainsi que la *gélinotte noire d'Amérique*, qui fournit un excellent gibier. Les prairies abondent en perdrix, qui sont proprement des *tinamous*. Il y en a de deux espèces, une grande, presque de la taille d'une poule, qui est très recherchée; une autre, petite comme une caille, qui est extrêmement nombreuse. Les habitants de la campagne la chassent de diverses manières, entre autres avec un petit nœud coulant en crin, attaché au bout d'un long bambou que l'on fait manœuvrer à cheval.

Sous le nom d'*uru* on désigne une autre espèce de perdrix, remarquable par son chant qui ressemble au cri d'un enfant. On entend souvent le

soir et la nuit ce cri, qui a toujours quelque chose d'alarmant au premier abord.

Les *pigeons* sont aussi très nombreux. Il y a plusieurs espèces de ramiers et de tourterelles, entre autres la *palomita de la virgen* (colombe de la vierge), presque entièrement blanche et presque aussi petite qu'un moineau.

L'espèce des *struthions* n'est représentée que par le *ñandou*, autruche américaine, plus petite que celle d'Afrique. Cet oiseau abonde dans les plaines désertes, qu'il parcourt par troupeaux, comme les *gamas*. Les Indiens lui font la chasse pour ses plumes, qui sont un objet d'ornement et de commerce. Ils le poursuivent à cheval et l'atteignent avec les *bolas*. On trouve les œufs d'autruche, dans le campo, par nichées de 30 à 40 à la fois. C'est probablement la chaleur du soleil qui fait éclore ces œufs, quoique l'on prétende qu'ils sont couvés par le mâle, et que celui-ci met à part un œuf, qu'il laisse pourrir et qu'il casse ensuite, pour attirer les mouches destinées à servir de pâture aux petits.

Les *échassiers* sont très nombreux partout où il y a de l'eau. Les espèces sont innombrables. Plusieurs se distinguent par leur taille, tels que le *jabiru*; d'autres par l'éclat de leurs couleurs et la richesse de leur plumage, comme le *flamant*, l'*aigrette*, les *spatules roses* et d'autres. Dans les champs abonde une espèce de *vanneau* nommé *tiro-*

tero à cause de son cri qui figure exactement ces syllabes. Le mâle et la femelle se voient toujours ensemble, ou à peu de distance l'un de l'autre. Si l'un des deux est atteint par le chasseur, l'autre, au lieu de fuir, vole auprès de la victime, comme pour lui porter secours.

Les *hérons* et les *cigognes* ne manquent pas. On compte deux espèces de *bécassines* très recherchées par les chasseurs. Il y a aussi une espèce de *kamichi* que l'on apprivoise volontiers, parce qu'il fait la guerre aux insectes et aux reptiles.

Les *palmipèdes* ne sont pas moins nombreux. Le *grand manchot* et le *pingouin* se trouvent, en abondance, en Patagonie, et dans le sud de la province de Buénos-Ayres. Aux îles Falkland, les œufs de pingouins sont si nombreux que l'on s'en sert, au lieu de farine, pour faire du pain. A l'entrée de la Plata foisonnent le *guillemot*, que les matelots appellent *cordonnier*, les *pétrels*, le *grand albatros*. Plus à l'intérieur, on voit encore de nombreuses bandes de *mouettes* et d'*hirondelles de mer*, ainsi qu'un *plongeon* grisâtre au cou très allongé, qui recherche le voisinage des côtes.

Les *canards* sont extrêmement nombreux et variés; ils sont en général remarquables par les couleurs éclatantes de leurs plumes, et très bons à manger. On voit aussi en grand nombre, sur les lagunes, un *cygne* à tête noire, plus petit que le

cygne d'Europe, mais dont le duvet est extrêmement fin.

Des oiseaux passons aux reptiles.

Il y a des *tortues* de mer, de rivière, de marais et de terre. Les premières se trouvent à l'entrée de la Plata et les autres plus à l'intérieur. A Santa-Fé, on connaît surtout une petite tortue de terre, mais qui vit aussi dans l'eau, et que l'on met au fond des puits, parce qu'elle maintient l'eau limpide, en mangeant les insectes et les animalcules qui s'y développent. Ses petits œufs ronds, recouverts d'une pellicule élastique et assez résistante, se trouvent surtout dans les îles et sur le bord des rivières. Les nids sont dans la terre, et contiennent ordinairement de 20 à 30 œufs. Les experts connaissent l'endroit où il y a un nid à la manière dont le sol est piétiné au-dessus, mais celui qui n'a pas l'œil exercé n'y voit absolument rien de particulier.

L'ordre des *sauriens*, abondamment représenté quant à la famille des *lézards*, ne compte, pour celle de *crocodiliens*, d'autre représentant que le *caïman*, connu dans le pays sous le nom de *yacaré*. On ne le trouve pas au milieu des grands fleuves comme le Parana et l'Uruguay, mais bien dans leurs affluents, et surtout dans les petites rivières et les ruisseaux; la province de Corrientes en renferme un grand nombre dans ses lagunes et ses *esteros*. Sa taille est de deux à trois mètres au plus;

il est très lourd dans ses mouvements à terre, mais très leste dans l'eau, où il nage parfaitement. Il se nourrit de poissons, d'animaux morts, et de *carpinchos*, qu'il attire sous l'eau. Ce crocodile est rarement dangereux pour l'homme, car il ne s'éloigne guère de l'eau, dans laquelle il se précipite au moindre bruit. La femelle pond des œufs de la grosseur d'un œuf d'oie, et dont la coquille blanche, de forme allongée, est molle et rugueuse au toucher. Elle dépose ces œufs dans le sable au bord de l'eau, et les recouvre de quelques herbes. Les oiseaux de l'ordre des échassiers en font une grande destruction, et les oiseaux de proie guettent les petits, au moment de l'éclosion, pour fondre sur eux pendant qu'ils cherchent à gagner l'eau, obéissant au premier besoin instinctif qu'ils éprouvent en voyant le jour.

Dans la province de Corrientes, on chasse le caïman au *lazo*, et l'on profite surtout des moments de sécheresse où, pendant la nuit, ces animaux traversent le sol en assez grand nombre, pour aller d'une lagune à une autre. On leur tend aussi des piéges composés de deux rangées de pieux formant une allée étroite, au milieu de laquelle on place un appât, gardé de chaque côté par un nœud coulant. Engagé dans ce couloir, par l'un ou l'autre bout, le caïman rencontre l'un des nœuds, et y demeure attaché.

Nous avons déjà dit que les lézards sont nombreux. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs, ainsi que des *iguanes*. On mange la chair de ces derniers, qui est blanche et sans goût désagréable; on emploie leur graisse pour guérir les blessures des chevaux.

Les serpents sont assez nombreux. Parmi les vipères la plus connue est celle que l'on nomme *vivora de la cruz* (vipère de la croix), à cause d'une tache noire, en forme de croix, qu'elle a sur la tête. Elle est très venimeuse.

Le serpent à sonnettes ne se trouve que dans le nord, au Chaco et dans les provinces andines. Les Indiens lui font la chasse, pour s'emparer de ses sonnettes, dont ils font des colliers pour leurs femmes, et des ornements pour leurs chevaux.

M. le Dr Martin de Moussy fait, à propos des serpents, la remarque suivante :

« Quoique le nombre des serpents à venin soit » vraisemblablement assez grand dans le bassin » de la Plata, durant dix-huit années de pratique » médicale en ce pays, il ne nous est pas arrivé » une seule fois d'avoir à traiter un blessé de leur » fait, et les cas authentiques dont nous avons » entendu parler par les médecins qui les avaient » soignés, ne se montent qu'à deux. On voit que » le péril n'est pas grand de ce côté, bien qu'il y » ait quelques précautions à prendre, quand on

» marche dans un terrain humide ou couvert de » hautes herbes. Les serpents cherchent toujours » à fuir : il s'agit donc seulement de battre le ter- » rain devant soi avec une baguette lorsqu'on che- » mine à pied dans les endroits où l'on soupçonne » leur présence. »

Les *couleuvres* sont aussi nombreuses que les vipères. La plus remarquable est le serpent corail, qui passe à tort pour être venimeux. C'est une couleuvre de soixante à quatre-vingt-dix centimètres, dont la peau, composée d'anneaux alternativement blancs, rouges et bruns, et d'écailles très petites figurant des losanges réguliers, est réellement superbe.

Les *boas* se trouvent au nord du 29e degré, et ne sont pas rares dans la province de Corrientes, dont ils habitent les endroits humides. Il y en a aussi dans le nord du Chaco, et l'on dit que les Indiens sont très friands de la chair de cet animal. Malgré son aspect effrayant, il est tout à fait inoffensif, et il pourrait même rendre des services en détruisant les rats, les crapauds, les grenouilles et d'autres animaux de ce genre, qui sont très abondants.

Les échassiers et les oiseaux de proie détruisent une grande quantité de reptiles; le boa est, par sa taille, le seul serpent qui leur échappe.

Le Parana, l'Uruguay et tous leurs affluents sont

très poissonneux. Nous n'entrons pas dans le détail des espèces, dont les noms sont étrangers et qui ne répondent pas exactement aux poissons connus ici. En général, le poisson de ce pays-là est beaucoup meilleur que celui d'ici ; il n'a aucun goût aquatique et sa chair est presque toujours très grasse. La plupart des espèces ont aussi peu d'arêtes. Le *Rio Salado* en particulier foisonne de poissons excellents.

De même que dans tous les pays chauds, le nombre des insectes est prodigieux. Il y en a de toutes les formes et de toutes les couleurs ; chaque jour l'on en voit que l'on n'avait pas encore aperçus. On est souvent frappé de la beauté des scarabées, et, dans les belles nuits d'été, on remarque une foule d'insectes ailés projetant une lumière beaucoup plus forte que celle de nos vers-luisants. Il y en a un surtout duquel jaillit, par deux gros points, une lumière assez vive pour permettre de lire en promenant l'animal sur la page d'un livre. Les dames s'en servent quelquefois pour leur toilette, en l'enfermant dans un nœud de gaze attaché au corsage ou à la coiffure.

Il y a des abeilles sauvages qui fournissent un miel excellent. Ce miel se trouve dans les forêts ou dans les îles, attaché aux branches ou aux roseaux, en grandes ruches grises et difformes, qui, ainsi que les rayons, sont composées, au lieu de

cire, d'une matière ressemblant à du papier gris et analogue à celle dont les guêpes font leurs nids.

Depuis quelque temps on a introduit avec succès des abeilles domestiques, qui produisent des rayons de cire comme chez nous.

Les araignées fileuses sont propres à la province de Santa-Fé. Rien de plus curieux que leur travail. Ces insectes, de la grosseur d'une araignée ordinaire, sont noirs avec la tête rouge. Elles ne font pas de toile de forme circulaire, comme leurs compagnes ordinaires, mais elles tendent, d'un arbre ou d'un buisson à l'autre, des fils d'un gris pâle, ressemblant à de la soie écrue, et si forts que, dévidés sur un morceau de papier, nous nous en sommes servi pour coudre des étoffes assez épaisses. Elles donnent souvent plusieurs mètres de longueur à ces fils, et, tendus depuis les arbres qui bordent les deux côtés du chemin, l'on dirait d'un gigantesque écheveau que quelque main invisible a suspendu dans les airs. Lorsqu'on passe à cheval ou en voiture, il n'est point rare d'emporter, en la traversant, la trame de ces fileuses et elles-mêmes avec, car elles se promènent sur leurs fils comme des acrobates sur leurs cordes. Elles ont cela de particulier que, passé le printemps, elles ne filent plus, ayant, comme les vers à soie, un seul moment d'activité filandière. Leur saison de travail écoulée, elles habitent de préférence la belle liane

grimpante qui porte la fleur de la passion. C'est dans notre jardin que nous avons pu faire ces observations sur l'araignée fileuse.

Nous ne pouvons pas quitter le chapitre des insectes sans parler des sauterelles, ce fléau biblique infligé quelquefois à la République Argentine. Figurez-vous sur le ciel d'un azur inaltérable, et à l'extrême horizon, un nuage noir, ressemblant à une barre parfaitement régulière. Cette barre approche, grandit, s'étend, obscurcit le soleil, et recouvre le firmament au-dessus de vos têtes d'un dôme opaque, dont les particules semblent tourbillonner en faisant résonner les airs d'un bruit sec et strident pareil au pétillement de la flamme. Tout à coup le nuage s'abat, le soleil reparaît, et vos chevaux piétinent dans les sauterelles, qui recouvrent la terre d'une couche épaisse, comme la neige lorsqu'elle tombe abondamment dans nos hivers d'Europe. Les chevaux en ont jusqu'au-dessus des sabots. Rien de comparable à la vitesse avec laquelle feuilles, plantes, herbes, tout est dévoré. Ces sauterelles, appelées dans le pays *langostas*, armées d'un appareil qui ressemble à une scie, engloutissent et anéantissent tout ce qui est mangeable avec une rapidité désespérante. Le sol mis à nu, elles s'abattent sur les toits de paille, qu'elles rongent prestement, puis dans l'intérieur des maisons, où vêtements, chapeaux de paille,

livres, papiers, leur servent de pâture. Ces grandes sauterelles volantes arrivent ordinairement vers le soir et restent jusqu'au matin ; après la rosée, elles se lèvent et s'envolent, pour recommencer leurs déprédations dans d'autres lieux. Quelquefois elles demeurent plus longtemps, et elles déposent dans la terre des œufs qui éclosent quelque temps après. De petites sauterelles en sortent en quantité innombrable. Celles-ci cheminent régulièrement en colonnes, et ont l'air de marcher sous la conduite d'un chef, comme Salomon, intelligent naturaliste, l'avait remarqué dans les sauterelles d'Orient. Après avoir changé plusieurs fois de couleurs, en déposant leur ancienne enveloppe à mesure que la nouvelle est formée, elles finissent, au bout de quelques semaines, par prendre des ailes et par s'envoler. Leur séjour prolongé dans le lieu de leur naissance leur donne le temps de causer un grand dommage ; néanmoins, on peut leur faire et on leur fait une chasse active. Comme elles marchent toujours par colonnes serrées et sans changer de direction, on creuse des fossés sur les chemins qu'elles doivent parcourir, et quand elles y sont tombées, on les détruit avec de la paille enflammée que l'on avait préparée d'avance.

Nous avons vu les sauterelles à Santa-Fé un peu en 1856, beaucoup en 1857 et en 1858, très peu en 1859, et depuis lors elles n'ont pas reparu. Les

grandes sauterelles volantes arrivent au mois d'octobre. Nous avons remarqué que, pendant les quatre années que nous venons de citer, elles sont venues chaque fois un peu plus tard que l'année précédente.

Ces insectes sont sans doute fort redoutables pour les agriculteurs. Néanmoins, nous avons pu faire l'observation que, pour ceux qui savaient déployer de l'énergie et de l'activité, les années de sauterelles étaient plus lucratives que les années ordinaires, parce qu'en replantant tout de suite quelque chose, ils obtenaient encore des produits qui alors se vendaient d'autant plus chers qu'ils étaient plus rares.

On sait que tous les animaux domestiques, tels que bœufs, vaches, chevaux, ânes, mulets, moutons, chèvres, porcs, chats, chiens, dindons, paons, poules, pintades, sarcelles, canards, ont été introduits et se sont multipliés en grande abondance. Il n'y a guère que l'oie qui soit peu commune, et quand on la rencontre, elle est ordinairement maigre et médiocrement bonne à manger. En revanche, les sarcelles se trouvent en grande quantité dans toutes les basses-cours, et leur chair ressemble beaucoup à celle de l'oie, dont elles atteignent presque la taille. Les dindons abondent et fournissent un mets excellent. On voit aussi beaucoup

de poules de la Cochinchine. En général, on mange beaucoup plus de volaille que chez nous.

L'aspect général des pampas est empreint d'une grandeur toute particulière. Ce sont des plaines immenses, à peine entrecoupées par quelques ondulations du sol, des lagunes dont les eaux tranquilles reflètent l'azur du ciel, des cours d'eau accompagnés d'une bande étroite de forêt, des arbres gigantesques, appelés *ombus*, disséminés çà et là, des groupes de cactus et de mimoses, des buissons énormes d'artichauts sauvages, dont les larges feuilles sont d'un vert grisâtre et argenté; de vastes étendues couvertes de fleurs, qui, selon la saison, donnent au *campo* les teintes les plus variées et les plus belles. Ce sont des verveines rouges ou violettes, les fleurs lilas du lin sauvage, de belles anémones oranges, des lys blancs, de petits narcisses roses. Des buissons épineux disparaissent sous des lianes gracieuses, chargées de baies de couleurs éclatantes, ou de fleurs non moins brillantes. Çà et là, au milieu de ces oasis parfumées, on voit briller au soleil des colibris dont le col et les ailes semblent de rubis et d'émeraude, de petites perruches d'un vert éblouissant, des colombes blanches au collier noir, des cardinaux gris à huppes d'un rouge de feu, de charmants oiseaux violets aux ailes orangées, et mille autres petits hôtes emplumés qui animent ces

vastes solitudes. Dans les herbes courent les gélinottes et les perdrix, tandis que des troupeaux de daims et de biches passent rapidement ou s'arrêtent quelquefois, plus surpris qu'effrayés à la vue de l'homme.

Rien ne saurait rendre la majesté sereine du lever du soleil, ou les splendeurs de son coucher dans ces déserts immenses, qui rappellent l'impression de la pleine mer sur la terre, et qui apparaissent baignés tour à tour par des flots d'une lumière transparente, des reflets d'un azur inaltérable, ou les teintes embrasées d'un horizon de pourpre et d'or. La sobriété des lignes, la solitude, le silence, la beauté du ciel, la transparence de l'air, les vastes horizons, la grandeur sereine d'une nature vierge encore, impriment à tous les sites un cachet de poésie mélancolique, d'harmonie, de simplicité primitive qui a bien son charme.

Le Parana, cours d'eau immense, qui ressemble tantôt à une mer dont on ne voit pas les bords, tantôt à une vaste lagune parsemée d'îles verdoyantes, répond peu à l'idée que nous nous faisons d'un fleuve en Europe. Cette masse liquide incommensurable, d'un courant presque imperceptible, que le vent des pampas soulève en vagues énormes, qui a ses tempêtes comme l'Océan, et dont les plages se perdent dans les lignes de l'horizon, a des proportions tellement gigantesques

qu'elles nous échappent complètement et que nos appréciations sont pour elles ce qu'est notre manière de mesurer le temps relativement à l'infini. Dans les îles, la beauté de la végétation atteint sa véritable splendeur. Le sol toujours humide, joint à la douceur du climat, fait régner un printemps éternel dans ces régions privilégiées. Là s'élèvent tantôt en groupes, tantôt en fourrés impénétrables, les saules, l'oranger sauvage, le magnolia, l'azalia, le manguier, le palmier. Des bambous énormes, des cactus cierges, des figuiers mauresques, forment souvent sur la plage de ces îles des espèces de jungles où les jaguars aiment à se cacher. Dans les anses ombragées par les saules et les manguiers, l'eau transparente du Rio disparaît sous de vraies prairies flottantes de nymphéas d'un lilas pourpre, de nénuphars blancs comme de l'albâtre, et de *maïs des îles,* plante magnifique à laquelle ses larges feuilles donnent l'apparence d'un bananier sortant de l'eau. De charmantes petites rivières, aux bords émaillés des plantes les plus belles, disparaissent sous des berceaux de lianes fleuries et d'arbres penchés sur leurs ondes tranquilles, pleines de fraîcheur, d'ombre semée de lueurs inattendues, rehaussée par une richesse et une splendeur incomparables de fleurs pourpres, blanches, violettes, orangées, qui brillent tantôt en nappes sur l'eau, tantôt en touffes sur les arbres,

et, mieux encore, en guirlandes souples et tombantes, ou en rameaux suspendus et flottants; en orchidées que la brise agite doucement, et qui répandent dans les airs leurs doux et enivrants parfums. Des ibis, des poules d'eau, des sarcelles, de beaux flamants aux ailes roses, habitent ces solitudes enchantées, et leurs cris sauvages sont les seuls bruits qui frappent l'oreille au milieu des plaintes du vent et du murmure harmonieux des flots.

Lorsque, suivant le cours du Parana, on descend jusqu'à Buénos-Ayres, on est surpris, en sortant de ce vaste désert d'eau, entrecoupé d'îles désertes aussi, de se trouver à l'entrée d'un port où se dressent comme une forêt les mâts des navires de toutes les nations; où des embarcations, allant et venant en tous sens, des charrettes, entrant dans l'eau là où elle est trop basse, sont occupées à charger et à décharger les marchandises et les produits de toute sorte que l'Europe et l'Amérique échangent en ces lieux.

Un môle animé par les mariniers gênois, par les promeneurs, par les marchands d'oranges; une douane magnifique, de somptueuses maisons bâties sur les quais, frappent les regards. Sur des ondulations de terrain, de superbes villas de style italien élèvent les colonnes blanches de leurs péristyles au milieu des arbustes et des fleurs. Les

édifices à vastes proportions, les théâtres, les palais, le luxe des maisons, des voitures, des toilettes, la beauté peu commune des dames *porteñas*, font de Buénos-Ayres une ville remarquable.

Un ciel d'une sérénité parfaite et cette lumière incomparable des beaux climats, donnent à ces terrasses, à ces coupoles, à ces faîtes couronnés de galeries à jour, un air d'élégance et de grandeur orientales. Les rues bien éclairées, l'activité tout européenne qui règne dans les magasins, les hôtels, les établissements industriels, témoignent d'une civilisation déjà fort avancée et d'un développement actif et rapide dans le sens du progrès intelligent et pratique.

Si l'on veut retrouver l'ancien aspect créole espagnol, les maisons de style mauresque, les usages immuables, l'immobilité séculaire, il faut remonter le fleuve et visiter les petites villes des provinces de l'intérieur. Santa-Fé, entre autres, a conservé si fidèlement les mœurs et coutumes de la mère-patrie, qu'un Andaloux, nouvellement arrivé d'Europe, nous disait y avoir retrouvé, jusque dans les minuties, une reproduction exacte des petites localités avoisinant Séville ou Grenade. La construction orientale des maisons, les terrasses, les jardins, les cours, la citerne surmontée d'un puits élégant, les vastes amphores en terre rouge, les habitudes de la vie, la sieste, l'heure du bain,

celle de la toilette, les parfums brûlés dans des cassolettes d'argent, les éventails, la manière dont les femmes du peuple se drapent dans leur châle, la prononciation sonore, parfois un peu traînante, puis vive et scandée comme un arpége de guitarre, certaines formes de langage; chez les femmes surtout, l'éclat des yeux, la beauté de la chevelure, la grâce souple et fière de la démarche et des attitudes, tout est encore empreint du génie moitié arabe, moitié chrétien dont le type le plus achevé se retrouve dans le midi de l'Espagne.

Le caractère aussi a conservé les traditions de la patrie première. Si de nos jours l'Espagne ne s'est prêtée qu'à regret et tardivement à l'installation des chemins de fer; si, malgré son régime constitutionnel, elle ne reconnaît ni la liberté de la presse ni la liberté religieuse, ses enfants hispano-américains, qui ont proclamé et mis en pratique la vraie indépendance, ont reporté leur tendance à l'immobilité aux habitudes de la vie, à certaines routines de l'esprit dont il est difficile de les faire sortir. L'habitant de la campagne surtout, *gaucho*, souvent hidalgo généreux et hospitalier, à l'air distingué, aux manières courtoises, est inaccessible à tout ce qui ressemble au progrès. Il verra ses voisins basques, suisses ou français travailler avec méthode, ordre, symétrie, sans en être nullement détourné de sa manière de cultiver *à lui*,

labourant à peine avec une poutre munie d'un crochet, hersant avec un fagot d'épines, et regardant avec dédain tout engin plus perfectionné. Le même laisser-aller l'accompagnera dans la surveillance de ses immenses troupeaux, qui souvent périclitent faute d'arrangements élémentaires dans la manière de soigner et de traiter le bétail. Si les habitations sont mauvaises, s'il y pleut à verse, tant pis : on choisit le coin où les gouttières vous ruissellent le moins sur la tête, et, le cigare à la bouche, on attend patiemment que l'orage soit passé. La pluie est le signal de la cessation non-seulement de tout travail, mais de toute activité quelconque. Les jours d'averse on ne mange pas, aucun être humain ne se décidant à braver, pour aller aux provisions, les cataractes diluviennes qui tombent de la voûte des cieux. Pour le gaucho, comme pour tout créole hispano-américain, manger ou ne pas manger est exactement la même chose. S'imaginer que la nourriture est nécessaire à l'existence, c'est un préjugé européen qu'il faut laisser aux *gringos* (surnom donné aux étrangers). Pour le gaucho, l'étranger est d'abord un homme qui mange, et même qui veut manger tous les jours, prétention exorbitante et qu'il ne s'explique un peu à lui-même que par le travail pénible, continu, assidu auquel se livre le *gringo*, et dont lui est incapable, ne supportant bien que les fatigues des

longues courses à cheval dans les pampas et les privations qui souvent en résultent, la faim, la soif, le manque d'abri, l'ardeur du soleil, la fraîcheur des nuits. Son hospitalité rappelle celle des temps bibliques. Lorsqu'un hôte arrive, on s'empresse d'aller choisir dans le troupeau un jeune animal bien gras, que l'on tue, dépèce et rôtit avec la dextérité que les gens du pays apportent à de pareilles opérations. Si parmi les voyageurs il y a une dame, on cherche à lui procurer du lait, chose qui n'est pas toujours facile, les vaches de ce pays-là s'insurgeant, à l'état sauvage, contre toute tentative de leur faire donner leur lait à un autre qu'à leur veau. Mais on a d'ordinaire *une* vache, au milieu de quelques milliers de ses semblables, qui est d'un bon caractère, et laquelle, moyennant des lanières de cuir dont on lui attache les jambes et la présence de son veau, qu'on laisse boire à son aise, permet qu'on lui dérobe un verre ou deux de son délicieux lait, parfumé d'une manière toute particulière par les plantes aromatiques des pampas.

Le gaucho est en général peu causeur et se tient sur la réserve quant aux idées nouvelles. Si on lui parle de quelque innovation, il secoue la tête et dit *quien sabe* (qui le sait?). Lui en tous cas ne le sait pas, et ne paraît avoir nulle envie de l'apprendre. Sa femme, plus curieuse, questionne

et s'émerveille quand on lui parle d'arrangements utiles ou confortables, mais elle ne bougera pas davantage. Le beau climat, les cultures faciles, une vie simplifiée jusqu'aux limites du possible, une immobilité complète dans les habitudes de la pensée, une constance immuable aux mêmes principes, aux mêmes usages, aux mêmes croyances, tout cela réuni constitue une force d'inertie dont les différents éléments ne tombéront que peu à peu au contact de la civilisation et sous les efforts du gouvernement actuel, qui veut sincèrement le bien et le progrès du pays.

L'esprit général parmi la population de ces contrées est pacifique, bienveillant, patient et très certainement susceptible de belles et grandes choses dans l'avenir. Le côté désintéressé et généreux de son caractère s'est fait voir dans l'accomplissement de l'émancipation des esclaves, qui a été pour la plupart des familles le signal d'une ruine complète, et, vu le manque de population et de bras, une secousse suprême, dont les convulsions se feront encore sentir pendant longtemps. Néanmoins, nous n'avons jamais entendu là-dessus ni une plainte ni une réflexion amère. L'épreuve a été acceptée, et elle est subie noblement, simplement, dignement. Ce sont là de ces grands traits dont l'esquisse fait pressentir ce que peut devenir une

nation développée par l'éducation et les institutions civilisatrices.

Dans les villes, les anciennes tendances sont déjà très modifiées; mais jusqu'à ce que l'instruction ait posé une base plus solide, l'aspiration vers le progrès se porte principalement sur les dehors, sur la forme plutôt que sur le fond d'un état social plus avancé. La littérature des pays étrangers est surtout connue par les romans, et *Don Alejandro Dumas* est le grand coryphée des productions littéraires pour la France. Les théâtres, les concerts, les bals, les fêtes, le luxe des toilettes, des voitures, des maisons, qui sont magnifiques, contrastent avec les pampas désertes qui commencent à la porte de toutes ces splendeurs. La connaissance des langues étrangères, celle du français presque obligatoire chez les gens de quelque éducation, l'anglais, que l'on apprend aussi beaucoup, développera nécessairement l'esprit des populations, grâce à ce déploiement des forces de la pensée que donne l'étude de plusieurs idiomes.

L'Argentin est en général bien doué; sa mémoire heureuse retient avec facilité; il a du talent pour la musique et la poésie, ces deux fleurs de l'intelligence d'un peuple. Comme nous le verrons plus tard, il a ses poëtes, que visitent à leurs heures de gracieuses inspirations. Ainsi l'aspect moral répond à l'aspect physique. De vastes champs encore

en friche; des solitudes fleuries, qui font pressentir ce que peut être le sol quand on le cultive, et, partout où il l'est déjà, une belle et vigoureuse végétation qui encourage pour le présent et qui donne foi en l'avenir.

Le mélange des différentes races qui occupent le territoire de la République Argentine produit des types très variés et souvent remarquables de beauté. Le créole descendant des Espagnols, et de provenance andalouse principalement, a gardé les signes distinctifs de son origine : un teint mat à reflets dorés, des cheveux d'un noir de jais, des yeux tout aussi foncés, et brillant, surtout chez les femmes, d'un éclat extraordinaire; un profil noble, des dents magnifiques, une taille élevée, souple et gracieuse, une expression intelligente et aimable.

Les Indiens, d'un teint cuivré, sans barbe ni moustaches, les cheveux noirs et raides comme des crins, sont remarquables par la beauté classique de leurs attitudes, la petitesse des pieds et des mains, et leur grande pureté de formes, qui rappelle celle de la statuaire grecque. L'expression mélancolique de leur regard, la dureté sauvage de leurs traits, les déparent à l'ordinaire, quoiqu'il ne soit pas rare de retrouver parmi eux, par suite d'unions formées avec des captifs créoles, de très beaux types et des figures d'une régularité antique.

Les nombreux métis résultant des alliances entre nègres, mulâtres, Indiens et créoles, donnent lieu à des dénominations particulières.

Les *sambos* sont les fils de nègres et d'Indiens; les *pardos*, ceux des mulâtres et des blancs; les *quadrillos* ou quarterons ont un quart de sang blanc et trois quarts de sang noir ou indien; les *mulatillos* ou petits mulâtres sont fils de blancs et de quarterons, et ainsi de suite.

C'est parmi les *sambos* que l'on trouve les plus beaux hommes, tandis que les femmes *pardes* sont les plus belles. Elles ont en général des traits réguliers, des chevelures ondulées et magnifiques, de fort beaux yeux et des tailles d'une souplesse charmante.

Ce qu'il y a de très singulier, c'est que dans une famille de métis, le type prédominant des aïeux, soit nègres, soit indiens, reparaît au bout de deux ou trois générations, dans toute sa vigueur première, comme si la nature n'avait pas tenu compte du mélange successif du sang depuis trente ou quarante ans. Ces bizarres caprices dans le mélange des races font que les mêmes familles possèdent des membres de toutes les nuances, depuis le cuivré foncé ou l'ébène des nègres et des sambos, jusqu'au blanc mat des pardes ou des quarterons.

Les pardes sont en général actifs, intelligents et

de bon caractère; les mulâtres se distinguent par un esprit moqueur, ergoteur, ami des quolibets et des bons mots. Mais tous ces types, à quelque race qu'ils appartiennent, sont incomparables pour l'élégance des attitudes, la souplesse des mouvements, la grâce et la fierté du port de la tête et une certaine dignité qui ne les abandonne jamais.

Dans un pays comme la République Argentine, où pendant si longtemps chaque gouverneur de province se croyait en droit de lever une armée, l'apparence militaire, la bonne tenue, l'uniforme, étaient devenus une impossibilité. La guérilla apportait avec soi la bigarrure des habits et des armes. Hors un point dans lequel les guérilleros s'égalaient tous, l'élégance dans la tenue et l'habileté à manier le cheval, la dissemblance était notoire.

En 1858, le général Urquiza passa en revue la cavalerie de la Confédération. C'étaient quatorze mille hommes, et, en faisant abstraction de toute idée européenne quant à l'uniforme, le coup d'œil était magnifique. Les riches gauchos de toutes les provinces avaient rivalisé d'élégance. Dans les premiers rangs on ne voyait que ponchos de couleurs éclatantes, pantalons blancs brodés, éperons à larges mollettes d'argent ciselé; les brides, les licols, les poitrails des chevaux étincelaient sous les rosettes de métal précieux. Un *Cordobes* avait

tout son attirail en or; il y avait mis, dit-on, dix mille piastres (près de cinquante mille francs). Les chevaux, ceux de l'Entre-Rios surtout, se distinguaient par la finesse des attaches et la légèreté gracieuse des mouvements. Les manœuvres exécutées par ces troupes furent admirables de prestesse, d'ensemble et d'adresse dans l'art de gouverner le cheval. Supposez un cirque immense et autant d'écuyers habiles comme Franconi, car tels sont les créoles des pampas.

L'infanterie n'existait pour ainsi dire pas. Les grandes distances, les mauvaises routes, l'abondance des chevaux propre au pays, tout avait fait préférer la cavalerie. Quelques commandants européens des forts des frontières du Chaco avaient pourtant fait l'expérience que l'infanterie, attendant avec la baïonnette le choc de la cavalerie indienne, avait eu beaucoup de succès.

Les Indiens auxiliaires avaient un aspect terrible. Le gouverneur de Santa-Fé les passa un jour en revue. Ils rappelaient les hordes des confins de l'Asie qui s'étaient ruées sur l'Europe dans les premiers siècles de notre ère. On ne voyait que bonnets formés de la tête du tigre ou du loup, cheveux longs et flottants, hautes lances, manteaux de peaux d'animaux sauvages, bolas et lazos. Les chevaux, maigres, petits, la crinière inculte, étaient rapides et dociles. Les physionomies sombres des

Indiens, leurs yeux d'un noir de jais, leurs figures sans barbe, mais accompagnées et comme noyées dans les touffes de leur chevelure roide comme des crins, l'extrême souplesse de leurs attitudes, l'aspect effrayant de la barbarie que ces fils du désert représentaient si énergiquement, tout cela formait un spectacle dont l'impression est ineffaçable.

Etant à Buénos-Ayres en 1857, nous avons assisté au départ d'un général qui se rendait dans le sud, pour commander une expédition contre les Indiens *Puelches* et autres. La voiture du général était une de ces hautes machines nommées *galeras* dans le pays. C'est une espèce d'omnibus tenant de l'ancien carrosse, et juché sur quatre immenses roues qui ont cela de bon que le véhicule, ainsi élevé, peut passer sans inconvénient les gués des rivières et les nombreux marécages du campo. A cette voiture étaient attelés six ou huit chevaux, les uns avec des cordes, les autres avec des lanières de cuir cru; les chevaux, sans colliers, tirant de côté par un anneau attaché à la sangle, étaient montés par des gauchos fièrement coiffés de ce bonnet très haut et très pointu, tantôt rouge, tantôt bleu, selon la couleur du parti politique, qui distingue les *vigilantes* ou soldats de la police, eux-mêmes coupables au premier chef de quelque pécadille qui les condamne au service militaire.

Autour de la voiture s'agitait une nombreuse escorte de soldats à cheval, les uns en blouse de laine rouge avec les pantalons pareils, d'autres de couleurs bigarrées ; ici un bonnet de police, là un képi, plus loin un chapeau de Panama. Pour défense, toutes les armes possibles, lazos, bolas, grands couteaux, lances, sabres turcs, carabines de chasse, mousquetons, tromblons, pistolets de fonte, revolvers, etc. Au milieu de cet assemblage, qui ressemblait à une bande de condottieri plus qu'à toute autre chose, et qui aurait pu servir de modèle à Salvator Rosa ou à Horace Vernet, on voyait briller l'état-major du général, composé de jeunes officiers d'une tournure parfaite et revêtus d'uniformes européens des plus élégants. C'était de nouveau le contraste si frappant et si piquant de l'état primitif encore laissé à lui-même, à côté des commencements d'une civilisation plus avancée.

Quatre à cinq ans après, les choses avaient bien changé. Le général Mitre, aujourd'hui président de la République, a créé une armée organisée, disciplinée, vêtue selon les us et coutumes de l'état militaire européen, et commandée par des officiers instruits, soit étrangers, soit créoles. Une discipline sévère règne dans tous ces corps d'armée, que nous avons eus à Santa-Fé et dans le voisinage pendant plusieurs mois en 1861.

C'était après la bataille de Pavon, où les troupes

d'Urquiza, livrées à elles-mêmes après le départ de leur chef, durent opérer une retraite désastreuse. Divisée en petites escouades, cette armée, qui comptait encore dix mille hommes environ, eut à subir les chances les plus diverses. Quelques partis tombèrent sur des *estancias* dont ils mangèrent le bétail; d'autres groupes, s'égarant dans les *llanos* déserts de l'ouest, souffrirent des privations et des maux infinis.

Dans tous ces conflits, les colonies furent respectées. Les colons, organisés en gardes nationales, faisaient des patrouilles de nuit, croisaient en tous sens de jour, et lorsqu'une de ces troupes fugitives arrivait aux confins des cultures, on la priait, sans provocation, mais avec l'argument très éloquent d'une trentaine de carabines suisses rangées en bataille, de se diriger d'un autre côté.

Si c'étaient des malheureux accablés de fatigue et de faim, on leur faisait accueil, et on leur donnait de la viande, du pain, de l'eau-de-vie, dont ils se montraient extrêmement reconnaissants; puis on les escortait jusqu'au dehors de la colonie.

Relativement à l'état désespéré de ces troupes, les désordres qu'elles commirent demeurèrent en deçà de ce qu'on aurait pu craindre. A Santa-Fé même, la ville, dégarnie de sa garde nationale, qu'on avait envoyée au Rosario, ne contenait plus que des femmes, des vieillards et des enfants. Le

pillage aurait été facile, même par des gens mourants de faim, comme l'étaient ces soldats d'Urquiza. C'étaient pour la plupart des milices de l'Entre-Rios, gens aisés chez eux, et que les vicissitudes de la guerre réduisaient aux dernières extrémités.

Ils venaient isolément à notre porte, ne mendiant pas, mais demandant qu'on leur échangeât contre du pain, l'un un magnifique chapeau de Panama, l'autre un beau *poncho* ou quelque autre pièce d'habillement. L'échange refusé et le pain donné, ils remerciaient avec une élégance de langage qui dénotait des gens bien élevés.

Au port, la scène changeait. Ils offraient leurs chevaux, de bons et beaux animaux, maigres et fatigués comme leurs maîtres, mais de bonne race, pour une ou deux piastres (quatre à huit francs), afin de pouvoir payer leur passage sur les vapeurs qui croisent entre Santa-Fé et la ville de Parana, et qui les ramèneraient chez eux.

Les troupes du général Mitre, qui occupèrent Santa-Fé peu de jours après, ne commirent aucun désordre, payant tout ce qu'elles consommaient, et rétablissant, avec la sécurité, l'activité commerciale.

Aujourd'hui déjà, une guerre dans le genre de celle que nous venons de décrire, n'est plus possible. La civilisation a fait là aussi de grands progrès. Les guérillas et les guérilleros des pampas

ne pouvaient lutter avec avantage que lorsque les chances étaient égales des deux côtés par une parfaite identité d'armes et d'habitudes guerroyantes. Ces luttes, qui étaient au fond une suite d'escarmouches, offraient entre autres infortunes, celle de dessiner trop nettement les individualités et d'engendrer par là-même des haines interminables, qui ressemblaient à ces vengeances héréditaires dont les clans d'Ecosse et les grandes familles italiennes du moyen âge nous ont donné le spectacle.

Le plus haut degré de la civilisation dans n'importe quel pays, est, selon nous, la suppression complète de toute guerre, au profit de la phalange pacifique des ouvriers du progrès, représenté par la culture de la terre et l'extension donnée à tous les arts utiles. Ainsi, dans nos vieilles sociétés européennes, c'est dans la guerre que nous retrouvons l'élément barbare personnifié, à nos yeux, par tout agent meurtrier et destructeur.

Espérons que la République Argentine, qui travaille à se reconstituer sur de nouvelles bases, en n'empruntant au présent que ce qu'il a de bon, saura se préserver entièrement d'une rechute dans les divisions et les luttes armées, qui sont l'ennemi le plus redoutable de son développement.



IV

Industrie des Indiens et des Créoles. — Cultes, écoles, missions.

Pendant que, dans les centres d'activité et de commerce, la civilisation appelle à son secours, par l'élément étranger, les machines, la vapeur, l'électricité, tous les grands promoteurs de l'industrie moderne, celle qui appartient au pays, comme la fleur à la plante, ou le fruit à l'arbre, ne manque pas d'intérêt et d'originalité. Elle est surtout remarquable par la simplicité des moyens mis en vigueur pour obtenir des résultats étonnants, quand on pense à l'absence presque totale de tout autre aide que les doigts.

Il est à remarquer que chez la plupart des peuples primitifs, les industries de première nécessité pour la famille, le filage, le tissage, la teinture des étoffes, la poterie, la fabrication de l'huile, de la chandelle, du savon, sont exercées par des femmes. A Santa-Fé même, les grandes amphores de terre rouge dans lesquelles on met rafraîchir l'eau sont dues au savoir-faire des Indiennes. Une d'elles arrive dans la cour de la maison où l'on a besoin de ses talents, portant sur la tête, dans un cuir de

cheval plié et séché en forme de caisson, un peu de cette argile rouge, que l'on trouve sous la première couche de terre noire qui est à la surface du sol. Cette terre, pétrie sous ses pieds, dans ses mains, devient souple et maniable. L'Indienne demande une assiette de faïence ou d'étain, pour être sûre de couper une surface ronde régulière. Cela fait, elle pétrit de longs rouleaux de terre qu'elle superpose à mesure autour de sa circonférence, en ayant soin de les agrandir ou de les rétrécir selon la capacité et la forme qu'elle veut donner aux flancs arrondis du vase. A l'aide de son couteau pour le dehors, de sa main pour le dedans, elle aplanit les zones saillantes de ses rouleaux, de manière à former une surface lisse et polie. Le vase achevé, elle construit en briques séchées au soleil un petit four qui recouvre l'amphore, elle entasse à l'intérieur de cette enveloppe d'argile du bois et du charbon, et cuit sa poterie sur place. Les meilleurs et les plus durables de ces ustensiles de ménage sont dus à ces procédés primitifs, que l'on dit être exactement les mêmes que ceux qu'emploient les peuples du Caucase.

La laine, lavée, filée au fuseau, mise en écheveaux, est teinte à l'aide de plantes colorantes que la pampa fournit en abondance. Une racine sarmenteuse, recueillie au bord des rivières, produit un rouge magnifique; l'écorce de grenades, le

noir; l'indigo, le bleu; une graine fréquente dans le campo, le jaune L'alun, que l'on trouve dans le pays, sert à fixer ces couleurs, et tout préparé, les femmes se mettent à l'œuvre pour tisser des couvertures, des *ponchos*, des ceintures d'une solidité incomparable de tissu et de couleurs, qui résiste au vent, à la pluie et au soleil ardent du désert.

L'appareil dont ces femmes se servent pour tisser est bien simple. Ce sont des morceaux de bambou plantés en terre et arrangés de manière à pouvoir supporter la trame. Lorsque la navette a passé au travers des fils croisés, on pousse le jet à la place qu'il doit occuper, au moyen d'un petit peigne taillé aussi dans un morceau de bambou, puis on fait osciller la trame au moyen d'une bascule, et l'opération recommence. Un poncho ou une couverture exige plusieurs mois de travail, mais, en revanche, ils durent pour toute la vie.

Les femmes indiennes brodent aussi, avec de la laine de couleur, des sacs de peau qui servent d'oreiller, et, procédant avec le coton comme avec la laine, elles tissent des ponchos d'été, des serviettes, des draps, qui, pour la durée et la solidité, ne le cèdent à aucune autre étoffe. Elles préparent aussi des tapis de selle, faits avec des peaux d'autruches, dont les plumes, laissées dans toute leur longueur, garnissent ces tapis de panaches bizarres.

Chez les Indiennes et chez les créoles, la cendre

de la saponaire, abondante dans les pampas, mêlée à de l'huile extraite de la graisse de jument, sert à fabriquer un savon brun nauséabond, mais très propre à blanchir le linge et à enlever les taches.

Une des principales industries des Indiens consiste dans la préparation des peaux d'animaux tués à la chasse. Mais cette préparation est faite souvent sans intelligence. Je me souviens que des Indiens, chasseurs de tigre, riaient aux éclats et trouvaient fort étrange qu'on leur recommandât de ne pas couper le museau et les pattes de l'animal, comme ils en avaient l'habitude. Cependant les peaux de jaguar, de loutre, de gazelle (gama) et les plumes d'autruche, constituent pour ces peuplades une sorte de commerce d'échange dans lequel la *bebida blanca* (eau-de-vie) ne figure malheureusement que trop souvent.

A Santa-Fé même, les femmes créoles font en broderie et en points à l'aiguille des ouvrages qui sont des merveilles d'adresse et de patience. Un des grands luxes du pays consiste à orner toute la lingerie de dentelles et d'entre-deux des plus jolis et des plus durables. Mulâtresses, négresses, créoles, métis, cousent dans une rare perfection et déploient une grande habileté dans tous les ouvrages de main.

Ce sont les femmes aussi qui exercent la boulangerie, et qui pétrissent des pains dits *créoles*,

mélange de farine et de graisse de bœuf, et des *tortas* ou petites tourtes recouvertes d'une couche de caramel. Ces pains, qui ne sont bons que chauds, empilés dans des caissons de cuir et portés sur la tête de quelque jeune fille au teint de bronze et au port de reine, sont offerts chaque matin aux portes des habitations.

A Santa-Fé, autrefois, on ne connaissait pas d'autre pain que celui-là, mais aujourd'hui il y a des boulangers européens qui font très bien leurs affaires.

Ce sont les femmes encore qui préparent ces magnifiques fruits confits qui s'expédient à Buénos-Ayres et jusqu'au Brésil. Les oranges, les citrons, les limons, les abricots, les pêches, transformés en marmelade sèche, ou laissés entiers, sont enfermés dans de petites boîtes garnies de papier blanc, et livrés ainsi à la vente. Il en est de même d'une sorte de sucre fait avec du lait et d'une préparation de courges confites, qu'on emploie beaucoup dans la confection des *alfajores*, petits gâteaux d'un usage national et de provenance arabe.

L'amidon, la farine de manioc, les chandelles de suif, les cierges de cire, sont aussi fabriqués par les femmes. Les cierges sont faits sans moule; la brave femme qui s'occupe de cette industrie laisse couler la cire liquide (abondamment mêlée avec du suif, parce que la cire est chère) le long

de la mèche qu'elle tient suspendue au-dessus d'un chaudron. Une autre branche très importante de l'industrie des femmes est la fabrication des cigares.

L'orfévrerie est une des industries les plus représentées chez les créoles. Lourde, massive, ornée de dessins la plupart du temps relevés en bosse, elle est travaillée au marteau, comme l'on procédait en Europe il y a deux ou trois siècles. Dans les familles riches du pays, les plats, les assiettes, les gobelets, les aiguières, et jusqu'aux marmites et ustensiles de cuisine, étaient autrefois en argent.

Il y a encore des familles, devenues pauvres, qui vivent de la vente successive de ces restes d'une splendeur passée. Aujourd'hui le luxe, devenu plus rare, se reporte sur les petites calebasses où l'on prend le *maté*, sur l'équipement du cheval, dont la bride, le licol, la bande du poitrail, étincellent de rosettes d'argent ciselé. Les étriers, très massifs, représentent invariablement une couronne ouverte et à fleurons tournée à l'envers. On explique cet ornement, emprunté aux Maures, par l'habitude qu'avaient ceux-ci de suspendre, par mépris, à leurs étriers, les couronnes que les chevaliers chrétiens qui tombaient en leur pouvoir portaient aux cimiers de leurs casques. Les éperons, qui sont énormes et traînent par terre quand on marche, avec le bruit d'un sabre de ca-

valerie, sont également en argent ciselé et pèsent au moins une livre chaque. Il en est de même du manche de la forte lanière de cuir qui tient lieu de cravache, et que l'on appelle dans le pays *rebenque.*

Les ornements du cheval nous amènent à parler de l'art de tresser le cuir, qui est un produit très fréquent de l'adresse des gauchos. L'habile *trensador,* qui n'a pour tout outil que son couteau, coupe des lanières de cuir déliées et minces comme du cordonnet, et, procédant comme les gens qui, chez nous, font des tissus avec les cheveux, il forme avec ces petits cordons des tresses compliquées d'une grande solidité et fort élégantes. Ce sont des brides, des licols, des manches de cravache, que le *platero* (orfèvre) complètera en les ornant de rosettes brillantes et d'anneaux d'argent.

Les ouvrages de filigrane d'or, pour pendants d'oreilles surtout, sont très bien travaillés, et mêlés à des topazes ou à des améthystes du Pérou, ils font un charmant effet.

Ce qu'il y a de particulier, c'est le grand rôle que joue le cuir dans toutes les industries. L'enfant créole, indien, métis, dort dans un petit hamac fait d'un cuir lié aux quatre coins comme un caisson, et que des lanières de cuir suspendent aux poutres du toit.

Le maçon, pour transporter son mortier, sa

chaux, son ciment, se sert d'une sorte de plateau de cuir. Un panier, fait également de cuir, et porté sur la tête d'une belle fille parde ou mulâtresse, reçoit les oranges, les limons, les tourtes et pains créoles. Les garçons boulangers distribuent le pain à leurs clients dans deux énormes tambours en cuir, suspendus des deux côtés d'une mule ou d'un cheval, qu'ils montent, malgré cela, assis entre les deux paniers et les deux jambes pendantes du même côté, presque sur le cou de la bête.

Un cuir de bœuf ou de cheval, étendu sur quatre piquets, sert fort souvent de couchette; un autre cuir sert de porte ou de volet. Dans de petites maisons couvertes en paille, il n'est point rare de trouver toute la construction faite sans un clou. Les murs de briques sèches ou de pisé sont garnis à la hauteur du toit de fortes chevilles en bois, auxquelles la charpente est fixée par des sortes de câbles faits en cuir tressé et tordu. Les javelles de paille ou plutôt de roseau qui reposent sur un treillage de bambou et composent la toiture, sont également retenues par des lanières de cuir. De petits enclos, ceints de pieux un peu distancés, sont entremêlés de bandelettes de cuir, afin d'empêcher les animaux de passer; le cuir et le bambou entrelacés forment les parois des charrettes; enfin les armes par excellence du gaucho et de l'Indien, le *lazo* et les *bolas*, sont encore taillés

dans la peau de quelque rapide coursier ou de quelque bœuf indolent et paisible

Dans la province de Cordoba, le cuir préparé et travaillé, se vend beaucoup sous la forme de jolis tapis de selle (*sobresillas*) et de larges ceintures de gaucho. Les dessins de ces spécimens d'industrie argentine ne manquent ni d'originalité ni d'élégance. On fabrique aussi dans cette province des tissus à longs poils appelés *pellones* (de *pelo*, cheveux), et qui font partie des nombreuses pièces, tantôt d'étoffe, tantôt de cuir, dont se compose le *recado* ou équipement du cheval. La province de Cordoba est également renommée pour ses cuirs de semelle, et pour ses belles couvertures et tapis en laine, à fleurs et à dessins en relief, d'une grande solidité et de couleurs indélébiles.

Dans les environs de *Goya*, dans la province de Corrientes, ainsi que dans la province de Tucuman, on fait de très bon fromage. Le dernier surtout, nommé *tafi*, d'après la principale des estances où on le fabrique, peut rivaliser de finesse avec notre gruyère, quoiqu'il ne lui ressemble pas pour le goût.

A Santa-Fé même se construisent les meilleures barques et goëlettes de la Confédération, et ses constructeurs de navires passent pour les plus habiles du littoral. Un des grands commerces du pays consiste dans la vente des *courbes* de bois prépa-

rées pour les mêmes constructions, et que l'on va chercher dans les forêts les plus voisines, ainsi que des madriers.

On y fait aussi beaucoup de charbon, qui constitue un autre article d'exportation considérable.

En général, toutes les industries s'accomplissent avec une simplicité de procédés et un dénuement d'outils tout à fait remarquables. La femme créole fait, à l'aide d'une épingle et d'une aiguille seulement, les charmantes dentelles qui ornent ses oreillers, ses jupons, ses serviettes. Entrez dans l'atelier d'un orfèvre, dans l'échoppe d'un ferblantier ou d'un cordonnier, vous serez surpris du peu d'outils que vous verrez. Le *trensador*, pour faire ses jolis ouvrages en cuir, n'a, comme nous l'avons dit, que son couteau, ce même couteau qui coupe sa viande, et lui sert au besoin pour l'attaque et la défense. L'habile confiseuse, qui glace des fruits magnifiques, n'a pour tout engin qu'un ou deux chaudrons de cuivre et une grande coquille de nacre en guise de cuiller à pot; le tout sous un toit de bambou supporté par quatre piquets. Nous avons parlé plus haut de la poterie et des tissus.

Cette industrie primitive, qui est lente, naïve et rappelle l'enfance des peuples, n'est pas sans charmes ni sans poésie, surtout opposée à notre mode d'agir européen, où un homme intelligent qui invente une machine, pense pour les autres, et sub-

stitue aux efforts individuels de l'esprit humain le mouvement d'une roue d'engrenage ou d'un ressort bien combiné.

Les étrangers établis dans le pays s'occupent encore très peu d'industrie, par la raison que le prix de la main-d'œuvre est fort élevé, et que, par conséquent, le commerce et l'importation des articles manufacturés dans les pays à population nombreuse leur offrent de bien plus grands avantages. Il y a cependant à Buénos-Ayres même quelques fonderies et fabriques de machines, des moulins à vapeur, deux ou trois brasseries à vapeur et une foule de petites industries pour la fabrication du savon, de l'amidon, des allumettes chimiques, etc. Des établissements semblables se retrouvent en moins grand nombre dans les autres villes.

On peut aussi classer parmi les établissements industriels les *saladeros*, qui sont nombreux dans tout le littoral, et où l'on tue, sur une vaste échelle, des jeunes bœufs pour en exporter les peaux, la viande salée ou séchée, le suif et les cornes. Il y en a d'autres où l'on tue des juments pour en extraire surtout la graisse liquide, qui se vend sous le nom d'huile de *potro,* et qui sert beaucoup à l'éclairage, quoiqu'elle soit très mauvaise et répande une odeur détestable. Il y a quelques tanneries, surtout dans les provinces de Cordoba et de Tucuman; mais, en général, on préfère impor-

ter le cuir tanné d'Europe, parce que la tannerie exige des capitaux qui reposent pendant plusieurs mois, et que le taux élevé de l'intérêt, qui varie entre 10 et 24 pour cent l'an, selon les localités et les circonstances, ne supporte pas ce chômage.

Dans les provinces de l'intérieur, l'industrie est peu développée. Dans les contrées où l'on cultive le blé, les moulins à vapeur tendent à remplacer les moulins à manége, extrêmement primitifs, que l'on employait naguère. Dans les provinces de Santiago et de Tucuman, on trouve quelques usines pour la fabrication du sucre de canne. A Mendoza et à San-Juan, il y a de nombreuses distilleries, parce que, faute de savoir bien faire le vin, la plus grande partie du raisin est employée à faire de l'eau-de-vie, que l'on exporte au Chili.

Le commerce des villes de Buénos-Ayres et de Rosario, soit avec les provinces de l'intérieur, soit avec les pays d'outre-mer, est très considérable. Les produits à exporter consistent surtout en laine, peaux, crins, suif, viandes salées ou séchées pour la nourriture des esclaves au Brésil, plumes d'autruche, etc. Nous croyons qu'avec le temps et à mesure que la population agricole étrangère augmentera, la République Argentine est appelée à fournir aussi au Brésil la farine que ce vaste empire tire toute aujourd'hui de l'Amérique du Nord, et dont il se fait encore maintenant des importations

à Buénos-Ayres, malgré la production indigène.

Les articles d'importation sont : les boissons et comestibles de tout genre, les étoffes, les habillements, les meubles, la quincaillerie, les articles de modes et nouveautés, la librairie, les instruments de musique ; en un mot, tous les produits de l'industrie, des arts et des sciences modernes.

Le transport des produits de l'intérieur, vendus pour l'exportation sur les marchés de Rosario et de Buénos-Ayres, se fait à dos de mulets ou bien sur des charrettes. Les mulets, coquettement équipés avec des panaches et des mouchets de laine bigarrés, marchent par troupes, sous la conduite d'un ou deux muletiers, nommés *arrieros*, et dont le costume pittoresque, la jaquette de velours à boutons de métal poli, le chapeau de feutre orné de plumes d'oiseau, les grandes guêtres de cuir, rappellent la vieille Espagne. Les mules sont toujours précédées d'une jument, nommée *la madrina*, qui porte une clochette au cou, et qui sert à toute la troupe de point de ralliement ; même au pâturage, les mules ne s'éloignent jamais de cette jument. Les arrieros sont en général estimés pour leur probité, leur sobriété, et pour le dévouement dont ils font souvent preuve envers les voyageurs dans les passages longs et dangereux des Cordillères.

Les charrettes sont d'énormes et lourds véhicu-

les à deux roues, dont les moyeux en bois sont de l'épaisseur d'un tronc d'arbre, et dont la hauteur dépasse celle d'un homme. Ces roues, dans la construction desquelles il n'entre pas un morceau de fer, ne sont jamais graissées, de sorte qu'elles produisent en tournant une musique étrange, semblable à un gémissement mélancolique et soutenu, qui frappe l'oreille à une grande distance. Le corps de la charrette est un lourd et grossier assemblage de poutres, de planches et de pieux, recouvert ordinairement d'une peau de bœuf tendue sur des arcs de cercle en bois flexible, quelquefois d'un toit en planches. Ces charrettes sont attelées de quatre, six ou huit bœufs, tirant au moyen de jougs énormes. C'est sur le joug même des bœufs du timon qu'est assis le conducteur *(picador)*, armé d'un long bambou à pointe de fer, dont il aiguillonne au besoin son attelage, continuellement excité de la voix.

Devant la première charrette marche un cavalier, toujours au pas de son cheval, afin d'indiquer la route aux bœufs. Les autres charrettes suivent à la file.

Dans le voisinage des villes de Buénos-Ayres et de Rosario, il y a de grandes places où stationnent toutes ces charrettes de l'intérieur, et c'est un spectacle très curieux que celui de ces vastes campements. L'on y voit des charrettes par centaines.

Celles de chaque province forment un groupe séparé et ont ordinairement quelque chose de caractéristique soit dans leur construction, soit dans leurs ornements. Quelques-unes ont des prétentions à l'élégance ; elles ont l'air de petites maisons en planches, recouvertes d'une couche de peinture verte ou bleue, avec des images représentant ici la Vierge et quelques saints, là des caricatures bizarres et grotesques. Tout cela est badigeonné de couleurs éclatantes par des peintres improvisés.

A l'entour de ces groupes de charrettes, on voit dans leur costume national les gauchos qui les ont amenées, et qui sont toujours accompagnés de femmes et d'enfants. Assis par terre, à l'ombre même de leur véhicule et souvent entre les roues, ils font en plein air leur cuisine frugale, consistant en un morceau de viande embroché sur une barre de fer que l'on plante en terre, et que l'on incline un peu par-dessus le feu, et en une marmite où bout un peu de maïs ou de riz. A quelque distance on voit les bœufs de trait formés en troupeau, et gardés par un gaucho à cheval.

Les transports par eau se font en grande partie sur des goëlettes à voiles, appartenant presque toutes à des navigateurs gênois; mais il y a un service très régulier de bateaux à vapeur sur le Parana et sur l'Uruguay, et même une communi-

cation à vapeur entre Buénos-Ayres et Patagones. Avec Montevideo la correspondance à vapeur est presque journalière. Outre cela, les bateaux du Paraguay descendent et remontent le fleuve deux fois par mois, en combinaison avec les arrivées et départs des vapeurs transatlantiques de France et d'Angleterre. Enfin le Brésil entretient un service régulier de bateaux à vapeur qui remontent le Parana jusqu'à l'intérieur de la province de Matto-Grosso.

La ville de Buénos-Ayres possède déjà plusieurs chemins de fer, commencés dans les directions de l'ouest, du sud et du nord. Ce dernier est destiné à rejoindre plus tard le grand chemin de fer central argentin qui reliera les villes de Rosario et de Cordoba, et dont les travaux se poursuivent avec une grande activité. Ce chemin de fer, que l'on pourra dans la suite continuer jusqu'à l'océan Pacifique, en traversant les Andes, est d'une portée immense pour l'avenir du pays. Il a été concédé à une compagnie anglaise, en même temps qu'une étendue considérable de terrain située le long de son parcours, et destinée à être colonisée.

Il est question d'établir aussi des chemins de fer entre les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, depuis le point où le fleuve de l'Uruguay cesse d'être navigable, à cause des cascades de Salto, ainsi qu'entre la ville de Buénos-Ayres et un en-

droit nommé la *Ensenada*, situé à une distance de 14 lieues, et qui forme un très bon port de mer naturel, tandis que la rade de Buénos-Ayres n'offre aucune sécurité aux navires, et occasionne, pour charger et décharger les marchandises, des frais énormes de baleinières et de charrettes, très lourds à supporter pour le commerce.

Il n'y a pas de pays plus favorable pour l'établissement des chemins de fer que la République Argentine, parce que le sol, partout égal, ne nécessite pour ainsi dire pas de travaux d'art. On a adopté, pour la construction du chemin de fer de Rosario à Cordoba, un système très ingénieux où tout est en fer, et qui permet de placer immédiatement sur la voie les pièces telles qu'elles arrivent d'Angleterre.

La conformation avantageuse du sol a donné l'idée d'introduire des locomotives qui marchent sur toutes les voies, sans rails. Une compagnie qui a obtenu une concession à cet effet, vient de recevoir d'Angleterre ses premières voitures.

En attendant ces améliorations, les communications par terre se font par des messageries. Ce sont de grandes voitures à hautes roues, attelées de quatre, six ou huit chevaux, qui tirent par des cordes attachées à la sangle, et dont celui de gauche est toujours monté par un gaucho. Ces attelages vont sans cesse au galop, qu'il y ait un chemin

ou qu'il n'y en ait pas, traversant à gué les ruisseaux,et sur des bacs ou en bateau les rivières plus considérables. Aux relais, on trouve quelques *ranchos* isolés, et si l'on est obligé d'y passer la nuit, l'on est réduit à coucher par terre, à moins que l'on ne trouve un pliant sans literie, ce qui est déjà considéré comme un confort et un premier pas vers le luxe. Malgré l'état primitif de ces messageries et les difficultés de tout genre des longs voyages qu'elles accomplissent, il est à remarquer que leur service est fort régulier; il est rare qu'elles arrivent considérablement en retard.

La République Argentine, toute jeune qu'elle est et à peine sortie des luttes les plus âpres et les plus prolongées, offre le spectacle bienfaisant d'une grande liberté dans les cultes et l'enseignement. Buénos-Ayres possède plusieurs colléges anglais, dont le principal est dirigé par un ancien missionnaire protestant. Ces colléges sont fréquentés par un grand nombre de jeunes gens créoles, auxquels les leçons de religion sont données par des prêtres catholiques; mais chaque jour, à l'ouverture des classes, selon l'usage nord-américain, la Bible est lue sans commentaire, comme préliminaire nécessaire et obligé des leçons. Jamais personne n'a eu l'idée de s'opposer à cet usage, qui implante peu à peu dans la jeune génération argentine un fond de connaissances et de lumières évangéli-

ques. Buénos-Ayres contient plusieurs églises protestantes : une anglaise épiscopale très belle, une allemande, gracieuse chapelle gothique, une presbytérienne, une wesleyenne des Etats-Unis (méthodiste-épiscopale), dont nous avons déjà parlé. Un culte protestant en langue française se tient régulièrement dans l'édifice de cette dernière, dont les proportions sont devenues insuffisantes, et qui va être remplacé par un nouveau temple plus vaste. A chacune de ces églises est attachée une école dirigée ou surveillée par le pasteur, et destinée plus particulièrement aux enfants des membres du troupeau.

Tous ces cultes protestants, joints aux professeurs de même communion pour les colléges, constituent un personnel assez nombreux, qui vit sans noise ni querelle à côté du clergé créole espagnol, qu'il rencontre sur le terrain de l'éducation et des mariages mixtes. Il est vrai que de part et d'autre, on fait preuve de prudence et de tact, et qu'on s'abstient d'un prosélytisme ardent et cassant, qui serait bien hors de saison là plus que partout ailleurs.

Le culte catholique romain est divisé en cinq diocèses, celui de Buénos-Ayres, formé de la province de ce nom ; celui de Parana, comprenant les provinces de Santa-Fé, Entre-Rios et Corrientes ; celui de Cordoba, embrassant les provinces de

Cordoba et de la Rioja; celui de Salta, qui s'étend sur les provinces de Santiago-del-Estero, de Tucuman, de Catamarca, Salta et Jujuy; enfin le diocèse de San-Juan ou de Cuyo, qui comprend les provinces de San-Juan, Mendoza et San-Luis.

Le culte catholique argentin est un assemblage de pompes mondaines, de cérémonies élégantes et puériles, dont nous nous faisons difficilement une idée. Le prêtre, homme du monde, oisif, élégant, s'occupe de musique, d'amusements profanes, de courses de chevaux, de combats de coqs, plus que du salut des âmes. Pendant huit ans de séjour dans le pays, et dans de fréquentes relations avec le clergé catholique, nous n'avons jamais été en butte à la plus légère tentative de conversion. Appelé à fonder deux églises protestantes, l'une dans la colonie d'Espéranza, l'autre dans celle de San-Carlos, ayant à Santa-Fé un culte public dans notre maison, nous n'avons jamais rencontré aucune difficulté ni mauvais vouloir. Les agents des Sociétés bibliques de Londres et de New-York sont venus pour vendre des Bibles. Ceux qui les achètent le plus sont les francs-maçons, chez lesquels la lecture de la Bible est obligatoire, et qui font une opposition assez vive aux jésuites, de tout temps ennemis du Livre saint.

Chez les femmes créoles mêmes, nous avons remarqué une foi simple, forte, naïve, une rési-

gnation touchante. Les hommes sont en général incrédules ; au fond, peu amis des prêtres, qu'ils considèrent comme des gens rapaces et onéreux, dont ils redoutent le pouvoir, mais dont ils ne subissent pas l'influence d'une manière aussi complète qu'on pourrait le croire. Le gouverneur actuel de Santa-Fé, tout en permettant la réinstallation des jésuites dans leur ancien couvent, a fort bien su expulser de la colonie d'Espéranza un prêtre piémontais d'un caractère violent et qui excitait les catholiques contre les protestants. Il en a été de même, à une autre époque, de la destitution d'un juge à San-Carlos, qui professait un ultramontanisme tel que, comme nous le disait le ministre, son oncle le chanoine était beaucoup plus libéral. Ici c'était l'Argentin qui donnait une leçon à l'Européen, comme dans une autre circonstance encore, où un évangéliste allemand d'une conduite affligeante ne put être renvoyé de la colonie, parce que le ministre du gouvernement craignait que, dans le public, on ne le taxât d'intolérance, le délinquant appartenant au clergé protestant. Tout récemment, un journal très accrédité dans le pays, le *Cosmopolita*, faisant une analyse des avantages de l'immigration, reproduisait un article d'un journal nord-américain où l'avantage de l'immigration protestante sur la catholique était démontré avec

une parfaite liberté de vues et d'opinion, appuyée sur les faits et le bon sens pratique.

Dans les villes de l'intérieur, l'instruction n'est pas développée, mais l'éducation domestique, quant au caractère et aux procédés, est en général fort bonne ; on y retrouve les traditions honorables et chevaleresques des anciennes familles espagnoles, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Cependant, depuis quelques années, les écoles de l'intérieur ont fait des progrès.

A Santa-Fé, l'instruction était à peu près nulle il y a six ou huit ans, et les familles aisées étaient obligées d'envoyer leurs enfants à Buénos-Ayres. Aujourd'hui le superbe collége des jésuites attire un grand nombre de jeunes gens de toutes les provinces, et l'instruction se propage dans un sens, il est vrai, qui laisse à désirer; mais, après tout, l'essentiel, c'est que les gens apprennent à lire, à écrire et à penser. Voltaire était élève des révérends pères, et la plupart des encyclopédistes du 18e siècle avaient passé, en fait d'instruction, par le régime clérical. Nous avons nous-même à Buénos-Ayres et à Santa-Fé, d'excellents amis, d'un libéralisme fort éclairé, qui ont été élevés par les jésuites. M. Edmond About dit très bien dans son livre du *Progrès :* « Qu'on nous exerce à lire dans » le Contrat social ou dans l'histoire du Père Lo-

» riquet, l'important, c'est que nous sachions lire.
» Nous choisirons nos lectures plus tard. »

« Certes, » continue un peu plus loin le spirituel écrivain, « il vaudrait mieux que les premières » leçons données à l'enfance fussent pures et for» tes, comme le vin où l'on trempa les lèvres de » Henri IV. Mais, j'en demande pardon aux abso» lus, la piquette est meilleure que la soif. »

Ce jugement, empreint de bon sens pratique, est éminemment applicable à l'enseignement des jésuites dans un pays encore peu riche en ressources, et où évidemment « la piquette vaut mieux que la soif. »

Espérons et désirons toutefois que cet enseignement, qui efface l'individualité et débilite la pensée chez les esprits qui ne sont pas de trempe à lui résister, et, par conséquent, chez la grande majorité des élèves, n'envahira pas sans partage la jeunesse argentine, mais que les flots d'une lumière plus pure et plus saine viendront, au contraire, l'éclairer de plus en plus. Dans un pays où les cultes et l'enseignement sont libres, il ne faut ni s'étonner ni trouver mauvais que les jésuites revendiquent leur part de la liberté qui appartient à tous; la seule chose qu'il soit permis de regretter, c'est que le gouvernement de Santa-Fé, au lieu de se borner à les laisser jouir des droits que la Constitution accorde à chacun, ait fait en leur faveur

des sacrifices très grands en comparaison de ses ressources limitées.

La théologie et les autres Facultés ont deux universités dans la République Argentine, l'une à Cordoba, l'autre à Buénos-Ayres. Les études ne s'y font pas d'une manière aussi profonde que chez nous. Il y a une dizaines d'années qu'elles étaient encore très superficielles, même à Buénos-Ayres. Un de nos amis, pasteur allemand, fut convié un jour aux examens. Monseigneur l'évêque, vieillard aimable et débonnaire, y assistait également. Un *quidam,* se disant professeur de grec, admis depuis peu, était censé initier à la langue des dieux les fils de simples mortels qui fréquentaient sa classe, et l'on était fier de cette acquisition. Interrogeant un de ses élèves, il le pria de conjuguer le verbe τυπτω. Celui-ci commença par le présent de l'indicatif, puis quand on lui demanda d'autres temps, il répéta toujours τυπτω, en changeant un peu l'inflexion de sa voix. Monseigneur ne savait pas le grec, mais il trouvait étrange que ce fameux verbe ne variât point, et se tournant avec hésitation vers le pasteur allemand, il lui demanda si en grec le présent de l'indicatif comptait pour tous les temps et pour tous les modes, ce qui ne laissait pas de lui paraître singulier. Le professeur de grec, qui probablement n'en savait pas beaucoup plus que son élève, inquiet de la tournure que prenait l'en-

tretien entre l'évêque et le pasteur, mit fin à l'examen avec une grande précipitation.

Les prêtres, sauf d'honorables exceptions, sont très peu instruits. Nous demandions un jour, à Santa-Fé, à un jeune ecclésiastique qui demeurait au couvent de *la Merced*, quelques renseignements sur la bibliothèque. « Je n'y suis jamais entré, » nous répondit-il naïvement, et évidemment les bouquins poudreux, les toiles d'araignées, le moisi, les traces des ravages des souris et des rats, prouvaient assez qu'il disait vrai. Nous avons eu l'occasion d'apprendre de source certaine que la plupart des prêtres, surtout dans les petites villes, ne savent pas assez de latin pour lire la Vulgate. Ils comprennent tout juste le bréviaire et le missel, à force d'habitude.

L'instruction religieuse du peuple est presque nulle. Un jour, en notre présence, deux femmes créoles parlaient de la fête de Noël, qui donne l'occasion de faire des crèches avec de bouffonnes représentations des anges, des bergers et des mages. Une de ces femmes confondait constamment Noël avec Pâques, et l'autre, en la reprenant, amalgamait la Pâque et la Pentecôte d'une façon tout aussi étrange. Le jour de leur première communion, les jeunes gens font de grandes cavalcades très animées, mais qui ne rappellent nullement la consécration d'une cérémonie religieuse. Le

soir même de Noël et toute la nuit, il y a dans les rues cavalcades, mascarades, concerts de guitares et de *cencerros* (grelots agités en cadence). Le jour de Pâques, ainsi que Pentecôte, est fêté par un grand tintamarre de cloches, de canons, de boîtes, de fusils, de fanfares militaires. La procession du St-Sacrement est l'occasion de toilettes ébouriffantes, qu'on emploie de même pour les bals et les soirées : on parle de sa robe ou de son châle du Sacrement pour désigner ce que l'on a de plus élégant. Nous croyons et nous espérons que la présence des jésuites fera du moins sentir le peu de convenance de toutes ces manifestations, et si les RR. PP. parviennent à donner au culte du sérieux et de la dignité, ce sera déjà quelque chose.

Buénos-Ayres possède, de par l'Etat, un collége et une école professionnelle dont les cours respectifs sont organisés comme suit : lecture, écriture, orthographe, histoire, géographie, calcul, algèbre, géométrie, gymnastique, musique, dessin linéaire ; langues : latin, français, anglais, allemand, italien. L'école professionnelle continue et développe les cours du collége, et y ajoute les branches suivantes : mécanique, topographie, cosmographie, architecture, dessin topographique et architectural, tactique, stratégie, arme de l'artillerie, physique, chimie, histoire naturelle, géologie, géognosie et paléontologie.

L'instruction primaire dans les écoles de l'Etat est gratuite partout. Dans la seule province de Buénos-Ayres, quinze écoles de campagne ont été installées pendant l'année 1863, et l'on avait décrété les fonds nécessaires pour la construction de quatre autres.

Dans un pays nouveau, où tous les éléments de la vie sociale se débrouillent et tendent à sortir du chaos, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que le mot de *missions* réponde exactement au genre d'activité chrétienne que nous avons l'habitude d'appeler de ce nom. Quelque soit le résultat de leurs travaux, rendons un hommage mérité à ces courageux missionnaires franciscains qui, au péril de leur vie, et au milieu de privations inouïes, ont tenté d'apporter aux tribus indiennes du grand Chaco des éléments de civilisation et de religion.

Au bord du Parana, près de la ville de Rosario, le pilote qui cherche sa route sur l'immense fleuve, large en cet endroit comme une petite mer, voit au milieu de groupes d'arbres entremêlés de palmiers, une grande église blanche avec sa tour assez élevée, et adossée aux bâtiments spacieux d'un couvent. C'est San-Lorenzo, siége de la direction des frères missionnaires de l'ordre de St-François. Ces frères sont presque tous italiens, piémontais, toscans, sardes ou romains. Quelle que soit en Europe l'austérité de leur vie, ils ont

pourtant dans leur patrie les ressources générales d'un Etat civilisé, sans parler de ceux qui, accoutumés aux belles retraites de Rome ou de Florence, se sont pénétrés, malgré eux et à leur insu, du charme, de l'harmonie d'un beau ciel, d'une nature pittoresque, et des chefs-d'œuvre que peintres, architectes, sculpteurs et poètes ont jetés en profusion sur la terre d'Italie. Au milieu du désert, ces souvenirs de leur pays leur reviennent, et ils en parlent avec l'accent profond que l'exil donne aux regrets.

Ces franciscains n'ont pour la plupart de monastique que le froc. Obligés de suivre les Indiens dans leurs courses éternelles, ils ont appris à manier aussi bien qu'eux le cheval, le *lazo*, au besoin même la lance et les *bolas*. Fréquemment réduits à vivre du produit de leur chasse, ils portent toujours des fusils avec eux. Leur costume est celui du gaucho, le chapeau de feutre ou de paille de Panama, le poncho, les larges pantalons et les éperons retentissants. Leur robe grise enroulée dans la ceinture, ne révèlerait en aucune façon leur condition, si ce n'était la pointe d'un petit capuchon qui sort sur la nuque par l'ouverture du poncho. L'un de ces religieux, très jeune encore, remarquable par sa belle figure, son air martial et l'adresse avec laquelle il maniait son cheval, s'arrêta un jour devant notre porte. Il montait un

animal fougueux, dont il gouvernait merveilleusement les allures capricieuses. Frappé de sa grande mine, quelqu'un de notre maison lui demanda si c'était au colonel de dragons ou au Padre Fortunato que nous avions l'honneur de parler. Le jeune franciscain sourit gaiement : « Mais je crois, dit-il, que c'est au colonel de dragons. »

Les Indiens que les missionnaires visitent ont encore quelques données confuses de l'espèce de christianisme que les jésuites leur ont apporté il y a trois cents ans. Mais ces notions affaiblies, obscurcies, mêlées à d'étranges superstitions, se résument dans l'importance qu'ils attachent à la cérémonie du baptême, à la possession de quelques cierges bénits qu'ils allument sur la tombe de ceux qui leur sont chers, et que dans d'autres occasions ils font brûler, dans l'idée que cela leur portera bonheur au jeu ; ou encore à de petites croix de cuivre qu'ils suspendent à leur col avant de partir pour une expédition de pillage ou de guerre. Comme tout homme qui vit dans une grande pénurie d'agents extérieurs, l'Indien est fataliste ; il partage cette tendance, qui est une des formes de la résignation, avec le Tartare des steppes et l'Arabe du désert, nomades comme lui. Tout en attachant du prix aux augures de son *Brujo* (devin), qui est en même temps médecin, il fait la réserve du destin inexorable et auquel nul ne peut

échapper. « En vain, dit-il, on prend toutes les précautions : si un tel doit mourir, il mourra ; si son heure n'est pas encore venue, il sortira de tous les dangers. Cela devait être ainsi, » répond-il, s'il arrive quelque malheur, résultat de sa propre négligence ou de sa méchanceté.

L'Indien est paresseux, ivrogne, dur et mauvais envers les faibles, comme, par exemple, envers sa femme et ses enfants ; capricieux, peu véridique, et professant à l'endroit de la propriété les théories les plus communistes.

Tels sont les élèves que le Père Constancio Ferrero de Cavour, préfet des missions franciscaines de 1856 à 1862, tenta de réformer. Il y avait trente ans qu'aucun homme revêtu d'un caractère religieux n'avait pénétré dans le sein même de leurs campements ; et pour comprendre la difficulté d'une œuvre missionnaire parmi ces peuplades, il faut se représenter les obstacles de la vie nomade, échappant à toute influence suivie, et la grande complication résultant pour les missionnaires du fait de l'appui nécessaire du gouvernement, contre lequel les Indiens sont toujours en méfiance ; de sorte que l'assistance officielle, indispensable d'une part, est nuisible de l'autre.

Les Indiens ont été, depuis une vingtaine d'années surtout, le jouet et la dupe des partis politiques qui se disputaient la prépondérance. Du

temps de la domination espagnole, leur situation était nettement dessinée. Refoulés dans le grand Chaco par le cordon de troupes que l'Espagne avait à sa solde, leurs limites ne pouvaient être dépassées sans un danger imminent auquel ils ne s'exposaient pas. Mais l'armée espagnole une fois disparue des frontières, les Indiens s'enhardirent. Ils tentèrent quelques expéditions de pillage sur des *estancias* riches en bétail. Leurs incursions effrayèrent à tel point les habitants de la ville de *San-Xavier*, que ceux-ci l'abandonnèrent et se réfugièrent à Santa-Fé.

En 1830, ils arrivèrent aux portes de Santa-Fé même, au nombre de trois ou quatre cents hommes à cheval; mais repoussés et poursuivis par le grand général Lopez, ils durent reprendre la route de leurs déserts. Néanmoins, depuis ce temps, les Indiens furent considérés comme une puissance, de laquelle on pouvait se servir au besoin comme d'un utile auxiliaire. Le général Lopez, qui eut cette idée, fit un traité avec les restes peu nombreux de la tribu des *Abipones*, leur donna à huit ou dix lieues de Santa-Fé du terrain, les fixa sur ce point par l'établissement d'un poste militaire commandé par des hommes alliés aux fils du désert, et créa ainsi la cavalerie auxiliaire des Indiens, comme ressource dans la guerre que les fédéraux et les unitaires se faisaient dans ce mo-

ment. La tribu des *Abipones*, ainsi réduite, et dont un faible débris passa dans la province de Corrientes, est restée jusqu'à ce jour dans les conditions prescrites par le général Lopez. *El Sauce* (le Saule), dénomination du point assigné, est devenu un village, avec une église en briques au milieu de cabanes en paille. Les Abipones cultivent quelque peu la terre, élèvent des bœufs et des moutons, tissent des étoffes, plantent des bois de pêchers, dont ils récoltent les fruits pour les sécher et les vendre. Il y a donc là un petit noyau d'établissement stable, qui n'est pas le seul, car depuis lors on en a établi deux ou trois autres, composés d'Indiens *Mocovis*.

Pourtant il ne faudrait pas croire que ces Indiens *réduits*, comme on les appelle, aient rompu toute relation avec leurs frères du désert. Ceux-ci sont toujours trop bien informés de tout ce qui se passe dans la province, pour qu'ils n'aient point leurs espions et leurs affiliés parmi les habitants des *réductions*. On citait, il y a peu d'années, une vieille femme du Sauce qui, sous prétexte d'un petit commerce d'échange entre les pelleteries des Indiens et des produits européens, était la messagère mystérieuse et secrète des fils du désert. Cette femme, âgée, silencieuse, au regard observateur et rusé, avait l'air d'une sybille antique.

Le poste du Sauce fut une des premières stations

missionnaires des franciscains. Cette cure d'un pauvre village plus qu'à demi-barbare et déjà dans les llanos du Chaco, ne tentait aucun des prêtres créoles, plus soucieux de leurs aises et d'un poste lucratif que de toute autre chose. Les missionnaires essayèrent depuis là de pénétrer plus avant, et le Père Constancio, comprenant que, dans cette lutte corps à corps avec la barbarie, il fallait fonder d'abord l'élément pratique, eut l'idée de concentrer sur un même point quelques tribus, afin de créer une colonie dans laquelle on pût obtenir des institutions agricoles, qui aidassent aux subsistances, et quelques bâtiments servant pour le culte et l'école. Une estance du gouvernement, dont les pans de mur étaient encore debout, et qui, admirablement située, offrait de bonnes terres arables, du bois, de l'eau, fut choisie par le missionnaire pour l'exécution de son projet. A force de patience et de négociations, il parvint à décider trois caciques, qui consentirent à réunir à l'estance leurs tolderias. Le gouvernement national accorda des subsides en argent pour acheter les charrettes, les matériaux et le bétail nécessaire pour commencer l'établissement, et il promit un certain nombre de juments par mois pour la nourriture des Indiens. C'est la chair de cheval qui est leur aliment par excellence.

Toutefois, les Indiens, qui se méfiaient toujours

du gouvernement, et qui s'en méfièrent d'autant plus que les secours promis n'arrivaient pas avec régularité, changèrent d'avis au bout de peu de mois; abusant de leur force, ils mirent le nouvel établissement au pillage et retournèrent à leur vie nomade. Le P. Constancio, dont le collègue était absent, se trouvait seul avec un jeune domestique français (les autres ouvriers qu'il employait pour les cultures étaient tous indiens), et se vit obligé de fuir à pied jusqu'au cantonnement militaire le moins éloigné, qui était à une distance de plusieurs lieues.

Retournant un peu plus tard sur le théâtre de ses amères déceptions, il retrouva un reste de son troupeau de moutons (que les Indiens n'avaient pu ni manger en entier ni emmener dans leur dispersion rapide), quelques charrettes, et chose remarquable, les ornements d'église, que les fils du désert avaient respectés.

La malheureuse issue de cette tentative, qui avait coûté au P. Constancio près de trois ans de voyages et de négociations préliminaires, fut un coup terrible porté à ses espérances et à son courage. Malgré cela, il poursuivit ses travaux sur un autre point.

L'ancienne ville de San-Xavier avait encore son église à peu près intacte, sauf le toit et les statues de saints, auxquelles les Indiens avaient

donné un faux air de momies d'Egypte en les emmaillotant dans des cuirs de chevaux. Les murs de plusieurs maisons étaient encore debout, ce qui facilitait beaucoup les premières installations; les cours de cette ville abandonnée, et dont le silence avait quelque chose de fantastique, étaient encore plantées de pêchers et de beaux orangers. Un port sur un affluent du Parana, des puits d'eau potable, du bois, des terrains excellents pour la culture, offraient des chances favorables.

Le gouvernement de la province transporta dans cet endroit les restes d'une tribu d'Indiens *Charruas,* qui avaient quitté le territoire de Montevideo lors des guerres de cette république avec le Brésil, et qui avaient été établis à *Cayastá,* entre Santa-Fé et San-Xavier. L'installation se fit et tout allait assez bien, lorsque, par un inexplicable caprice du gouvernement, San-Xavier dut être abandonné de nouveau et les Indiens replacés dans leur première résidence de *Cayastá.*

Malgré cela, aujourd'hui une nouvelle réduction d'Indiens *Mocovis* existe à *San-Xavier,* sans préjudice de celle de *Cayastá.*

Les exemples que nous venons de citer donneront une idée des difficultés avec lesquelles les missionnaires ont à lutter. Fuites continuelles à travers ces déserts, privations inouïes, résistance à vaincre chez les Indiens, négociations épineuses

avec les autorités, dont les vues et le but sont souvent très différents, intrigues fréquentes des fonctionnaires subalternes, jalousies des divers pouvoirs religieux, qui se disputent la juridiction ecclésiastique sur les nouvelles paroisses, manque de sympathie et d'appui de la part du clergé créole, qui ne saurait voir de bon œil cette critique indirecte, mais éloquente de sa paresse et de son incurie: telles sont les aspérités de la route, qui, comme on le voit, est loin d'être semée de fleurs.

Voici les stations missionnaires des franciscains parmi les Indiens : la plus ancienne est celle du *Sauce*, dont nous avons parlé tout à l'heure; la plus importante est celle de *Calchines*, nommée aussi *Santa-Rosa*, grande colonie composée d'Indiens et de créoles, et située à quelques lieues au nord de Santa-Fé. C'est là que réside le préfet actuel des missions, successeur du P. Constancio ; il vient d'y bâtir une très belle église, avec des fonds collectés dans tout le pays. Les autres stations sont *San-Pedro*, *Cayastá* et *San-Xavier*, toutes composées d'Indiens, avec peu ou point de mélange de créoles. A l'exception du Sauce, qui est à l'ouest, toutes ces stations sont au nord de Santa-Fé, très près de la rive du Parana. La plus éloignée de la ville est celle de San-Xavier, qui est à environ trente lieues. Le couvent de San-Lo-

renzo fournit aussi des prêtres aux colonies européennes d'Espéranza et de San Carlos, ainsi qu'aux autres petites églises de campagne qui peuvent en avoir besoin.

Nous venons de voir ce qu'est en réalité l'œuvre des missions franciscaines ; voyons maintenant comment les RR. PP. eux-mêmes l'envisagent et la comprennent. Leur correspondance, que nous avons entre les mains, nous fournira quelques éclaircissements.

Les lettres du P. Constancio nous offrent sur les Indiens des documents précieux. Intelligent et observateur, ce Père, qui serait peut-être plus philosophe qu'orthodoxe s'il était moins foncièrement attaché à la puissance et aux formes de son Eglise, parle de ses tribus néophytes comme Tacite des Germains, ou Jules-César des Gaulois. Ses tendances sont avant tout civilisatrices. On voit qu'il est pénétré de bon sens pratique ; il a compris que l'agriculture, l'élève du bétail, les industries de première nécessité, doivent marcher de front avec l'instruction religieuse. Il est d'humeur caustique, sans illusion aucune, et dans le registre où est consignée la correspondance des religieux qu'il a sous ses ordres, il ajoute des éclaircissements et des notes de sa façon. Un des Frères parle d'un commandant et d'un major dont il espère quelque secours. Le P. Constancio inscrit en marge : *Los dos*

chupan divinamente (tous deux boivent et se grisent divinement). On voit que le P. Constancio n'a pas d'espoir de conversion quant aux adultes ; la génération future, les enfants, lui paraissent offrir quelque chance : « L'*aristocratie* du désert, dit-il, » se compose des gens qui savent le mieux voler, » rançonner, piller. Le plus habile assassin est » nommé cacique. » On le sent, la tribu est à ses yeux l'état de barbarie des premiers siècles de notre histoire, avec le droit du plus fort, qui, sous l'influence du christianisme, a fait plus tard, en Europe, d'un chef de hordes indisciplinées, un prince féodal.

Le P. Constancio est frappé de la poésie harmonieuse du désert, et il en parle avec un sentiment très vif des beautés de la nature. Malgré toutes les souffrances et les déceptions qui l'ont assailli, il s'est posé en apôtre courageux des Indiens. Il plaide leur cause avec une sincérité pleine d'énergie. Si les Indiens sont méfiants, cruels, indisciplinés, sans foi ni loi, n'est-ce point la faute des créoles? Qu'a-t-on fait pour eux? Ne les a-t-on pas sacrifiés depuis de longues années à l'ambition des partis? Promesses oubliées, serments violés, il met tout sous les yeux des autorités auxquelles il s'adresse. Il parle peu de lui-même et ne touche que brièvement à toutes les privations qu'il a dû subir.

Le Frère Aurelio Bordi est plus explicite. Après avoir vivement réclamé contre l'injustice capricieuse du gouverneur de Santa-Fé, qui force la mission à quitter San-Xavier et à transplanter les pauvres Indiens dans un site défavorable, il rappelle tous ses travaux et ses souffrances, et il ajoute naïvement :

« Si, dans ma patrie, j'avais fait ce que j'ai fait » pour San-Xavier, on aurait conservé mon œuvre » comme un monument, on m'aurait décerné des » croix, des honneurs de mon vivant, et on aurait » préparé une niche pour m'adorer comme un » saint après ma mort;... mais ici, continue le » brave Aurelio, on est chassé de son travail com- » me un chien d'une cuisine.... (*como perro de cocina.*) »

Les lettres du Frère José Sattoni ne contiennent guère que des chiffres. Enfants baptisés : tant; couples mariés : tant, etc. On voit qu'il constate avec une naïveté parfaite le bilan plus ou moins favorable de sa charge d'âmes. Il se plaint de la tête dure de ses élèves, qui savent si mal le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*. Il attache un prix énorme à une bonne récitation de ces prières latines, et en fait volontiers le critère d'une bonne conversion. Puis viennent des détails qui jettent une vive lumière sur la misère des pauvres religieux. Il serait bien content d'avoir une maisonnette qui eût une

porte et un volet. Quatre murs de boue sèche et un toit de paille composent toute sa demeure. C'est là son seul abri contre le soleil ardent, les pluies torrentielles, les insectes dangereux, les moustiques assourdissants.

Dans une autre lettre, le missionnaire s'arrête avec une extrême complaisance sur l'arrivée pour sa modeste chapelle d'une statue de la Vierge, bien vêtue, avec une couronne et des ornements d'argent, et qui est accueillie et installée à grand renfort de fusées, de pétards, de boîtes.

Le sourire que font naître de pareils enfantillages est réprimé devant la sincérité, la bonne volonté, le dévouement réel de ces religieux, qui ne peuvent au fond pas donner plus qu'ils n'ont reçu eux-mêmes. Ce qu'on regrette, c'est de penser qu'une vie pleine d'âpres privations, de vrais dangers, de constants sacrifices, se gaspille à enseigner aux gens de vaines redites ou de futiles cérémonies, et que, tant que des formes extérieures de la régénération morale seront mises à la place de cette régénération elle-même, le but ne pourra jamais être atteint. C'est un arbre que l'on plante sans racines, et que le premier vent dessèche et renverse.

Le christianisme a cela de beau et de grand que, quelque défigurée ou mal interprétée que soit son œuvre, elle marche néanmoins. C'est le creuset où s'épure notre société moderne. S'il y a beaucoup

de scories et peu d'or, ce n'est pas la faute de l'agent rénovateur, mais celle de la matière première, et l'épuration n'a lieu, d'après la méthode divine, qu'avec une lenteur que nous ne comprendrons que lorsque l'infini sera devenu notre partage.

Espérons donc qu'un jour viendra où cette œuvre des missions du Chaco, pour laquelle se dépensent inutilement tant de constance et d'intrépidité, sera mieux comprise et portera enfin des fruits durables.



V.

Détails historiques. Institutions actuelles. Presse. Littérature.

L'histoire des colonies espagnoles du Rio de la Plata ne commence à offrir quelque intérêt qu'à dater des premières tentatives d'émancipation. Négligées par la mère-patrie, ces provinces luttaient contre une administration absurde et détestable. Nous n'en citerons qu'un exemple, qui donnera la mesure de tout le reste. Ce ne fut qu'en 1776 que l'Espagne érigea en vice-royauté la Plata, avec Buénos-Ayres pour chef-lieu. Jusque-là, ainsi pendant près de 200 ans, les trois gouvernements de Buénos-Ayres, du Paraguay et de Tucuman dépendaient de la vice-royauté de *Lima,* dont le siége était à près de mille lieues de Buénos-Ayres et où l'on ne pouvait parvenir qu'après un voyage hérissé de difficultés et de dangers inouïs. Malgré cela, en 1785 seulement, Buénos-Ayres eut une audience, pour obvier aux inconvénients qui résultaient de l'éloignement de celle de *Charcas* (*Chuquisaca*).

Les provinces de la Plata, une fois érigées en vice-royauté, durent se défendre constamment

contre les empiétements du Portugal, qui tendait à agrandir sans cesse ses limites, aux dépens des possessions espagnoles. On ne vit, pendant de longues années, que des guerres d'escarmouches d'une frontière à l'autre, des fortins pris et repris, des suspensions d'armes et de nouvelles hostilités. Ce fut dans ces circonstances que les provinces du Rio de la Plata virent se lever l'aurore de ce XIXme siècle, qui devait leur apporter l'indépendance et la liberté.

Mais, avant l'émancipation de 1804 à 1807, Montevideo et Buénos-Ayres eurent à soutenir la guerre contre les Anglais, dont l'escadre était venue bloquer les ports. Le courage de Jacques de Linier, gentilhomme français depuis longtemps au service de l'Espagne, et qui sut utiliser la valeur des créoles espagnols, força les Anglais à évacuer. Linier fut nommé vice-roi, et eut encore plus tard à lutter contre les prétentions personnelles des princes de la maison de Bragance, qui avaient fui au Brésil pendant les guerres de l'empire.

Un fait à remarquer, c'est que ce fut de l'Espagne même que les hispano-américains reçûrent la première impulsion à l'indépendance. Fidèles par routine à leurs rois, ils refusèrent de reconnaître l'autorité de Joseph Bonaparte, auquel Napoléon venait d'imposer le périlleux honneur de porter la couronne des héritiers de Charles-Quint. La

junte de Séville, célèbre par sa résistance patriotique, écrivit alors aux hispano-américains, et prévoyant que l'Espagne, absorbée par ses luttes terribles avec le géant dont la gloire asservissait l'Europe, ne pourrait plus aider en rien à ses fils d'outre-mer, elle les engagea à s'organiser eux-mêmes, par une proclamation qui contient ces paroles remarquables :

« Américains, en ce moment vous vous voyez
» élevés à la haute dignité d'hommes libres. Dès ce
» jour, vous n'êtes plus les mêmes, courbés sous
» le joug, regardés avec indifférence, tourmentés
» par la cupidité, maintenus par l'ignorance ; votre
» sort ne dépend plus ni des ministres, ni des
» vice-rois, ni des gouverneurs. Il est dans vos
» mains. »

Cette fameuse proclamation, aveu terrible de la manière dont l'Espagne avait gouverné ses colonies, fut, pour celles-ci, le cri formulé de la liberté après laquelle elles soupiraient. Ainsi donc, le despotisme de l'Espagne d'une part, celui de Napoléon Ier de l'autre, avaient travaillé, sans s'en douter, à l'affranchissement des contrées argentines : puissant encouragement pour ceux qui luttent encore en faveur de ces droits imprescriptibles, que Dieu sait sauvegarder au milieu des éléments les plus contraires à l'indépendance humaine.

Après cette espèce de passeport donné à la li-

berté, l'Espagne, préoccupée de sa propre situation, laissa ses fils d'Amérique débattre eux-mêmes leurs droits. Deux partis se formèrent au sein de la junte hispano-américaine. Le parti des Espagnols d'Europe, qui représentaient tout le corps administratif, et celui des créoles, qui réclamaient la part d'action et d'initiative que la proclamation de Séville leur accordait. A Buénos-Ayres le combat fut court; les chefs espagnols, abandonnés par leurs troupes, furent faits prisonniers. Dans les provinces, les luttes durèrent plus ou moins longtemps.

Des juntes provinciales indépendantes de celle de Buénos-Ayres se créèrent à Montevideo, au Paraguay, dans le Haut-Pérou : partout la proclamation de l'indépendance fut accueillie avec enthousiasme. Ces événements, inaugurés par le fameux pronunciamento du 25 mai, se passèrent de 1810 à 1812.

Dans Buénos-Ayres même, la gravité des circonstances, la lutte prolongée, les attaques des Indiens, qui profitaient des désordres des guerres civiles pour recommencer leurs incursions, tout cela donna l'idée de créer une sorte de comité du salut public, formé de la junte de la capitale, à laquelle on avait adjoint un certain nombre de députés des juntes provinciales. Le pouvoir encore mal affermi et les troubles sans cesse renaissants,

rendirent nécessaire l'établissement d'un pouvoir exécutif composé de trois membres, qui devaient être élus tous les six mois. Peu de temps après, le gouvernement publia la charte provisoire, *Estatuto provisional*, la première qui ait été promulguée dans la Plata, et prit le nom de gouvernement supérieur des Provinces-Unies du Rio de la Plata.

A la suite d'une émeute dans la ville même de Buénos-Ayres, le gouvernement exécutif congédia les députés des provinces, et ceux-ci allèrent porter au loin leur mécontentement.

De cette époque date la rivalité qui a duré si longtemps entre les *Provincianos* (provinciaux) et les *Porteños* (habitants de Buénos-Ayres). Ce fait, qui explique toutes les destinées du pays jusque dans ces dernières années, est digne de remarque.

Les provinces-unies du Rio de la Plata soutinrent, à dater de ce moment, une lutte terrible et compliquée par les événements du dehors.

L'Espagne, une fois délivrée des Français, trouva que ses fils américains l'avaient prise trop au mot, et, s'appuyant sur le Portugal, qui lui prêta des troupes brésiliennes, la guerre entre les partisans espagnols et les patriotes reprit de plus belle.

Néanmoins, au milieu de tous ces conflits, les Argentins ne perdirent pas de vue l'élément constitutif de cette liberté pour laquelle ils versaient

le meilleur de leur sang, et le 31 janvier 1813 s'ouvrit la première assemblée générale constituante. Alors encore, elle ne se détacha pas radicalement de l'Espagne; elle reconnut *de nom* l'autorité royale, mais elle persista dans sa déclaration de vouloir se gouverner elle-même, et déclara que tout employé, tout militaire, tout ecclésiastique, devait être citoyen argentin. Elle proclama l'abolition des armes royales et l'adoption de l'écusson argentin actuel; l'abolition de la noblesse et des majorats; la déclaration de la liberté des esclaves à naître, et l'abolition de la *mita* ou presse des Indiens pour les travaux des mines dans le Pérou.

La session de la constituante dura une année entière. En se séparant, cette assemblée concentra le pouvoir exécutif dans une seule main, sous le nom de Directoire suprême. Cette mesure, qui rappelait, moins le nom, l'absolutisme des vice-royautés, fut accueillie par les provinces avec méfiance et défaveur.

Le chef militaire, qui, le premier, acquit de la célébrité, tant par sa vaillance que par sa fidélité au principe de la fédération, fut Artigas, qui, avec le général Estanislao Lopez, a été un des fondateurs de l'union de ces provinces argentines, dont chaque Etat tendait à faire de soi un centre de pouvoir séparé, sans attacher assez d'importance

au fait de l'union, qui seule était assez puissante pour résister à l'Espagne.

Celle-ci voyait ses armées battues dans presque toutes les provinces. Les Argentins, portant fidèlement secours à leurs concitoyens du Chili et du Pérou, avaient contribué à leur assurer la victoire et, en prenant part aux succès de Bolivar, ils mirent fin aux luttes entre les Espagnols et les créoles américains.

La guerre civile qui régna en Espagne de 1820 à 1823 empêcha ce pays de faire les efforts nécessaires pour reconquérir ses colonies américaines, et voyant qu'il lui fallait renoncer à tout espoir de regagner l'influence perdue, elle légua en quelque sorte au Brésil la mission de perpétuer la guerre, par les prétentions de la maison de Bragance à la possession de l'Etat oriental de l'Uruguay, dont Montevideo est la capitale.

La guerre que le Brésil fit à la Confédération Argentine fut longue et acharnée. Mais le patriotisme des Argentins ne se lassa pas dans cette lutte, qui se compliquait pour eux des hostilités des Indiens, lesquels sachant leurs forces occupées et absorbées par la guerre de l'indépendance, redoublaient d'audace dans leurs incursions.

De 1824 à 1832, les Indiens pampas du sud, *Puelches*, *Huilliches*, *Tehuelches*, *Ranquels* et *Pehuenches*, firent de nombreuses incursions sur les

terres de Buénos-Ayres, de Cordoba, San-Luis et Mendoza. Ils enlevèrent des troupeaux immenses et emmenèrent de nombreux captifs. L'expédition des généraux Pacheco et Benavides, en 1832, refoula les Indiens jusqu'au *Rio Colorado,* délivra un grand nombre de captifs, et rétablit la sécurité dans toute la province de Buénos-Ayres.

Au milieu de toutes ces luttes, l'indépendance des provinces argentines, que l'Espagne leur contestait *de nom,* était devenue un fait accompli, et dès 1823, elle fut reconnue par les Etats-Unis de l'Amérique du nord. Deux ans plus tard, en 1825, l'Angleterre, sous l'impulsion de lord Canning, imita l'exemple des Etats-Unis, et cette reconnaissance fut suivie de traités de commerce et de navigation.

Les provinces de la Plata, constituées définitivement en république, et réunies en congrès national, élurent pour président Don Bernardino Rivadavia, citoyen ferme, éclairé, dévoué, et dont le nom vénéré rappelle encore aujourd'hui l'assemblage des plus pures vertus républicaines. Rivadavia, au milieu de difficultés inouïes, négocia un emprunt avec l'Angleterre pour continuer la guerre contre le Brésil, fut l'âme du congrès national et le lien entre les Provinces-unies et les nations étrangères. Il favorisa et appela l'immigration, et contre la flotte brésilienne, qui bloquait le

port de Buénos-Ayres, Rivadavia arma une petite escadre, sous les ordres de l'amiral anglais Brown, qui battit en détail l'escadre brésilienne, mais ne put réussir à lui faire lever le blocus. Celui-ci dura deux ans et fit un mal immense au commerce argentin.

Cependant la constitution qui venait de s'élaborer à Buénos-Ayres ne fut pas acceptée par toutes les provinces, dont les gouverneurs appartenaient pour la plupart au parti fédéral et reprochaient à Buénos-Ayres d'être trop unitaire. Les plus célèbres des chefs fédéraux furent, à Santa-Fé Don Estanislao Lopez, Bustos à Cordoba ,Quiroga dans tout l'ouest de la république.

En 1827, Rivadavia, las des difficultés inouïes avec lesquelles il avait à lutter, donna sa démission et fut remplacé par Dorrego. L'année suivante, 1828, le Brésil, fatigué de la lutte opiniâtre qu'il soutenait depuis près de dix ans avec la République Argentine, reconnut enfin l'indépendance de la Bande orientale de l'Uruguay, qui fut érigée en Etat souverain.

Cette même année, 1828, parut sur la scène le personnage le plus tristement célèbre de l'Amérique du sud, Juan-Manuel Rosas. Nommé général par Dorrego, il ne tarda pas à faire une vive opposition au parti unitaire. Celui-ci se fortifiait du retour de l'armée argentine, qui, après avoir assuré

l'indépendance du Chili, du Pérou, de la Bolivie, ne voyait pas d'un bon œil le triomphe du parti fédéral et prétendait lui faire la loi en établissant à Buénos-Ayres le centre d'un gouvernement en quelque sorte absolu.

En 1829 éclata la première grande guerre civile. Rosas réunit toutes les forces de la campagne, Lopez celles de Santa-Fé. Les unitaires avaient pour chefs les généraux Lavalle et Paz. — Quiroga, un des fermes appui de la fédération, soutenait son parti dans l'ouest. Cette guerre, qui coûta à la république des flots de sang, et fut poursuivie avec une égale obstination de part et d'autre, mit Rosas au pouvoir.

Son administration fut d'abord très modérée, et il réussit, par des expéditions bien combinées, à se débarrasser des Indiens des pampas. Mais Rosas voulait régner seul. Les chefs fédéraux, ses alliés, hommes d'une forte trempe et d'une énergie qui ne reculait devant aucune difficulté, inspiraient à ses instincts tyranniques une vague inquiétude. Il émeuta et passionna Buénos-Ayres par des intrigues continuelles, puis, au milieu d'un gouvernement toujours plus tumultueux, il demanda et obtint des pouvoirs extraordinaires.

C'était le moment de se débarrasser de ses anciens collègues, les généraux de la fédération. Quiroga, en route pour les provinces du nord, est

assassiné en chemin; Lopez, invité par Rosas à venir à Buénos-Ayres, flatté, accueilli, fêté comme un roi, languit et meurt quelques mois après, par les effets d'un mal mystérieux; Cullen, son beau-frère, est fusillé, ainsi que les généraux Reynafé et Heredia.

S'étant ainsi débarrassé de tous ceux qui auraient pu, par leur courage ou leurs talents, lui porter ombrage, Rosas, seul chef désormais du parti fédéral, le fit triompher partout.

Après la révolution de juillet, le gouvernement français s'était hâté de reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles; mais les agents diplomatiques envoyés par la France, se trouvèrent dès l'abord en hostilité avec Rosas, qui refusait de reconnaître l'un d'eux, M. Laforet, sous prétexte qu'il avait offensé le Chili. L'emprisonnement illégal de quelques français et des représentations non écoutées par Rosas, produisirent en 1838 une rupture avec la France et le blocus des côtes de la République Argentine par son escadre.

Pendant ce même temps, les provinces, travaillées par des chefs unitaires, se révoltaient les unes après les autres.

La tyrannie sanguinaire de Rosas, qui paralysait Buénos-Ayres même, n'empêchait pas les provinciaux de protester contre l'asservissement que le dictateur voulait leur imposer. Beaucoup des

principaux adhérents du parti unitaire, exilés volontairement, s'étaient réfugiés à Montevideo, et de là appelèrent tous les Argentins à la guerre contre Rosas. Les généraux Paz, Ferré, Lavalle, se mettent à leur tête. Au sud, au nord, à l'ouest, les provinces se déclarent contre la dictature sanglante de Rosas, qui avait établi à Buénos-Ayres un tribunal pareil à celui de 1793 en France et qu'on appelait *Mashorca* (encore plus de potences). Rosas, furieux contre Montevideo, qui était le foyer de l'insurrection, pressa les préparatifs du siége de cette ville. Les résidents anglais et français offrirent en vain leur médiation entre les deux Etats; Rosas n'en tint compte, et une guerre, qui dura huit ans, commença entre Montevideo et Rosas, car on ne peut dire la République, dont toutes les sympathies étaient pour ceux auxquels Montevideo avait donné asile, au milieu des massacres, de l'exil, des proscriptions, des sanglantes exécutions que le dictateur prodiguait, afin d'affermir de plus en plus son pouvoir par la terreur.

Ce fut pendant cette guerre de Montevideo que la légion italienne, commandée par Garibaldi, se couvrit de gloire et fit des prodiges de valeur, entre autres lorsque, dans une sortie, surpris à San-Antonio par 1200 hommes de cavalerie et 300 fantassins, ce chef intrépide résista toute une

journée avec 180 hommes de la légion italienne et opéra sa retraite en bon ordre sur le Salto.

Du côté de Montevideo combattaient le colonel Thibaut, chef de la légion française; le colonel Brie, commandant le régiment basque; l'illustre patriote italien déjà nommé, les généraux Paz et Pacheco y Obes. C'étaient les principes de l'ordre, de la liberté, de l'humanité, représentés par ces hommes braves et désintéressés.

Du côté de Rosas commandait Oribe, tigre à face humaine, dont les massacres, les cruautés, la froide barbarie, sont restés attachés à son nom comme des taches de sang et de boue.

En 1845, les plénipotentiaires anglais et français déclarèrent à Rosas qu'il eût à cesser les hostilités contre Montevideo; mais celui-ci n'en tenant aucun compte, les deux escadres commencèrent le blocus de Buénos-Ayres, et forcèrent, après un combat acharné contre l'escadre de Rosas, le passage du Rio-Parana, dont Rosas avait toujours obstinément refusé la libre entrée aux navires étrangers.

La guerre entre Montevideo et Buénos-Ayres continua jusqu'en 1851, où, après de longues négociations de l'amiral Leprédour, la France se décida à envoyer un corps expéditionnaire d'infanterie de marine pour présider à la pacification de Montevideo.

Le règne de Rosas touchait à sa fin. Sa dictature sanglante, son obstination dans les négociations qui, en amenant le blocus de Buénos-Ayres, entravait le commerce et perpétuait la guerre avec Montevideo, avaient fini par lasser tout le monde, et ses généraux eux-mêmes en étaient dégoûtés. Don Justo Jose de Urquiza, envoyé deux fois par Rosas pour pacifier les provinces révoltées, avait fini par partager leurs opinions. Le 1er mai 1851, il fit un éloquent appel aux provinces et à leurs gouverneurs. Il s'assura de l'alliance du Brésil, du Paraguay, de Corrientes et de Montevideo, puis, passant de l'Entre-Rios, dont il était le gouverneur, dans l'Etat oriental de l'Uruguay, il marcha contre Oribe. Celui-ci, abandonné de ses troupes, fut forcé de capituler, et, après avoir délivré Montevideo, Urquiza retourne dans l'Entre-Rios, passe le Parana, et marche sur Buénos-Ayres, en suivant la rive du fleuve.

Rosas, concentrant toutes ses forces autour de la capitale, réunit à peu près 25,000 hommes. L'armée d'Urquiza en comptait autant, et ces masses formèrent les deux plus grandes armées qui se soient encore vues dans l'Amérique du sud. La bataille de Monte Caceros mit fin à la dictature de Rosas, qui se réfugia à bord du vapeur anglais *le Centaure*.

En présence de l'ordre que le général libéra-

teur rétablit partout, le corps expéditionnaire des Français quitta la Plata; les troupes orientales et brésiliennes, alliées d'Urquiza, se retirèrent aussi.

Le général Urquiza fut nommé directeur du gouvernement provisoire et chargé de diriger les relations extérieures de la République. On choisit la ville de Santa-Fé pour être le siége d'un congrès constituant à raison de deux députés par province.

Buénos-Ayres persévérant dans son principe d'exclusivisme, au détriment des provinces, avait dans son sein un fort parti, qui soutenait sa prépondérance par la presse et les assemblées tumultueuses. En persistant à s'isoler et à former à elle seule un Etat indépendant, elle perpétuait ces tendances unitaires que Rosas avait cru étouffer dans le sang. La campagne de Buénos-Ayres se souleva contre la ville, demandant son incorporation immédiate à la Confédération Argentine.

En face de ces troubles, le congrès constituant, siégeant à Santa-Fé, autorisa le général Urquiza, qui s'était retiré dans son gouvernement de l'Entre-Rios, à s'interposer pour faire cesser la guerre civile. Buénos-Ayres ferma ses portes, et Urquiza, se joignant aux milices de la campagne, commença le siége de la ville.

Pendant ce temps, le général conclut avec la France et l'Angleterre un traité qui assura la libre

navigation des fleuves de la Confédération Argentine. Ce traité important fut signé le 13 juillet 1853.

Le manque d'union des troupes assiégeantes et les intrigues que la ville entretenait chez les gens de la campagne, forcèrent le général Urquiza à lever le siége, et, fatigué de cette guerre, il offrit sa démission au congrès constituant, démission qui ne fut pas acceptée.

Le congrès ayant voté la constitution actuelle, promulguée le 1er mai 1853, se sépara lorsqu'elle eut été acceptée par les provinces; le 9 juillet de la même année, le général Urquiza fut nommé président de la République, et en face des agitations de Buénos-Ayres, de sa tendance dominante à former un Etat à part, il établit le siége de son gouvernement dans la ville de Parana. Les représentants des puissances étrangères, qui s'y transportèrent avec lui, sanctionnèrent l'attitude du nouveau président.

Urquiza, sentant le besoin de la paix, reconnut momentanément Buénos-Ayres comme formant dans la Confédération un Etat dissident, possédant sa représentation nationale de deux chambres, députés et sénateurs, et un gouverneur élu pour trois ans. Ce traité, accordé sagement par Urquiza, pour faciliter l'établissement des habitudes pacifiques, tranquillisa les esprits tant indigènes qu'é-

trangers. Dans cette convention, les deux Etats, Buénos-Ayres et les Provinces-unies, s'engageaient de la manière la plus formelle à ne permettre aucun démembrement du territoire général de la Confédération, et à se mettre immédiatement d'accord, dans le cas d'un péril qui compromettrait l'intégrité nationale.

Durant les années qui suivirent ce traité, le pays fit des progrès remarquables en tout genre. Pendant que Buénos-Ayres bâtissait de somptueux édifices, sa douane, ses théâtres, ses palais, éclairait ses rues au gaz, commençait ses chemins de fer, le gouvernement argentin, sous la présidence du général Urquiza, jouissait aussi des fruits de la paix, de l'ordre, de la sécurité, si longtemps inconnus dans les régions de la Plata. Le commerce, l'industrie, se développèrent. Le gouvernement fit faire, par l'ingénieur anglais Campbell, les études préparatoires du chemin de fer de Rosario à Cordoba, et ordonna une reconnaissance géographique de tout le territoire de la Confédération par le savant docteur Martin de Moussy. La navigation des fleuves de l'intérieur, le *Rio Salado*, le *Vermejo*, est explorée. Des colonies agricoles se forment dans les provinces de Santa-Fé et d'Entre-Rios.

Mais les négociations recommencées à plusieurs reprises pour amener l'union entre Buénos-

Ayres et la Confédération demeurèrent infructueuses. La douane du Rosario, un des meilleurs ports du Rio Parana, absorbait une grande partie du commerce du territoire, grâce à la mesure prise par Urquiza, qui frappait d'un droit différentiel de 18 % toute marchandise qui n'arrivait pas directement d'outre-mer à ce grand marché de la Confédération. Ce coup porté au commerce de Buénos-Ayres y aigrit les esprits contre Urquiza, sans néanmoins les amener à vouloir s'unir. Les rapports entre les deux Etats devinrent irritants et tendus. Enfin en mai 1859, des manifestations, populaires par la forme, mais provoquées au fond, eurent lieu dans les provinces qui réclamaient, de gré ou de force, le ralliement de Buénos-Ayres à la Confédération. Les gardes nationales se mobilisèrent et tout se prépara pour la guerre. Les ministres de France et d'Angleterre, celui des Etats-Unis, offrirent, mais en vain, leur médiation. Buénos-Ayres refusa tout arrangement, et le général Urquiza, après avoir tenté toutes les voies de conciliation, marcha sur Buénos-Ayres.

La bataille de *Cepeda*, où les armées du général Urquiza furent victorieuses, intimida les dissidents, et la paix fut signée par le traité de *San Jose de Flores*. Buénos-Ayres rentrait dans le sein de la Confédération Argentine à la condition d'accepter

la constitution de 1853. C'était le 11 novembre 1859.

Le 1er mars 1860, le général Urquiza ayant accompli ses six années de présidence, fut remplacé par le docteur Santiago Derqui, et le 1er mai suivant, le général Bartolomé Mitre fut nommé gouverneur de Buénos-Ayres.

A peu près à la même époque, la vieille ville de Santa-Fé voyait pour la seconde fois, en peu de temps, un congrès se réunir dans ses murs, pour examiner les réformes que Buénos-Ayres demandait dans la constitution de 1853. Ces réformes, qui ne portaient aucune atteinte à l'esprit libéral de la constitution, et qui avaient surtout pour but d'empêcher le retour des droits différentiels et de régler le mode d'intervention du gouvernement national dans les affaires des provinces, furent acceptées dans le congrès presque sans opposition aucune, et subsistent encore aujourd'hui. Malgré cela, elles ne furent pas vues de bon œil dans les provinces de l'intérieur, où dominait le parti fédéral. D'autre part, les anciens exilés unitaires et leurs amis, prenant le titre de parti libéral, jugèrent le moment venu de renverser le gouvernement du Parana, Urquiza n'étant plus au pouvoir.

Au sein du congrès législatif l'orage se faisait sentir également. La nomination des députés de Buénos-Ayres, faite conformément à la loi pro-

vinciale et non selon la loi fédérale, comme le demandait la constitution, fut repoussée par la majorité comme illégale, après une longue et violente discussion. Les débats s'envenimèrent, et Buénos-Ayres faisant de l'admission de ses députés un cas de guerre, supprima dès le 1er mai 1861 les 100,000 piastres fortes qu'elle payait par mois au trésor pour conserver la disposition de sa douane.

Après avoir, en vain, tenté toutes les voies conciliatrices, le général Urquiza, commandant en chef des forces de la Confédération, et le général Mitre, à la tête des troupes de Buénos-Ayres, se mirent en campagne. Mais cette fois les rôles étaient changés. Urquiza, qui avait des griefs contre la politique suivie par son successeur Derqui, n'entreprit pas volontiers cette campagne et, tout en s'y prêtant pour la forme, il entra sous main en négociations avec Mitre.

Après un brillant succès obtenu par le corps de cavalerie de Juan Saa, qui agissait sous les ordres d'Urquiza, celui-ci opéra sa retraite sur le Rosario et passa le Parana presque seul pour regagner sa résidence habituelle de San-José. Dès le commencement de l'action, l'infanterie de Buénos-Ayres, formée à l'européenne par les soins du général Mitre, s'était rendue maîtresse du champ de bataille.

La retraite inopinée du général Urquiza amena la dissolution du reste de l'armée argentine, qui, abandonnée par la plupart de ses officiers, sans vivres, sans bagages, sans munitions, eut à supporter, dans sa longue retraite, des souffrances inouïes.

A la suite de cette bataille, dite de *Pabon*, et qui eut lieu le 17 septembre 1861, le président Derqui, réfugié à Santa-Fé, essaya en vain de réunir autour de lui les débris de l'armée. Abandonné de tous, il demanda l'hospitalité d'un vapeur de guerre anglais et partit sans bruit pour Montevideo.

Le général Mitre, à la tête de ses troupes, parfaitement organisées sous le régime d'une sévère discipline, s'avança jusqu'à Santa-Fé, où il résida quelques semaines. Sa présence empêcha toute réaction et facilita le rétablissement de la tranquillité.

Quelques agitations dans les provinces se calmèrent bientôt, grâce à la confiance unanime des gouvernements provinciaux dans le caractère et la lóyauté du général Mitre, nommé président de la Confédération, et dont Buénos-Ayres fut déclaré la capitale provisoire pour trois années.

Depuis son élection, les provinces argentines marchent vers le progrès avec une rapidité extraordinaire. Malgré la faction tenace et ardente

qui s'oppose dans toutes les élections à la fédération de Buénos-Ayres comme capitale définitive de la République, la majorité, qui sent le besoin d'un centre d'action disposant de ressources suffisantes pour faire avancer le pays, a donné dans les dernières élections gain de cause au parti qui sent que de la réunion dépend la vie de la nation.

Dans un discours remarquable adressé au congrès national, le 12 mai 1864, le général Mitre, président de la République, exposa la position de la Confédération. Nous ne pouvons mieux faire que d'en extraire quelques passages:

« Ils ont raison, ceux qui, paisibles aujourd'hui, » comptent sur l'avenir; car il est impossible de » ne pas remercier la divine Providence des bien- » faits dont elle nous a comblés, en permettant » que nos sacrifices, après tant de longues années » de guerre, de tyrannie, de misère et d'infor- » tune, fussent récompensés par de tels succès.

» En effet, malgré les sérieuses difficultés de » cette époque de travail et de reconstruction, » malgré les souffrances qu'éprouvent encore » quelques membres du corps social, malgré les » abus politiques ou administratifs qui peuvent » encore se commettre partiellement, et même les » périls cachés que renferme la situation; on peut » dire, en toute conscience et vérité, que jamais » la République Argentine n'a été plus heureuse,

» plus libre, plus riche, qu'elle n'a jamais compté » plus de forces morales et matérielles au service » de la civilisation et du progrès, et qu'en aucun » temps les destinées de la nationalité argentine » n'ont été plus irrévocablement fixées et assurées » qu'aujourd'hui.

» De nous seuls dépend maintenant de consoli- » der sur de larges bases une nation grande et » prospère, d'assurer les bienfaits de la liberté » pour le présent et l'avenir. Pour cela il faut que » la vertu civique et la prudence président toujours » dans les conseils des gouvernements, et que la » modération et la persévérance dans l'exercice » des droits légitimes ne manquent jamais au » peuple.

» La République Argentine s'est enfin relevée » de la poussière sanglante de la guerre civile plus » jeune et plus vigoureuse que jamais, avec tous » les éléments de vie et de pouvoir qui lui sont » nécessaires pour rendre son nom glorieux, faire » le bonheur de tous ses fils et de tous ceux qui » viendront habiter ce sol avec nous, sous l'abri de » ses lois hospitalières.

» Nous avons un territoire vaste et fertile qui » peut renfermer et nourrir à l'aise une population » presque égale à celle de l'Europe. Baigné par » la mer, traversé par des rivières qui pénètrent » jusqu'au cœur du pays, le Créateur y a préparé

» une plaine, qui n'attend que la main du labou-
» reur pour être féconde et les rails du chemin
» de fer pour activer les communications entre ses
» habitants.

» Nous avons une population que la statistique
» démontre se doubler tous les vingt-cinq ans.
» L'immigration que nous recevons est plus nom-
» breuse que celle que reçoivent aujourd'hui toutes
» les républiques sud-américaines réunies, supé-
» rieure même à celle que comptaient les Etats-
» Unis cinquante ans après leur fondation.

» Notre trésor commun est à peine organisé
» pour la première fois, et déjà nous pouvons
» présenter un revenu national plus élevé d'un
» quart que celui de la plus prospère des républi-
» ques sud-américaines après de longues années
» de paix. L'expérience et l'étude de l'échelle
» croissante de notre production et de notre con-
» sommation, nous démontrent que ce revenu doit
» doubler de dix en dix ans.

» Ainsi, en dix années de paix, nous pourrons
» avoir une rente annuelle de seize millions de
» piastres fortes et une augmentation d'un demi-
» million d'habitants. — Et ce progrès qui se dé-
» veloppe spontanément, et en vertu des lois
» naturelles, n'est point le résultat de ces combi-
» naisons artificielles qui appauvrissent les sources
» de la vie, mais bien la conséquence logique de

» la force, de la vitalité sans cesse croissante qui » animent les membres vigoureux qui forment le » corps argentin.

» C'est ainsi que nous voyons une seule de nos » provinces, peuplée seulement de 350,000 habi- » tants, consommer et produire quatre millions de » plus que la plus florissante des républiques amé- » ricaines, qui est cinq fois plus peuplée. — Ce » prodigieux phénomène économique se répète » plus ou moins dans presque toutes les provin- » ces, grâce aux améliorations qui s'opèrent dans » leur régime politique et social, aux richesses » naturelles qui s'exploitent aujourd'hui pour la » première fois, aux industries nouvelles qui s'é- » tablissent en même temps que le système de » viabilité tend chaque jour à s'élever au niveau » des besoins du commerce.

» C'est pour cela que les provinces intérieures » cherchent avec persévérance une route fluviale » vers l'Atlantique ; c'est pour cela que la nation » ouvre un chemin au milieu des déserts du Chaco, » et réunit par des routes nouvelles et des ponts » toutes les provinces de la République. C'est pour » cela que la navigation du *Vermejo* est aujour- » d'hui un fait accompli, comme j'espère que le » sera bientôt celle du *Salado* ; c'est pour cela que » la province de Buénos-Ayres aura 200 milles de » chemin de fer avant deux ans, et que la Répu-

» blique entière en comptera plus de 500 dans » six années.... »

« Enfin, pour que rien ne manque à cette révo-» lution pacifique, je puis vous annoncer avec un » enthousiasme que vous partagerez sans doute, » que le constructeur du premier chemin de fer » du monde, à cause des obstacles qu'il a fallu » surmonter, l'homme à la voix duquel se lèvent » des milliers d'ouvriers armés du pic et de la » pelle pacifiques, M. Meiggs, enfin, l'ingénieur du » chemin de fer de Valparaiso à Santiago, m'envoie » dire, de cet autre côté des Andes, que la mu-» raille de la grande Cordillère n'existe plus en-» tre des frères, et qu'il se fait fort, en huit années, » de conduire le railway de Santiago à Buénos-» Ayres, en y faisant travailler jusqu'aux barbares » de la Pampa. »

Passant alors à l'exposition de la situation de la politique intérieure, le général Mitre poursuit en ces termes :

« Je sais, Messieurs, que je m'adresse ici aux » mâles représentants d'un peuple nourri à l'école » du malheur, qui n'a jamais reculé devant la » peine ni le sacrifice; par conséquent, je ne veux » point flatter la vanité nationale, ni l'éblouir en » vous cachant les dangers d'une situation qui » peut nous conduire également ou à la grandeur » ou à la honte.

» Je vous signalerai donc comme un des dan-
» gers les plus immédiats, ce sentiment d'intolé-
» rance politique qui empoisonne de ses rancunes
» l'atmosphère de la patrie, et refuse l'air et le feu
» aux frères qui ne pensent pas comme nous. Ce
» sentiment, qui peut irriter les cœurs et les pous-
» ser à une lutte mortelle, est une source de dis-
» solution dans toute situation normale. Au lieu
» de donner des éléments d'activité et de vie au
» corps politique, il lui inocule des germes de dé-
» composition et de mort. Tout homme a droit à
» la justice, à la liberté, à la sympathie, et ce prin-
» cipe conservateur et restaurateur des sociétés
» humaines, ce principe qui, jusqu'à présent, nous
» a sauvés de la dissolution, est le seul qui puisse
» rendre normale notre situation constitutionnelle
» et politique..... »

« Notre situation ne peut être consolidée que
» par l'association de toutes les forces et de toutes
» les volontés pour un but commun, accepté de
» tous, et qu'il ne faut obtenir que par l'exacte
» observance de la loi démocratique qui nous
» régit.

» La meilleure politique sera donc celle qui
» nous divise le moins. »

Le général Mitre est, comme on le voit, l'homme du progrès, qui aspire à la conquête pacifique de son pays par l'élément irrésistible de la civilisa-

tion, représentée par des institutions saines, pratiques, une judicieuse exploitation des richesses mêmes du sol, un appui et un élan donnés par le gouvernement au commerce, à l'industrie, aux institutions utiles, en un mot, à tous les représentants de la prospérité et de la paix. C'est à cette impulsion, née d'une pensée généreuse et réalisée par un citoyen aussi ferme que sincère et éclairé, que la Confédération Argentine doit les avantages incontestables dont elle jouit maintenant. Puisse-t-elle se souvenir des sévères leçons du passé, et travailler sagement à l'avenir de ses fils.

La constitution de 1853 est, comme on le sait, calquée en grande partie sur celle des Etats-Unis de l'Amérique du nord. Elle constitue les bases du droit public argentin, c'est-à-dire: la liberté des cultes, de l'enseignement et de la presse; — la liberté du travail et de l'industrie; — l'inviolabilité des personnes et de la propriété; — l'égalité devant la loi de tous les Argentins, sans acception de couleur ni d'origine, et leur admissibilité aux emplois publics; — l'admission facile des étrangers dans la grande famille argentine et l'égalité de leurs droits; — la liberté commerciale; — la protection de l'immigration.

Le but de la constitution a été exprimé avec beaucoup de précision et en peu de mots par un homme d'Etat et un patriote éminent, M. le docteur

Juan Maria Gutierrez. Il consiste à constituer l'union nationale, — assurer la justice, — consolider la paix intérieure, — pourvoir à la défense commune, — travailler au bien-être général, — assurer les bienfaits de la liberté, non-seulement aux Argentins et à leur postérité, mais à tous les hommes du monde qui voudront habiter le territoire argentin.

En effet, la constitution est très libérale pour les étrangers, qui jouissent de toutes les libertés et de tous les droits des nationaux, sans être obligés de se faire naturaliser et sans que l'on puisse leur imposer des contributions extraordinaires. Quant à ceux qui désirent la naturalisation, ils l'obtiennent sans peine après un séjour de deux années seulement, et ce terme peut même être abrégé lorsqu'on a des motifs pour le faire.

Le principal champion de la liberté et du progrès, un des esprits les plus élevés et les plus illustres du pays, M. le docteur Guillermo Rawson, ministre de l'intérieur, a pu dire en toute vérité, en parlant de l'immigration, dans son mémoire présenté aux Chambres en 1864 :

« La constitution qui nous régit, nos lois, nos » usages, le caractère de notre peuple, assurent à » l'étranger, dans notre pays, une position sociale » qu'il ne trouve sur aucun autre point du globe. » Appelé à prendre une part égale avec les citoyens

» indigènes à tous les avantages que procure une
» société civilisée, accueilli dans toute la Républi-
» que comme un frère et traité même avec une
» faveur spéciale, l'étranger ne peut être réputé
» tel, qu'en vertu des prérogatives dont il se voit
» entouré par la loi elle-même, et il se trouve par
» conséquent dans une position exceptionnelle-
» ment favorable pour consacrer toute son énergie
» et toute son intelligence à l'avancement de ses
» propres affaires et à se créer pour lui et pour
» sa famille un bien-être durable. »

Le gouvernement fédéral de la République Argentine se compose de trois pouvoirs: législatif, exécutif et judiciaire.

Le pouvoir législatif est exercé par le congrès, formé de deux Chambres, celle des députés et le sénat. Les députés sont élus par le peuple, à raison de un député par vingt mille habitants. Les sénateurs, à raison de deux par province, sont choisis par les Chambres législatives provinciales. La durée du mandat est de quatre ans pour les premiers, de neuf ans pour les seconds.

Le pouvoir exécutif se résume dans la personne du Président ou du Vice-Président, nommés l'un et l'autre pour six ans, et qui ne peuvent être réélus qu'après l'intervalle d'une nouvelle présidence. Leur élection est faite par des électeurs spéciaux, nommés par le peuple dans chaque province. Le

Président est assisté de cinq ministres-secrétaires d'Etat, responsables comme lui, et qui ont chacun leur Département, comme en Europe.

Le pouvoir judiciaire fédéral est représenté par une cour suprême de justice, composée de neuf juges et de deux procureurs fiscaux, et destinée à juger les différends entre les provinces, ou les conflits entre les autorités locales d'une même province. Cette cour suprême a au-dessous d'elle cinq tribunaux de section, répartis sur les diverses provinces et composés chacun de trois juges et d'un procureur fiscal.

Les autorités provinciales sont personnifiées par un gouverneur qui représente le pouvoir exécutif, et par une assemblée de représentants qui forme le pouvoir législatif. Ces représentants sont élus par le peuple, et choisissent à leur tour le gouverneur, dont le mandat dure trois ans. Celui-ci nomme lui-même son ministre-secrétaire d'Etat, ainsi que tous les autres fonctionnaires de l'administration.

Les provinces se gouvernent d'une manière indépendante dans toutes les questions qui ne touchent pas à l'intérêt national. Leurs constitutions particulières sont soumises à l'approbation du congrès fédéral et ne peuvent rien contenir qui soit en désaccord avec la constitution nationale.

Les villes ont leurs municipalités, nommées par

tous les habitants et dont les étrangers peuvent être membres aussi bien que les nationaux.

Les colonies agricoles ont aussi leurs municipalités, nommées par les colons et présidées d'office par le juge de paix.

La hiérarchie judiciaire commence au degré inférieur par des juges de paix, qui, dans les campagnes, représentent l'autorité dans toutes ses branches ; ensuite viennent un juge de première instance, un juge d'appel et enfin une chambre de justice, qui tient lieu de cour de cassation. Les affaires commerciales sont portées devant un tribunal *ad hoc*. Quelquefois il y a deux juges de première instance, dont l'un est chargé des causes civiles et l'autre des affaires criminelles. La rubrique du correctionnel est inconnue; tous les délits dépassant le ressort de la police sont portés devant le juge du crime, *Juez del crimen*, comme on l'appelle.

Il n'existe pas encore de code de lois argentin, excepté pour les affaires commerciales. Dans les procès, qui se plaident et se jugent toujours par écrit, du moment où la première tentative de conciliation verbale entre les parties a échoué, on invoque les anciennes lois espagnoles, le droit romain et presque tous les codes, pourvu qu'ils ne soient pas en contradiction avec la constitution ou avec les lois votées isolément par les assemblées législatives.

Aujourd'hui une commission de légistes s'occupe de la rédaction d'un code de lois argentin complet, qui sera prochainement présenté au congrès. Nous pouvons nous attendre à y trouver les dispositions les plus libérales touchant l'état civil de tous les citoyens et habitants non catholiques, car ce sont les pasteurs protestants de Buénos-Ayres eux-mêmes qui ont été invités à proposer sous ce rapport les articles qu'ils désiraient.

Il est vrai qu'en pareille matière aucune institution n'égale le mariage civil; mais aujourd'hui une pareille proposition risquerait encore de soulever une forte opposition dans le congrès, dans lequel siégent en assez grand nombre des représentants de provinces reculées, où les idées n'ont pas marché avec la même rapidité qu'à Buénos-Ayres. On y arrivera peu à peu sans aucun doute; en attendant, ce n'est pas à nous, qui ne l'avons pas encore partout en Suisse, à nous formaliser de ce retard.

Dans une démocratie animée et turbulente comme la Confédération Argentine, on s'attend, et avec raison, à voir le journalisme largement représenté. Chaque petite localité a son journal, champ de bataille où les jeunes publicistes font leurs premières armes, et dont le feuilleton est la page blanche que les auteurs en prose et en vers couvrent de leurs productions. La presse quoti-

dienne de Buénos-Ayres, sans compter les petites feuilles de moindre importance, publie quatre grands journaux espagnols, la *Nacion Argentina*, la *Tribuna*, *el Pueblo* et *el Siglo;* un journal anglais, le *Standard*, et un journal français, le *Progrès;* on travaille à la fondation d'un journal allemand. Chaque mois voit paraître, en outre, des revues littéraires et scientifiques en langue espagnole et anglaise. Le Rosario possède deux grands journaux espagnols et une publication bi-mensuelle en anglais dirigée par le consul d'Angleterre, et consacrée aux intérêts du commerce, de l'industrie et de l'immigration.

Ces journaux reproduisent en général avec goût et bon sens ce que la presse européenne publie de meilleur. A Buénos-Ayres, *Paris en Amérique*, en langue espagnole, paraissait simultanément en deux traductions différentes et trouvait des lecteurs passionnés. Une de ces traductions est due à Don Lucio V. Mansilla, qui cultive paisiblement les lettres sur cette terre que son oncle, le dictateur Rosas, a arrosée de sang. Des fragments du beau livre de M. Laboulaye, sur la liberté religieuse, avaient paru dans le temps dans le *National Argentin*, ainsi que les spirituels articles de M. Ed. About. Le *Cosmopolita*, journal du Rosario, rédigé par M. Perkins, publiciste d'un grand talent et d'origine nord-américaine, se distingue par ses ten-

dances libérales et par son esprit de philosophie pratique. Les principaux problèmes de la vie sociale, les questions d'économie politique y sont discutées avec esprit et discernement.

A Buénos-Ayres même, l'étude des sciences morales et politiques a un ardent promoteur dans le ministre de l'intérieur de la République, M. le docteur Guillermo Rawson, qui a tenu sur *la Liberté* des conférences remarquables par l'argumentation ferme et serrée, la hauteur des vues et l'application pratique des maximes libérales au bien et à l'avancement du pays. Toutes les études qui rentrent dans cette tendance sont accueillies et encouragées.

Avec cette facilité de style et cette élégance de langage propres aux Argentins, ces travaux mis à la portée de tous, se font lire avec plaisir et sans fatigue.

Le président de la République lui-même, le docteur Bartolomé Mitre, est un littérateur distingué et un historien consciencieux des destinées de sa patrie. Don Juan Maria Gutierrez écrit avec talent et esprit des biographies nationales et des articles littéraires. Un autre historien argentin est le docteur Alberdi, célèbre par ses travaux sur l'économie politique.

Buénos-Ayres possède un cercle littéraire dont les membres représentent la phalange de combat-

tants intellectuels dont s'honore le pays. Ce sont, entre autres, Don Valentin Alsina, Don Juan-Maria Gutierrez, Don Miguel Sagui, Don Manuel Perez del Cerro, Don Lucio V. Mansilla, déjà cité, Don Hector Varela; une dame, Dona Juana Manso de Noronha, etc., etc. Ce cercle fait paraître une revue mensuelle et compte six sections d'histoire, de mathématiques, de beaux-arts, etc. — Outre des réunions extraordinaires, il y a une session régulière tous les mois.

A une époque un peu moins moderne que la nôtre, Sarmiento, en prose, et Marmol, en poésie, se sont distingués par des productions qui constitueront le fond de la littérature classique indigène.

La poésie lyrique est la muse de cette terre, où la beauté du ciel, la mélancolie grandiose du désert, la sonorité facile et scandée de l'idiome national, font naître, même parmi les gens dépourvus de culture, le goût des improvisations rhythmées, accompagnées des accords de la guitare. Ces poésies, qui naissent de l'occasion et meurent avec elle, sont difficiles à recueillir; elles ressemblent aux fleurs des lianes que le vent du désert emporte au loin, et qui renaissent le lendemain, pour disparaître encore. Néanmoins, quelques-unes de ces improvisations se sont fixées dans la mémoire, accompagnées de mélodies simples, invariable-

ment en tons mineurs, comme presque toute la musique primitive. C'est le chant du prisonnier :

Triste chante le prisonnier,
Enfermé dans sa prison,
Et à ses plaintes répond
Le son dur de sa chaîne.

—

Les heures se passent, les jours
Vont emportant l'espérance.
Le courage succombe,
Le cœur devient vacillant.

—

L'espérance se désespère
Devant un exil si long.
Seul le vent stérile écoute
Mon chant et mon affliction.

La grande nature, la beauté du ciel, les harmonies sauvages du désert, l'immensité du Rio Parana, se retrouvent dans les productions de quelques poètes. Ecoutons la description qu'a faite des Pampas Don Estevan Echevarria dans son poème de la *Captive* :

« C'était le soir, à l'heure où le soleil dore la » crête des Andes. A leurs pieds le désert s'étend » immense, sans limites et mystérieux. L'aspect » de cette solitude est silencieux et triste, comme » la mer lorsqu'aux approches de la nuit elle » abaisse la hauteur de ses vagues.

» Parcourant en vain l'immensité, pareille à l'oi-

» seau perdu sur l'Océan, la vue fatiguée ne ren-
» contre aucun point sur lequel elle puisse arrêter
» son vol rapide. Partout se déploient des plaines,
» domaine de l'oiseau et de l'animal farouche;
» partout le ciel et des solitudes connues de Dieu
» seul et que lui seul peut sonder.

» Parfois la tribu errante, montée sur le cour-
» sier sauvage, dont les crins superbes flottent au
» vent, y passe comme un tourbillon. Elle plante
» ses tentes sur l'herbe épaisse, et, tranquille, re-
» pose et dort, pour suivre bientôt après son che-
» min rapide.

» Déjà le soleil inclinait à l'occident son front
» chargé de lumière et lançait à la voûte céleste
» l'éclat affaibli de sa blonde chevelure. Le ciel
» serein et limpide étendait sur la plaine ver-
» doyante son voile d'azur, plein d'une ombre
» mystérieuse.

» La brise, secouant ses ailes chargées de par-
» fums, soupirait à travers les herbes, qui semblaient
» onduler comme une mer, et la terre contemplant
» le départ de l'astre-roi, se taisait triste et grave
» comme dans un adieu.

» Parfois seulement se faisaient entendre les
» hennissements de l'étalon farouche, les mugis-
» sements furieux du taureau ou les rugissements
» du tigre, tantôt contemplant les nuages comme
» dans une extase joyeuse, le *yaja*, des éclats de

» sa voix prophétique, troublait le silence du dé-
» sert.

» Le soleil se coucha. Le vaste horizon sembla
» s'enflammer, et la plaine s'obscurcit peu à peu;
» le ciel lui-même devint plus sombre, et les étoi-
» les, à la lueur tremblante, commencèrent à se
» montrer; puis la nuit étendant ses ombres, ré-
» pandit dans le désert son silence terrible et sa
» sombre majesté. »

Dans le morceau suivant, les sentiments de tristesse du poète se confondant avec les impressions que lui cause l'immense fleuve du Parana, en ont pris la sereine mélancolie :

Au Parana.

« Assis sur ces bords qu'en passant, les ondes
» apaisées caressent doucement, je contemple,
» muet et absorbé, l'étendue du vaste Parana.

» Le soleil à peine éclairait le monde, c'était aux
» heures que l'aube naît. Le Rio limpide semblait
» murmurer des chants d'amour, et moi, en extase,
» je commençai à m'inspirer.

» Le sol était baigné de lueurs fugitives; la brise
» fraîche agitait l'air ; les fleurs répandaient leur
» parfum matinal et se redressaient avec une no-
» ble élégance.

» Les ondes pures, au cours tranquille, la fraîche
» verdure des arbres touffus; le ciel bleu qui se

» reflétait dans le Rio : tout était beau, majestueux
» et grand.

» Je sentis en ce moment s'agiter confusément
» mille pensées, qui s'élevaient dans mon esprit. Je
» pris la lyre, et en touchant ses cordes les échos
» sonores retentirent à l'instant.

. . . .

» Ondes gracieuses du Rio argenté, qui mur-
» murez en paix des chants d'amour, n'écouterez-
» vous pas mes folles rêveries? Vos rumeurs
» harmonieuses ne me plaindront-elles pas ?

. . . .

» Donnez-moi, donnez-moi votre chant éternel,
» qui adoucisse le mien avec sa voix sonore, et
» qui au lieu d'un accent triste, s'élèvera vers le
» ciel avec mes plaintes.

. . . .

» Et loin, bien loin, dans la mer profonde, em-
» portez ma peine et la cachez là. Qu'elle reste
» ignorée de la face du monde, et qu'ainsi ensevelie
» elle meure en secret. »

On le voit, c'est le lyrisme par lequel ont débuté les poètes de notre époque moderne. L'auteur des *Harmonies poétiques* s'adressait aussi, au commencement de sa carrière, à ce lac témoin de ses peines et de ses joies, et désirait ensevelir leur souvenir dans ses ondes paisibles. Aussi Lamartine

a-t-il été compris et traduit avec beaucoup de talent, par un littérateur argentin, Don Juan Francisco Ségui, qui vient de mourir jeune encore, mais qui a eu le temps de doter son pays de reproductions bien senties des plus beaux morceaux des *Méditations* et des *Harmonies.*

Le caractère général de la poésie argentine est simple, mais empreint de grâce et semé, çà et là, de pensées charmantes. Un des jeunes poètes actuels, écrivant sous le pseudonyme de *Carlos*, et dont nous venons de citer les vers adressés au au Rio Parana, dans une autre poésie, décrit une jeune fille dont la beauté splendide brille surtout par une expression de candeur et d'innocence. S'adressant ensuite à celle qui l'inspire, le poète lui parle du monde, de ses déceptions inévitables, de ce calice de fiel qui accompagne toutes nos joies, et il dit :

« Blanche colombe, ne reste pas ici, où il n'y a
» qu'infortune. Si tu ne te hâtes de quitter ce
» monde, ta candeur perdra son essence première.
» Déploie tes ailes, monte au ciel..... »

Mais pendant que le poète chante, il s'aperçoit que les vêtements de soie et de fleurs qui ornaient le front de la jeune fille se transforment; elle prend des ailes, elle les déploie, disparaît bientôt, comme une hirondelle, dans les profondeurs

azurées du firmament, et atteint la région des âmes.

Le poète la suit du regard, se recueille dans un souvenir de beauté et de bonheur, et son chant se termine par des accents tristes, qui gémissent un adieu.

Cette manière de présenter la mort est, il nous semble, très belle, empreinte d'une poésie douce, mélancolique et pleine de charmes.

Le goût et le talent pour la poésie est donc général chez le peuple argentin, soit qu'il s'épanche en strophes harmonieuses qui décèlent des études littéraires, soit qu'il se fraie un passage à travers la libre improvisation du gaucho, qui, véritable *trovador,* s'accompagne de sa guitare.

Le talent inné pour la musique n'est pas moins remarquable. La mémoire musicale, la voix juste et sonore, sont des dons universellement répandus.

Dans les grandes villes du littoral, c'est le piano qui domine. Il est joué avec grâce et facilité par des gens qui ne savent pas une note, mais qui improvisent de petits morceaux ou reproduisent des airs connus. D'autres personnes ont reçu une éducation musicale et se distinguent par un véritable talent.

Dans les provinces de l'intérieur, des guitares, des harpes fabriquées dans le pays résonnent sous les doigts agiles des créoles et des métis. L'Indien

guarani, surtout passionné pour la musique, se confectionne lui-même flûte et violon, sur lesquels il exécute les fantaisies de son imagination.

Un peuple naturellement doué des inspirations de la musique et de la poésie, ces deux muses gracieuses, paisibles et éminemment civilisatrices, ne peut manquer de subir le charme de ces éléments aimables et adoucissants.

VI

Les colonies agricoles.

Nous avons vu que l'assemblée constituante de 1813 proclama l'abolition de l'esclavage, en déclarant libres tous les enfants d'esclaves qui naîtraient dans la suite. Cette mesure eut pour conséquence naturelle de priver peu à peu les propriétaires d'un travail qui ne leur coûtait que l'entretien très frugal d'une nombreuse domesticité, administrée du reste de la manière la plus douce et la plus patriarcale. Les habitations situées au dehors des villes étaient toujours entourées d'un vaste terrain, sur lequel on entretenait avec soin de belles plantations d'orangers, de pêchers et d'autres arbres fruitiers, des cultures de maïs, de patates, de certains légumes pour les usages de la maison, et surtout de tabac et de coton, qui, outre l'emploi domestique, donnaient lieu à un petit commerce lucratif pour le propriétaire. A la suppression du travail non payé, toutes ces cultures cessèrent peu à peu, et les guerres civiles achevèrent de les détruire en diminuant la population mâle et en entraînant souvent dans leurs péripéties la dévastation des propriétés.

Il n'est donc pas étonnant que le manque de bras se soit fait vivement sentir; on comprit que l'unique remède était d'appeler l'immigration étrangère et de la favoriser par tous les moyens. La constitution de 1853 est fortement empreinte de cet esprit, et à l'époque de sa promulgation, deux gouvernements provinciaux, ceux de *Corrientes* et de *Santa-Fé*, signèrent des contrats de colonisation avec des particuliers, en promettant de s'imposer, pour le but qu'ils se proposaient, des sacrifices considérables en proportion de leurs ressources.

Le gouvernement de Corrientes traita avec M. le Dr Brougnes, médecin français de la région des Pyrénées, qui se trouvait alors dans le pays. Homme consciencieux et droit, il remplit ses engagements avec loyauté, et envoya, en 1855, un assez grand nombre de familles, basques pour la plupart. Les colons furent bien accueillis; mais, malgré les dehors les plus bienveillants et une grande ostentation en faveur des étrangers, le gouvernement de Corrientes n'était pas sincère dans son désir de favoriser la colonie, et il travailla même sous main à en amener la dissolution. Il commença par assigner aux colons des terrains qui appartenaient, non pas à l'Etat, mais à des particuliers, et qui furent réclamés plus tard par ces derniers. Il chercha à induire les colons à accepter du travail en

ville, ce qui tendait à les disséminer; enfin le fait est qu'il n'existe plus aujourd'hui de cette colonie que quelques familles, qui, du reste, se trouvent dans une position prospère. Le Dr Brougnes, qui, par ces manœuvres hostiles, s'était vu frustré des avantages qu'il devait retirer du maintien et du développement de la colonie, et qui avait sacrifié toute sa fortune dans l'envoi des colons, vient d'obtenir du gouvernement national une indemnité convenable.

Le gouvernement de Santa-Fé fit un contrat de même nature avec une des notabilités du pays, M. Aron Castellanos, qui se transporta en Europe pour l'exécuter. A la suite de démarches longues et multipliées, moyennant des avances considérables qu'il consentit à faire pour payer en grande partie le voyage des colons, il parvint à réunir le nombre de 200 familles que lui prescrivait son contrat, pour former la première colonie. La majeure partie de ces familles étaient suisses. C'étaient pour la plupart des pauvres dont, profitant d'une occasion exceptionnelle, les communes s'empressaient de se défaire à un prix inférieur à celui qu'elles devaient payer pour les envoyer dans l'Amérique du Nord. Il y avait aussi un assez grand nombre de Savoisiens et quelques familles de la Hesse et du nord de la France.

Au mois de décembre 1855, le premier navire

de colons quittait le port de Dunkerque; les autres expéditions se succédèrent rapidement dans les premiers mois de 1856, et les deux cents familles arrivèrent à Santa-Fé presque toutes à la fois.

La population de cette ville paisible et endormie était peu accoutumée à voir un étranger arriver dans ses murs; le contrat voté par ses représentants et signé par son gouverneur, n'était à ses yeux qu'une utopie, un hommage rendu pour la forme à quelques écrivains et orateurs qui cherchaient à populariser l'idée de la colonisation, mais au fond une chose qui ne se réaliserait jamais. Grande fut donc la surprise lorsque l'on vit entrer dans le port des goëlettes hérissées de têtes, et que peu d'instants après la plage se remplit d'hommes, de femmes et d'enfants, en blouses, en milaine, en bonnets valaisans, dont les manières brusques et les allures un peu lourdes contrastaient avec les mœurs souples et courtoises du pays. L'arrivée des premiers colons est restée gravée dans le souvenir, comme un événement mémorable.

Un seul homme comprit, au premier coup d'œil, l'immense portée que devait avoir pour l'avenir de son pays la circonstance qui, chez les autres, n'excitait que la surprise et la curiosité. C'était le gouverneur don José-Maria Cullen, patriote éclairé et généreux.

Prenant à lui seul la tâche de réparer l'incurie qui avait fait négliger jusqu'à ce moment tous les préparatifs que, d'après le contrat même, on aurait dû faire à l'avance pour l'installation des colons, il mit tout en œuvre pour bien recevoir ceux-ci; il improvisa des localités pour les abriter, il mit à leur disposition toutes les ressources dont il pouvait disposer, et si les revenus de l'Etat faisaient défaut, il y suppléait par sa fortune personnelle.

Aussitôt que le terrain où l'on voulait établir la colonie fut choisi et délimité, on y transporta les colons. C'était une vaste prairie située au delà du *Rio Salado*, et entourée au nord et à l'est d'une belle lisière de forêt. Cet emplacement de la colonie d'*Espéranza* est à une distance d'environ sept lieues au nord-ouest de Santa-Fé.

D'après le contrat, les colons devaient y trouver des cabanes toutes faites; mais, vu les circonstances, le gouvernement ne put faire autre chose que de leur donner les matériaux et une indemnité pour la construction.

Le gouverneur Cullen visitait la colonie tous les dimanches, plus souvent quand ses occupations le lui permettaient, surveillait tout jusque dans ses moindres détails, s'enquérait personnellement de la position et des besoins de chaque famille, cherchait autant que possible à les satisfaire; en un

mot, la colonie était devenue son premier soin et son plus haut intérêt.

Malheureusement les nombreuses relations d'amitié que Cullen avait à Buénos-Ayres le rendirent suspect à Urquiza, qui redoutait, bien à tort, que dans les différends croissants entre la Confédération et Buénos-Ayres, le gouverneur de Santa-Fé ne prît parti pour la province dissidente. Cullen fut donc renversé par don Juan Pablo Lopez, frère du célèbre général Estanislao Lopez, et chef du parti des gauchos. La révolution eut lieu cette même année 1856, qui avait vu l'arrivée des colons, et peu de semaines après leur installation.

Le nouveau gouverneur ne se montra point défavorable à la colonie; mais il était loin de partager pour elle l'enthousiasme et la sollicitude de son prédécesseur. Les distributions de bétail et de semences qui restaient encore à faire laissèrent beaucoup à désirer dans les détails de l'exécution; beaucoup de familles ne reçurent jamais les vaches qui leur étaient promises, et, pour éviter les embarras et le péril de dissolution qui auraient pu survenir si les colons s'étaient vus privés de leur première récolte de blé, nous fûmes obligés de leur distribuer nous-mêmes la semence que le gouvernement ne leur donnait pas.

Le but de M. Castellanos, en fondant la colonie, avait été sans doute de faire une œuvre utile à son

pays. Cependant il avait cherché avant tout à faire une spéculation, et il n'avait pas entrevu toutes les difficultés d'une pareille entreprise ; en particulier, il n'avait tenu aucun compte des besoins moraux et intellectuels d'une société à créer. Habitué à voir s'établir des estances, qui se développaient d'elles-mêmes par la simple introduction, sur un point quelconque de la pampa, d'un ou de plusieurs milliers d'animaux, il croyait naïvement qu'il en était de même des hommes, et que, pour fonder une colonie, il n'y avait pas autre chose à faire que d'aller chercher des familles en Europe et de les transporter au milieu du *campo* de Santa-Fé. Il pensait que tout irait de soi-même, que les récoltes seraient abondantes, et que le tiers qu'il devait en recevoir, d'après son contrat, lui fournirait un revenu magnifique. L'administration qu'il établit dans la colonie n'avait d'autre but que de veiller aux intérêts personnels de l'entrepreneur ; il n'est donc pas étonnant qu'elle ne s'attirât ni le respect ni la sympathie des colons.

Les illusions de M. Castellanos ne tardèrent pas à se dissiper devant la réalité. Voyant que sa fortune, employée à faire des avances aux colons, était gravement compromise, il se hâta d'entrer en négociations avec le gouvernement national, qui siégeait alors au Parana, et rencontrant auprès de celui-ci les meilleures dispositions en faveur de

tout ce qui tendait à augmenter l'immigration, il parvint à se faire rembourser ses dépenses, en mettant le gouvernement en son lieu et place vis-à-vis des colons.

La conséquence immédiate de cet arrangement fut la suppression de l'administration de M. Castellanos et la remise aux colons de l'obligation de donner un tiers de leurs récoltes. Leurs dettes pour les avances de voyage furent maintenues, mais non exigées, et quelques années plus tard le gouvernement déclara y renoncer formellement.

Les autorités de Santa-Fé confièrent la direction de la colonie, abandonnée par M. Castellanos, à un Français, M. Adolphe Gabarret, de Bayonne, homme d'une haute intelligence, d'une grande expérience des hommes et des affaires, qui fut nommé juge de paix et administrateur, et qui, par sa prudence, son impartialité, son dévouement à l'idée de la colonisation, a contribué pour beaucoup au maintien et à la conservation de cet établissement, dont la ruine aurait coupé court à toute nouvelle tentative du même genre.

En effet, et il faut bien le dire, au commencement, les colons d'Espéranza ont eu à lutter avec de grandes difficultés. Pendant quatre années de suite, ils virent leurs champs envahis par les sauterelles; ce qui restait de leurs récoltes ne suffisait pas toujours à leur entretien, et la misère était

grande dans la plupart des familles. Ceux qui purent quitter la colonie, pour chercher du travail ailleurs, le firent; d'autres, en grand nombre, se mirent à faire du charbon dans les forêts voisines, à l'imitation des gens du pays. Cette industrie réagit défavorablement sur l'agriculture et contribua à augmenter la démoralisation des colons. Les charbonniers vendent très bien leur marchandise, dont la matière première ne leur coûte rien; ils reçoivent ainsi une assez forte somme d'argent à la fois, et la plupart du temps ils dépensent cet argent dans les cabarets, avant de retrouver le chemin de leur famille.

Cependant, malgré les crises et les découragements des premières années, la colonie d'Espéranza est aujourd'hui en pleine prospérité. D'après une statistique officielle, publiée sous la date du 30 novembre 1864, elle compte 1560 habitants. Le nombre des familles est d'environ 360, dont un bon tiers sont protestantes. Le bétail de la colonie s'élevait à 8324 bêtes à cornes, 1570 chevaux et 686 moutons; ce qui fait par famille une moyenne de 23 bêtes à cornes et de 4 à 5 chevaux.

Dans le centre de la colonie, on voit s'élever, sur une belle place carrée plantée de jeunes arbres, un grand bâtiment en briques, dont la hauteur dépasse de beaucoup celle des autres maisons: c'est l'église catholique, qui a été inaugurée il y a

environ deux ans, et dont la nef seule est achevée. Les colons se réservent d'y ajouter plus tard un clocher, ainsi que les deux bas-côtés de la nef, qui donneront à l'édifice la forme d'une croix.

Les protestants ne sont pas encore aussi avancés. Cependant, au mois d'août de l'année passée, nous avons eu la joie d'assister à une cérémonie solennelle, présidée par M. le pasteur Goodfellow, de Buénos-Ayres, et qui avait pour but de poser la première pierre d'un bâtiment qui contiendra une habitation convenable pour le pasteur et une vaste salle d'école, où l'on célèbrera le culte jusqu'à ce que les colons soient en mesure de construire un temple proprement dit. D'après le plan que nous avons vu, ce bâtiment sera spacieux, commode et de fort bon goût.

La colonie d'Espéranza offre déjà un coup d'œil plus animé que la ville même de Santa-Fé; on y voit circuler avec activité les cavaliers de tout sexe et de tout âge, ainsi que les chars de paysan, à la mode suisse, attelés de chevaux tirant au collier. Malheureusement les cabarets prennent une grande place dans cette activité; cependant, outre ces débits regrettables, on compte cinq ou six magasins d'une certaine importance, un moulin à vapeur, un moulin à vent, plusieurs moulins à manége, ainsi que des représentants de tous les métiers. A

l'époque de notre départ, on projetait l'établissement d'un second moulin à vapeur.

La colonie d'Espéranza est, à nos yeux, la preuve la plus évidente des avantages que le pays offre pour la colonisation. Composée, dans sa grande majorité, des éléments les plus dégradés et les moins laborieux; livrée à l'appui d'un gouvernement dont les ressources n'égalaient pas la bonne volonté, et qui ne put exécuter qu'en partie les promesses du contrat; constamment en butte aux dégâts des sauterelles jusqu'en 1859; ayant à faire avec tout cela un apprentissage d'agriculture dans un pays tout nouveau, il semble que toutes les circonstances se soient conjurées pour rendre son existence impossible, et pourtant aujourd'hui, à huit années à peine de sa fondation, elle est décidément une des colonies les plus florissantes de l'Amérique du Sud.

Don José-Maria Cullen, sans le zèle et la prévoyance duquel il est probable que la colonie d'Espéranza ne se serait jamais formée, eut la joie de contempler de ses propres yeux le fruit de son dévouement. Ayant quitté Santa-Fé en 1856, à la suite de la révolution dont nous avons parlé, il éprouva de la répugnance à y revenir tant que le parti qui l'avait renversé se trouvait au pouvoir. Mais en 1862, le gouvernement ayant passé aux mains d'un de ses frères, don Patricio Cullen, don

José-Maria céda au désir de revoir le sol natal. Sa première visite fut pour la colonie d'Espéranza. Les colons, qui avaient appris sa venue, lui érigèrent des arcs de triomphe, et décorèrent de fleurs et de verdure le chemin par lequel il devait passer. Nous avons assisté à cet accueil enthousiaste, et nous avons vu le digne homme qui en était l'objet ému jusqu'aux larmes par ces démonstrations vives et touchantes.

A côté d'Espéranza, M. Cullen voyait deux belles colonies, San-Carlos et San-Geronimo, qui en étaient la conséquence, et il pouvait en compter d'autres dans le pays.

A l'époque où l'on recrutait en Suisse les colons de M. Castellanos, quelques familles du canton de Fribourg se présentèrent; mais le nombre prescrit de 200 familles se trouvant au complet, elles durent être refusées. Sans se laisser pour cela détourner de leur projet, ces familles partirent pour Buénos-Ayres, ne doutant pas d'y trouver un bon accueil. Elles ne s'étaient pas trompées : plusieurs personnes influentes s'intéressèrent à elles, et les établirent très convenablement au nord de la province de Buénos-Ayres, sur le bord d'un petit affluent du Parana, nommé le *Rio Arecifes*, et près de la petite ville de *Baradero*, voisine du port fluvial de *San-Pedro*.

Cette colonie de *Baradero*, ainsi fondée par une circonstance fortuite, s'est développée et continue

à progresser. Elle compte aujourd'hui 85 familles environ, dont la moitié sont suisses et les autres basques ou italiennes. Le gouvernement de la province a doté cette colonie d'une jolie école, et le pasteur protestant allemand de Buénos-Ayres la visite de temps en temps pour tenir un culte à ses coreligionnaires assez nombreux, pour baptiser leurs enfants et bénir les mariages.

La principale culture des habitants de cette colonie est la pomme de terre, pour laquelle le terrain de cette localité paraît être exceptionnellement favorable. Ce produit se vend à un prix souvent fort élevé, pour la consommation des villes de Rosario et de Buénos-Ayres, de manière que les colons y trouvent très bien leur compte. Les familles fribourgeoises qui ont fondé la colonie possèdent actuellement de belles habitations en briques et des économies placées à la banque, qui leur portent intérêt au taux élevé du pays.

Outre le contrat du Dr Brougnes, le gouvernement de Corrientes en avait signé un autre, dont le porteur ajourna l'exécution, et dont pour cette raison le gouvernement lui fit signifier la résiliation, vu que les termes étaient expirés. Voyant cependant que l'on était parvenu à trouver des colons pour M. Castellanos, le porteur de ce contrat voulut chercher à en tirer parti, malgré sa nullité, et persuada quelques maisons d'émigration

d'engager des familles en son nom, en lui payant une prime. On réunit ainsi un assez grand nombre d'émigrants, que le gouvernement de Corrientes refusa d'admettre aux conditions d'un contrat qu'il avait révoqué, et qui se seraient trouvés dans le dénuement le plus complet, si les démarches que nous eûmes le temps de faire, presque au moment de leur arrivée, auprès du général Urquiza, président de la Confédération, n'avaient pas réussi à le faire consentir généreusement à accueillir ces familles sur ses propres terres, et à leur faire, sur sa cassette particulière, des avances équivalentes à celles qui leur avaient été promises, sans leur imposer d'autre charge que le remboursement et le paiement des intérêts.

Telle fut l'origine de la colonie de *San-José*, située dans la province d'Entre-Rios, sur la rive droite de l'Uruguay, à peu de distance du palais du général, d'une part, et de la ville de *Concepcion*, capitale de la province, de l'autre. Cette colonie se trouve à peu près en face de *Paysandu*, et il commence à se former sur la rive du fleuve une petite ville qui lui servira de port.

Au 31 décembre 1863, la colonie de San-José comptait 2211 habitants, formant 380 familles, dont 190 sont suisses, 125 savoisiennes, 54 piémontaises et 11 allemandes. Le bétail de la colonie s'élevait à 6854 bêtes à cornes et 1140 chevaux,

soit en moyenne environ 18 bêtes à cornes et 4 chevaux par famille.

Il y avait 22 négoces, un moulin à vapeur et deux à manége; 170 ruches d'abeilles.

Cette colonie est dans ce moment la plus peuplée.

Quelques familles, arrivées par un navire subséquent, au lieu de se prévaloir des dispositions bienveillantes du général Urquiza, persistèrent à remonter le fleuve jusqu'à Corrientes; mais n'y trouvant pas l'assistance sur laquelle elles comptaient, elles se virent obligées de rebrousser chemin jusqu'à Parana. Le gouvernement national les établit alors dans un endroit nommé *las Conchas*, qui, à sept lieues environ au nord de la ville, forme un port naturel sur le fleuve, et un site de collines et de forêts très pittoresque. Il y avait déjà en cet endroit quatre ou cinq familles, débris d'un essai de colonisation belge qui avait échoué. La colonie de *las Conchas*, nommée officiellement *Villa Urquiza*, compte aujourd'hui une centaine de familles, dont un tiers environ sont protestantes.

Un Américain du Nord vient d'établir dans le voisinage de cette colonie une grande plantation de coton, dont il espère de bons résultats.

Ce furent encore les démarches que l'on fit en 1855, pour procurer des colons à M. Castellanos, qui attirèrent sur le pays l'attention des Vaudois

du Piémont. Un certain nombre de familles des Vallées, parties en 1856, débarquèrent à Montevideo et y trouvèrent un accueil empressé. Une société de patriotes leur fit donner du terrain dans le voisinage d'une petite ville nommée le *Rosario oriental,* et située sur une rivière de même nom, à peu près à la hauteur de Buénos-Ayres. Cette colonie excita ensuite l'intérêt des chrétiens d'Angleterre, qui lui envoyèrent des secours; l'Eglise vaudoise lui fournit un pasteur et un maître d'école. Cet établissement s'est développé et compte aujourd'hui un assez grand nombre de familles, dont le chiffre exact ne nous est pas connu.

La colonie de *Neu-Helvetia*[1], importante aussi, a été fondée par une maison suisse, sur les confins mêmes de cette colonie vaudoise.

Quoique situées en dehors du territoire de la

[1] D'après le rapport que le consul suisse de Montevideo a fait dernièrement au Conseil fédéral et qui a été publié, cette colonie compte environ 600 habitants, qui possèdent 1290 bêtes à cornes et 250 chevaux, et qui avaient semé 1459 arpents de blé en 1864.

La colonie de *San-Carlos*, dont le nombre d'habitants est à peu près le même, possédait au 31 juillet dernier presque trois fois autant de bétail et avait ensemencé plus de 3000 journaux suisses de blé.

Le défaut de la colonie de *Neu-Helvetia* est que les concessions sont beaucoup trop petites : elles ne sont que de quarante journaux suisses. Cet inconvénient provient sans doute, en grande partie, de ce que, dans la Bande orientale, les terrains ont déjà acquis un prix comparativement élevé.

République Argentine, ces deux colonies appartiennent néanmoins au mouvement dont nous poursuivons les phases.

A Santa-Fé, on ne s'arrêta pas. En 1858, nous jetions, pour le compte d'une compagnie d'actionnaires de Bâle, les fondements de la colonie de *San-Carlos*, sur un terrain concédé par le gouvernement, au sud-ouest de la capitale. Pour la première fois, les préparatifs se faisaient avant l'arrivée des colons, et lorsque les familles commencèrent à s'établir, l'administration se préoccupa de diriger soigneusement leurs travaux, et non-seulement d'exécuter scrupuleusement le contrat dans les distributions de matériaux, de bétail, de vivres et de semences, mais encore et surtout de pourvoir dès l'abord aux nécessités morales des cultes et des écoles. Ces soins n'ont pas été perdus, et toutes les personnes qui visitent les colonies sont frappées, à San-Carlos, de la supériorité du travail agricole, ainsi que de l'ordre et du calme qui contrastent avec l'esprit un peu tumultueux des établissements voisins.

Les familles de San-Carlos commencèrent à arriver au mois de mai 1859. Les expéditions n'eurent pas lieu presque simultanément, comme pour Espéranza, mais, au contraire, elles se succédèrent assez lentement et par petits groupes très peu nombreux.

Au 31 juillet 1864, la population s'élevait à 637 personnes, formant 119 ménages, dont la moitié sont protestants. Le bétail s'élevait à 3265 bêtes à cornes, 696 chevaux et 1800 moutons; ce qui fait par famille une moyenne de 29 bêtes à cornes et 6 chevaux.

Pendant les douze mois finissant au 31 juillet dernier, il y avait eu 11 mariages, 28 naissances, et seulement 2 décès d'adultes et 5 d'enfants. Dans les années précédentes, la proportion a été à peu près la même. Cette colonie contient les éléments du commerce, des métiers et des industries agricoles au même degré que les autres.

Une troisième colonie, celle de *San-Geronimo*, se trouve tout près du village indien du *Sauce* (dont nous avons parlé à une autre occasion), et à peu près à moitié chemin entre Espéranza et San-Carlos. Voici comment elle s'est formée :

Au nombre de quelques familles suisses arrivées spontanément à Santa-Fé en 1857, se trouvait un paysan du Haut-Valais, qui, voyant les avantages que le pays pouvait offrir à un grand nombre de ses compatriotes, eut l'idée de retourner chez lui pour leur en parler, et de ramener ceux qui voudraient l'accompagner. Il revint l'année suivante avec quatre familles seulement, qui eurent le courage de s'établir toutes seules sur le terrain que le gouvernement leur donna à l'endroit indiqué. Bodenmann

(c'est le nom de cet homme) repartit aussitôt, et après un intervalle de deux ans, il revint encore avec vingt familles, puis de nouveau l'année suivante avec une quarantaine.

La colonie de *San-Geronimo*, augmentée de quelques colons d'Espéranza, qui s'y sont établis après avoir bien vendu leurs premières propriétés, compte aujourd'hui environ 85 familles, et présente cela de particulier, que tous les colons, presque sans exception, sont du Haut-Valais, et conservent à un haut degré leurs mœurs et leurs habitudes. Malheureusement l'esprit d'initiative et le besoin du progrès ne sont pas les qualités qui les distinguent, et ils se trouvent si heureux de posséder de grands terrains et de nombreux troupeaux de bétail, qu'ils ne songent ni à embellir leurs propriétés ni à améliorer leurs habitations.

Dans ce moment, un habitant de cette colonie est au canton du Valais, et se prépare à repartir pour Santa-Fé avec un nombreux cortége.

Les principales productions de ces colonies, en général, sont : le froment, l'orge, le maïs, les haricots, les pois, la patate ou pomme de terre douce, la pomme de terre ordinaire, les carottes, les navets, les raves, les betteraves, l'arachide, le sorgho, la luzerne, les melons, les courges et toute espèce de légumes.

Plus tard on cultivera certainement avec succès

le tabac, que le territoire de Santa-Fé produit en qualité supérieure, et peut-être aussi le coton, dans une certaine mesure. Mais ce qui est probablement appelé à acquérir dans la suite une assez grande importance, c'est la culture de la vigne. Dans le pays, les cours des maisons sont presque toutes garnies de treilles magnifiques, qui produisent un raisin excellent; dans les colonies, on voit déjà de très beaux ceps adossés aux murs des jardins, et quelques essais de faire du vin ont donné des résultats encourageants. La seule difficulté est de mettre la vigne à l'abri du vent; nous ne doutons point que l'on n'y parvienne, et comme les caves sont très faciles à creuser et à maintenir dans le sol compacte et argileux, on pourra sans peine se procurer les installations nécessaires à une bonne fabrication du vin.

Tous les arbres fruitiers se transplantent facilement des villes dans les colonies; le pêcher surtout est d'une croissance très rapide, et planté en pleine terre, atteint à peu près la taille de nos pruniers, de sorte qu'il procure de l'ombre et embellit le paysage. Nous avons ensemencé de noyaux de pêches des champs de plusieurs journaux, et formé ainsi des pépinières d'où l'on prend chaque année, pour les transplanter, les sujets les plus convenables. Dans la colonie de San-Carlos seule-

ment, il y en a près de 80,000 qui ont été transplantés de cette manière.

L'abricotier, le coignassier, le figuier, le grenadier se transplantent aussi avec beaucoup de facilité. L'expérience a démontré que l'on peut greffer avec succès tous les fruits à pepins sur le coignassier et tous les fruits à noyau sur le pêcher, à l'exception des cerises, qui demandent à être greffées sur le merisier, arbre que l'on trouve du reste aussi dans le pays.

Les orangers, qui dans les villes atteignent des proportions superbes, et rappellent, par leur taille et l'abondance de leur feuillage, nos chênes et nos noyers, ne réussiront dans les colonies que lorsque l'on pourra leur donner plus d'abri ; ce qui arrivera quand les jeunes arbres que l'on vient de planter aujourd'hui auront atteint leur développement.

Pour embellir la colonie, nous avons été prendre dans les forêts des arbres déjà grands, et nous les avons plantés dans le voisinage des habitations. Cela nous a très bien réussi pour plusieurs espèces, surtout pour l'*ombu*, le *ceybo* et le *parayso*. Ce dernier arbre se reproduit aussi très vite par la semence, de sorte qu'il est facile aux colons d'en entourer leurs propriétés, ce qui, outre un embellissement, leur fournira, dans l'avenir, un bois à brûler de première qualité.

D'autres arbres forestiers, dont le bois dur et de belle apparence s'emploie dans les constructions, la menuiserie et le charronnage, tels que le caroubier et le *quebracho*, se reproduisent aussi par la semence et atteignent leur développement dans un nombre d'années beaucoup moins grand que l'on ne serait porté à le croire.

La plupart des arbres d'Europe peuvent être introduits sans difficulté, pourvu que l'on y consacre quelques soins.

A côté de l'agriculture, les colons trouvent une grande ressource dans l'élève du bétail, dont l'accroissement régulier et certain contribue surtout à consolider leur position. Les animaux se reproduisent plus rapidement que chez nous. L'on élève tous les veaux; on garde les génisses pour l'augmentation du troupeau, et l'on ne vend les jeunes bœufs, pour la boucherie, qu'à l'âge de deux ans au moins. Des colons qui ont reçu à leur arrivée quatre vaches avec leurs veaux, possèdent, après cinq ans, 30 à 40 têtes de bêtes à cornes, sans en avoir acheté. Ceux qui ont eu les moyens de se procurer dès le commencement un plus grand nombre de vaches, ont aujourd'hui un troupeau de 60 à 100 têtes.

Le beurre se vend ordinairement à un très bon prix, et procure aux colons une ressource qui n'est pas à dédaigner. Il en est de même des œufs, et

nous connaissons des familles qui pourvoient aux besoins de leur ménage au moyen du produit de ces deux articles, car tous les colons ont des poules, des canards et des dindons en très grand nombre.

L'élève du mouton est susceptible aussi de leur offrir des avantages par la laine, par la reproduction, qui double le troupeau en trois ans, et enfin pour les cultures, parce que, en pâturant, les moutons préservent des mauvaises herbes les champs que l'on laisse en jachère.

Chaque famille élève ou engraisse quelques porcs pour les besoins de son ménage.

Les prix des animaux sont à peu près comme suit, sauf les variations inévitables : une vache à lait avec son veau, 50 fr. ; un jeune bœuf pour la boucherie, 30 à 40 fr.; une paire de bœufs de labour, 160 à 200 fr.; un cheval ordinaire, de 25 à 30 fr.; un bon cheval de trait ou de selle, 50 à 60 fr.; une jument, 16 à 20 fr. ; quand on les achète par troupeaux, 10 fr. ; un mouton créole, 3 fr.; métis ou raffiné, de 8 à 12 fr.; un bélier fin, élevé dans le pays, de 60 à 80 fr.; un porc non engraissé, de 16 à 20 fr.

Le bétail est tenu au pâturage hiver et été. La nuit on le renferme dans une enceinte de piquets nommée *corral;* mais il serait très avantageux d'avoir des écuries couvertes pour les vaches à

lait, ainsi que pour les chevaux de selle et de trait, et de les fourrager pendant la nuit. Quelques colons ont commencé à prendre cette peine, et s'en trouvent amplement récompensés par l'augmentation du lait et le meilleur état de service des chevaux.

Ces derniers sont moins grands que ceux d'ici; ils ne deviennent jamais aussi bons comme chevaux de trait, mais ils sont excellents pour la selle: ils supportent surtout de très longues courses sans qu'il soit nécessaire de les faire boire ou manger en route.

Le travail du paysan est beaucoup moins pénible dans les colonies que chez nous. Toutes les cultures se font sans engrais; pour être avantageuses, il faut aussi qu'elles se fassent en grand, par conséquent toujours avec la charrue. La houe et la bêche ne s'emploient que par exception, pour les jardins. Nous avons déjà vu que le bétail exige peu de soins, bien qu'il y eût profit à lui en donner davantage. Le seul moment où le travail soit ardu et où tout dépende de ne pas perdre un instant est celui de la récolte du blé.

Toutefois, si le paysan n'a pas besoin de se fatiguer à l'excès, il est indispensable qu'il travaille avec assiduité et avec intelligence. Il n'y a pas de saison morte pour l'agriculteur; dans chaque mois de l'année il y a un travail utile à faire aux champs.

Comme les pluies sont rares, il importe d'être toujours prêt d'avance, afin de pouvoir ensemencer à la première occasion favorable. Au lieu de cela, les colons sont presque toujours en retard, et ce trait seul suffit à caractériser l'espèce de gens dont se compose jusqu'à présent la majorité de la population de ces établissements.

Dans les colonies de Santa-Fé, la concession de terrain faite à chaque famille est de 20 cuadres carrées, ce qui équivaut à près de 93 journaux suisses. Cela paraît beaucoup, selon les idées européennes, et cependant c'est bien loin d'être trop pour une famille qui veut déployer dans l'agriculture toute son énergie. Une pareille famille ensemencera chaque année de 40 à 50 journaux de blé, et comme, après la seconde année, il ne convient pas de cultiver ce produit deux fois de suite dans le même terrain, nous voyons déjà que l'espace se réduit. Aussi les dispositions prises à San-Carlos permettent-elles à chaque famille d'acheter, à côté de sa concession, un terrain de même forme et de même grandeur, qui double et complète sa première propriété. Les colons ne retrouvent cet avantage dans aucune des autres colonies établies jusqu'ici, et où par conséquent les meilleures familles ne tarderont pas à se trouver un peu à l'étroit.

A Espéranza, par exemple, le morcellement

des propriétés a déjà commencé, ainsi qu'on le voit par le nombre de 360 familles établies sur 210 concessions.

On fait pâturer le bétail en dehors des colonies, où l'espace ne manque pas, quoique le terrain ait des propriétaires.

Une partie des colons occupent encore leurs habitations primitives, bâties en mottes de gazon ou en briques crues simplement séchées au soleil, et recouvertes d'une espèce de roseau que l'on trouve dans les îles ou dans certaines lagunes, et que dans le pays on appelle abusivement de la paille. Cependant la plupart des familles ont éprouvé peu à peu le besoin d'être mieux logées, et ont construit, en briques cuites, des maisons plus ou moins spacieuses et plus ou moins élégantes, selon leur goût et leurs moyens. On fait ses briques soi-même, avec l'humus du sol mêlé et pétri avec un peu de fumier de cheval ou de paille de blé coupée, puis on les cuit dans des fours improvisés et formés des briques à cuire elles-mêmes, entassées et disposées convenablement. Ces briques sont d'une très bonne qualité.

L'espace ne manque pas, mais le bois de construction, au moins pour des poutres un peu longues, est rare et coûteux; par conséquent, l'on bâtit toutes les maisons d'un simple rez-de-chaussée, et l'on augmente à volonté les corps de logis,

qui sont ordinairement disposés en carré autour d'une cour. Dans les colonies, les toits sont presque toujours à deux pans et recouverts en briques, mais on les entoure d'un parapet faisant corniche, qui leur donne l'aspect des maisons à terrasse des villes.

Les familles un peu nombreuses et industrieuses bâtissent avec très peu de frais. Elles font leurs briques elles-mêmes, vont couper à la forêt le bois dont elles ont besoin, le travaillent ensuite, et se passent souvent de l'assistance du maçon et du charpentier.

Une famille de colons, une fois établie, dépense très peu pour sa nourriture, et vit mieux que le plus grand nombre des paysans en Europe. Les colons ont du beau pain de froment, du maïs, les légumes qu'ils veulent se donner la peine de planter, du lait, du beurre, du fromage, des œufs, de la volaille, du porc, et de la viande de bœuf à très bon marché : au prix d'environ 12 de nos centimes la livre. Outre cette viande, ils n'ont guère que le sucre et le café à acheter.

La vente des produits est toujours facile. Quand il ne s'agit que de petites quantités d'une denrée, les colons vont la vendre avec leurs chars à Santa-Fé ou à Coronda, petite ville située sur un bras du Parana, à cinq lieues de San-Carlos; mais dès que l'on peut réunir des chargements entiers, l'on

traite avec un négociant de Santa-Fé, qui envoie des goëlettes à un port fluvial moins éloigné, où les colons conduisent leur blé ou leur maïs, sans dépense et en peu de temps, car en partant le matin, ils sont de retour dans l'après-midi. Nous avons toujours obtenu pour les produits vendus à cet endroit, nommé l'*estancia de Maciel*, les mêmes prix que l'on payait à Santa-Fé. La plus grande partie des céréales s'expédie à Buénos-Ayres.

Pour donner une idée de la position des colons, nous pouvons dire qu'il y a des familles arrivées il y a cinq ans, avec rien du tout ou même avec des dettes de passage, qui possèdent aujourd'hui en terrain, bâtiments et bétail, une valeur de dix à quinze mille francs, après avoir remboursé en capital et intérêt les avances qu'on leur avait faites. Il est vrai que ce ne sont que les familles qui ont travaillé, qui ont vécu avec ordre et économie, et qui surtout se sont appliquées à payer leurs dettes par à-compte à mesure que cela leur était possible, afin de ne pas laisser accumuler les intérêts au taux élevé du pays. Ceux qui ont été plus indolents et moins soucieux de s'affranchir, se trouvent encore endettés plus ou moins profondément, cependant aucun ne serait dans l'impossibilité de se libérer peu à peu, moyennant un travail énergique, s'il y mettait une sérieuse volonté de remplir ses engagements.

Nous pouvons ajouter, sans faire tort à personne, que même les bons colons auraient pu faire beaucoup plus qu'ils n'ont fait, s'ils avaient travaillé comme travaillent les bons paysans en Europe.

Chaque famille demeure sur son terrain, ce qui est l'arrangement le plus commode pour les travaux; mais il en résulte un éloignement des habitations qui rend un peu difficiles les rapports de la vie sociale. Cependant cet inconvénient est grandement atténué par l'habitude constante d'aller à cheval, même pour les femmes et les enfants, de sorte que s'il y avait un plus grand nombre de personnes un peu cultivées qui éprouvassent le besoin de se réunir, elles trouveraient sans peine le moyen de surmonter cette difficulté; du moins n'avons nous pas remarqué qu'elle fût un obstacle pour ceux qui ont le goût et l'habitude de fréquenter les cabarets.

L'administration de la colonie de San-Carlos a toujours été préoccupée de favoriser, autant qu'elle le pouvait, le développement de la vie sociale et intellectuelle. Dans ce but, elle a créé une bibliothèque populaire en français et en allemand; elle faisait circuler parmi les colons des journaux suisses, tels que la *Gazette de Lausanne* et les *Basler Nachrichten;* elle a fondé une société de chant et une société de tir à la carabine.

Cette dernière surtout a contribué à ranimer les

souvenirs patriotiques par des fêtes populaires. Des réunions publiques de tir ont été organisées en 1863 et 1864, et seront certainement continuées. Les colons d'Espéranza et de San-Geronimo, les étrangers qui habitent Santa-Fé et même le Rosario, y ont pris part avec beaucoup d'entrain. La souscription pour les prix atteignait la dernière fois le chiffre de près de mille francs. On avait fait des arcs de triomphe en verdure, on avait orné de bandelettes et de guirlandes la maison du tir et tous les établissements environnants ; de tous côtés on voyait flotter les couleurs suisses, tantôt en grandes bannières, tantôt en petits pavillons. Parmi les guirlandes de fleurs on avait placé des inscriptions qui devaient rappeler la Suisse, ou exciter à la gaîté. Un bal champêtre terminait la journée, et la joie qui régnait partout ne fut troublée par aucun désordre. Tout le monde éprouvait un sentiment qui lui rappelait les fêtes analogues de la mère-patrie.

Un autre usage religieusement conservé, c'est de préparer une fête aux enfants la veille de Noël. On leur arrange dans la salle de l'école un arbre chargé de lumières et de bonbons, et le pasteur profite de la réunion pour leur adresser quelques paroles rappelant les souvenirs et la solennité du jour, et destinées à produire une impression salutaire sur les parents comme sur les enfants.

Les intérêts du culte protestant dans les colonies de San-Carlos, d'Espéranza et de las Conchas sont placés aujourd'hui sous la protection de l'Eglise wesleyenne des Etats-Unis établie à Buénos-Ayres. Cette Eglise a envoyé à Espéranza un jeune pasteur suisse parlant le français et l'allemand, et elle a maintenu à San-Carlos les deux pasteurs qui s'y trouvaient déjà, et dont l'un est suisse français et l'autre wurtembergeois. Quelqu'un de ces ouvriers doit visiter périodiquement la colonie de las Conchas, ainsi que les protestants disséminés aux environs de Santa-Fé.

Ce sont eux aussi qui doivent tenir les écoles. A San-Carlos, l'enseignement est donné trois jours de la semaine en français et les trois autres jours en allemand. Dans l'après-midi du dimanche, il y a une instruction religieuse pour les enfants dans chacune des deux langues. Les colons ont le tort de ne pas profiter des écoles autant qu'ils le pourraient et le devraient; l'utilité du travail de leurs enfants, d'une part, et une coupable indifférence pour l'éducation morale et intellectuelle, de l'autre, les poussent souvent à sacrifier l'avenir de la jeunesse à leurs intérêts ou à leur convenance du moment.

Les églises catholiques d'Espéranza et de San-Carlos sont desservies par des missionnaires franciscains du couvent de San-Lorenzo; les colons de

San-Geronimo, qui sont tous catholiques, vont à l'église au *Sauce,* station des mêmes missionnaires.

Ces religieux s'occupent aussi plus ou moins de l'instruction des enfants, mais en langue espagnole et avec assez peu de régularité. Du reste, il y a quelques écoles particulières dans les trois colonies.

Dans les rapports fréquents qui existent entre les colons et les gens du pays, la jeunesse surtout, apprend l'espagnol avec une très grande facilité; mais nous croyons qu'il est important que l'éducation scolaire soit continuée dans les langues maternelles, afin que l'esprit de ces langues et les traditions de la mère-patrie se perpétuent dans les familles, et exercent plus tard, sur le développement général, la part d'influence qui leur appartient.

Les progrès que toutes ces colonies ont faits pendant le peu d'années de leur existence, permettent de fonder un grand espoir sur leur avenir, et dussent-elles même ne se recruter que lentement par l'arrivée successive de parents et d'amis des colons actuels, leur développement graduel ne nous paraît pas douteux. Un des colons de San-Carlos a déjà fait venir, il y a deux ans, et établi entièrement à ses frais, la famille de son gendre, qui ne tardera pas d'être en mesure de le rembourser. Cet homme était fermier en Europe, et

malgré tout son travail, il parvenait à peine à suffire aux besoins de sa famille, après avoir payé son fermage. D'ici à un ou deux ans, il possèdera une belle propriété indépendante et un nombreux troupeau de bétail. Il est vrai que c'est une famille aussi laborieuse que frugale et rangée.

A mesure que la position des colons s'améliorera, il est probable que beaucoup d'autres suivront l'exemple de celui que nous venons de citer.

Dans les villes de Buénos-Ayres et de Montevideo, il y a une nombreuse immigration basque. Ces gens sont fort estimés comme travailleurs, mais ils ont une tendance très marquée à retourner chez eux, après avoir passé un certain nombre d'années en Amérique et fait quelques économies. Ce n'est donc pas une immigration qui profite bien réellement au développement du pays. Il faut pour cela des familles de colons qui prennent racine et se perpétuent. On aime beaucoup, sous ce rapport, les Suisses et les Allemands.

Le gouvernement national et ceux de la plupart des provinces attachent une extrême importance à la colonisation et sont disposés à l'encourager par tous les moyens possibles. Le gouvernement de Santa-Fé vient encore tout récemment de concéder des terres, au nord de Cayastà, sur les bords du Parana, à une maison allemande, qui s'engage à y établir une colonie.

Dans les villes de Buénos-Ayres et de Rosario, il y a des commissions d'immigration, nommées par le gouvernement national et composées des personnes les plus honorables de la localité. La commission de Buénos-Ayres se préoccupe surtout de l'accueil à faire aux émigrants; elle leur offre gratuitement les moyens de débarquer avec leurs bagages, ainsi que huit jours d'hospitalité dans un asile qu'elle a fondé, et qui est tenu avec ordre et propreté [1]. Pendant ce temps, la commission s'occupe de leur procurer du travail ou un emploi, et elle y parvient presque toujours avant l'expiration du délai fixé, parce que la demande de domestiques et d'ouvriers de toute espèce va sans cesse en augmentant.

La commission d'immigration du Rosario, dont l'institution est toute récente et la résidence plus centrale, s'est proposé une tâche un peu différente, mais d'une très haute portée. Elle s'est mise en rapport avec les gouvernements provinciaux, ainsi qu'avec tous les grands propriétaires de terrains, afin de les engager à lui confier toutes les propositions que les uns et les autres seraient disposés à faire dans le but de coloniser leurs territoires. D'autre part, elle entretient des correspondances avec l'Europe, afin d'y faire connaître ces propo-

[1] Rue de Corrientes, n° 8.

sitions, et de lui transmettre aussi les demandes qui pourraient se présenter. Outre cela, elle se propose de prendre des mesures pour accueillir les émigrants au Rosario, pour leur faciliter leurs voyages dans l'intérieur des provinces, et pour surveiller toutes les conventions qui seront faites entre eux et des citoyens ou des autorités indigènes, afin de sauvegarder les intérêts des colons.

Il est facile de voir que l'immigration et la colonisation sont pour la République Argentine la condition *sine qua non* de progrès, de développement et d'avenir, et il est en même temps réjouissant de remarquer combien cette vérité, qui, il y a dix ans, n'était entrevue que par quelques intelligences supérieures, est aujourd'hui comprise par tout le monde, au point de n'être plus ouvertement contredite, même par ceux qui conservent encore quelque sympathie pour le parti rétrograde et quelques préjugés contre les étrangers.

Par contre, de ce côté-ci de l'océan, on ne comprend pas encore la vérité correspondante, qui cependant n'est pas moins certaine, c'est que la colonisation, bien comprise et convenablement dirigée, pourrait rendre de grands services à nos populations surchargées, où la grande majorité ne possède pas un pouce de terre, et dont l'état social est sourdement miné par le paupérisme et le prolétariat.

Que de sacrifices ne fait-on pas chaque année, en parlant de la Confédération Helvétique seulement, pour l'assistance officielle des pauvres? Et combien ne faudrait-il pas ajouter encore à ces sommes, si l'on pouvait calculer les aumônes de la charité privée? Ce sont chaque année plusieurs millions dépensés sans espoir de retour, et qui, par conséquent, représentent l'intérêt d'un capital immense, difficile à supputer.

Et à quoi aboutissent ces sacrifices énormes et toujours croissants? A maintenir tout juste les indigents, sans amélioration réelle de leur sort, et à détruire chez eux et chez leurs enfants tout sentiment de dignité et d'énergie, incompatible avec l'existence ainsi entretenue. La démoralisation qui en résulte ne fait naturellement qu'augmenter le mal; il ne faut donc pas s'étonner si chaque nouvelle statistique en constate les progrès effrayants.

Quel résultat n'obtiendrait-on pas, au contraire, si l'on voulait consentir à employer la dixième partie seulement de ce que l'on sacrifie ainsi d'une manière inévitable d'une part et infructueuse de l'autre, non pas en dons ou en dépenses perdues, mais dans un placement qui reposerait sur la colonisation entreprise avec toutes les familles capables de travailler, et qui, après le sacrifice des intérêts pendant les premières années, pourrait rapporter avec le temps le remboursement du ca-

pital, plus un bénéfice sur des terrains réservés près des colonies, dont la valeur toujours croissante finirait par compenser un jour les frais d'administration et peut-être les intérêts perdus.

Et quelle différence dans l'amélioration obtenue! Donnez à une famille pauvre le moyen de devenir propriétaire d'un beau terrain, d'acquérir en quelques années un nombreux bétail, de rembourser insensiblement les avances qu'on lui a faites : placez-la dans un climat salubre, dans le plein exercice de ses forces physiques, ayant à sa portée une nourriture saine et abondante. Ne croyez-vous pas qu'au lieu de pauvres assistés par la charité publique et végétant tristement dans une atmosphère dégradée et corrompue, vous aurez des gens actifs, robustes et productifs, qui reprendront peu à peu le sentiment de leur dignité et le noble orgueil de la propriété?

Donnez encore à ces familles une direction ferme et intelligente pour les travaux agricoles, des secours religieux, une école pour leurs enfants, quelques germes de culture intellectuelle par la lecture, le chant, les éléments des sciences naturelles, et vous aurez replacé sur une base normale et dans des conditions favorables au développement, une foule de gens qui, dans notre civilisation, manquent d'espace, de travail, de vo-

cation, et par conséquent des conditions les plus élémentaires de la vie sociale.

Le communisme veut créer des proprétaires en dépouillant ceux qui possèdent : ici l'on a un moyen facile de transformer des pauvres en propriétaires, sans dépouiller personne ; au contraire, en posant ainsi les fondements de centres de population nouveaux, on prépare à notre industrie des débouchés futurs ; si bien qu'en définitive la mère-patrie recueillera un double avantage, savoii une charge de moins et une ressource de plus.

L'émigration des familles qui sont capables de s'établir à leurs propres frais peut, dans bien des cas, être fort avantageuse pour les individus eux-mêmes, mais nous comprenons que la patrie puisse regretter en eux des membres sains et vigoureux de sa propre société. Par contre, l'émigration de gens qui vivent aux dépens de la charité publique ou privée, ne saurait être une perte pour personne. Bien organisée et dirigée convenablement, elle transforme des éléments délétères en éléments productifs, et par cette raison même, le pays qui la reçoit n'a point à la redouter, ainsi que l'expérience le prouve dans les colonies que nous venons de citer, dont la population se compose, en grande partie, de la classe de gens que nous avons en vue, et qui sont, malgré cela, pour le pays où elles ont

été établies, une ressource et un progrès considérables et appréciés de tout le monde.

Nous avons déjà dit que l'on peut obtenir ce résultat, à nos yeux désirable et satisfaisant, à des conditions bien moins onéreuses que ne l'est l'assistance pure et simple telle qu'elle se pratique aujourd'hui. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer à cet égard dans des détails et des calculs ; mais si quelque personne prenait un intérêt sérieux à cette question, nous serions heureux de mettre à sa disposition les résultats de notre expérience personnelle en cette matière. Nous désapprouvons hautement la colonisation comme spéculation intéressée ; mais nous la préconisons au même degré au point de vue de la philanthropie, soit chrétienne, soit purement humanitaire, et nous avons la conviction que cette vérité, si peu entrevue et si contestée aujourd'hui, se fera jour avec le temps, malgré tous les obstacles qu'on lui oppose.

Depuis que le monde existe, nous voyons les nations vieillies jusqu'à la corruption dans la civilisation, dans les arts et les sciences, dans les événements agités de la vie politique, chercher à déverser le trop plein de leur population, l'élément inerte, improductif, qui souffre et fait souffrir, dans la colonisation appliquée à l'agriculture et au commerce. La Grèce, Rome, Carthage n'ont-elles

pas fondé la prospérité actuelle de presque tous les pays occidentaux de l'Europe ?

L'homme se retrouve le même à travers la succession des âges, nourrissant toujours et partout le désir passionné de la propriété, et exigeant la rémunération de ses labeurs par les produits de ce sol qu'il revendique comme lui appartenant. La fable antique de ce géant, fils de la Terre, qui reprenait des forces miraculeuses chaque fois qu'il la touchait, et que son adversaire ne put vaincre qu'en l'étouffant à quelques pieds au-dessus de cette argile à laquelle il devait sa vigueur, est une belle et réalisable allégorie de ce que la terre, rendue à l'homme, peut lui donner de ressources matérielles et de forces morales. Transporté sur le terrain de la grande propriété accessible à tous, l'individu retrouve tous les éléments de la vie primordiale. La nombreuse famille, ici source de gêne et de misère, devient là-bas l'élément le plus sûr de la prospérité. La répartition et la rétribution du travail, problème navrant et question brûlante de notre époque moderne, se résout et se dénoue dans les colonies de la manière la plus naturelle et la plus pacifique. La terre pour matière première, des bras pour capitaux, pour salaire les produits du sol, et comme équilibre et élément pondérant, le libre échange de ces produits contre ceux de l'industrie et des arts utiles.

Ainsi donc, nous croyons avoir entrepris une tâche utile, qui pourra faire du bien à plusieurs, en présentant la République Argentine comme une autre patrie à tous ceux que notre vieille Europe est impuissante à nourrir, et à ceux aussi qui, par leur position, leur intelligence, leurs idées généreuses et philanthropiques, peuvent donner une impulsion et une assistance à cette portion de la société qu'il s'agit de tirer de l'ornière poudreuse du paupérisme, pour la faire marcher dans la voie du vrai progrès.

VII.

Renseignements pratiques.

Dans un pays nouveau et peu habité il serait fort à désirer que le colon fût avant tout un homme foncièrement moral et honnête. En Europe, où l'individu disparaît, pour ainsi dire, dans la foule, ses défauts et sa conduite ne sont connus que de ses plus intimes relations, tandis que d'un autre côté, toutes les manifestations extérieures du vice sont réprimées non-seulement par la rigueur des lois et par la vigilance de la police, mais souvent mieux encore par le respect de l'opinion publique et par le soin que conserve de sa réputation toute personne qui n'est pas complètement déchue et dégradée. En Amérique, il n'en est plus de même : placé dans le campo désert de Santa-Fé ou d'une autre province argentine, au milieu d'un nombre de familles très petit en comparaison de la population de n'importe quel district de campagne en Europe, en face d'une nature vierge sur laquelle le colon est appelé à conquérir de ses propres mains une existence nouvelle pour lui-même et pour les siens, tous les traits de son caractère, les bons et les mauvais, ne tardent pas à se mon-

trer à nu et même à se développer d'une manière très marquée dans le sens où ils sont enclins. L'opinion publique, le souci du *qu'en dira-t-on*, n'existe pas, et il va sans dire que dans des étendues immenses à peine habitées, la surveillance de la police ne peut s'exercer que dans une très faible mesure. Il est donc évident que, dans un pareil état de choses, chaque nouvelle famille qui arrive exerce, à un degré bien autrement sensible qu'en Europe, une influence salutaire ou nuisible sur l'ensemble de la colonie.

Mais c'est surtout pour le colon lui-même que la force morale, les principes chrétiens, la foi religieuse, ont une grande valeur ; car il ne faut pas se faire d'illusions : fonder une existence nouvelle dans un pays désert, quels que soient d'ailleurs les avantages naturels qu'il présente, c'est toujours au commencement une tâche difficile, hérissée de privations, de fatigues, de souffrances même, et nous avons vu habituellement un profond découragement s'emparer, au bout de quelques semaines de leur arrivée, même de ceux qui ensuite ont le mieux réussi et qui aujourd'hui se félicitent le plus d'avoir persévéré. Heureux celui qui, dans ces moments pénibles, est capable de puiser dans sa confiance en Dieu un courage éprouvé et une espérance immuable. Heureux aussi, dans ces nouvelles sociétés qui se forment et où les ressources

intellectuelles sont encore faibles et imparfaitement organisées, les enfants dont le père et la mère sauront prendre le soin de leur inculquer sous le toit paternel, la piété et l'éducation domestique qui seront la seule base solide de leur développement moral.

Malheureusement, parmi les colons qui se sont établis sous nos yeux, nous n'avons rencontré que bien rarement ce caractère respectable et sérieux qui devrait se trouver à la base d'une entreprise aussi grave que l'est, pour une famille, la résolution d'abandonner son pays et ses proches pour aller au loin créer à ses enfants un champ de travail plus étendu et un avenir plus encourageant. Ceci explique aussi pourquoi, dans leur grande majorité, les colons sont restés tellement en arrière des résultats matériels qu'ils auraient pu atteindre.

Il est très essentiel que le colon soit *agriculteur*. Les artisans et les ouvriers peuvent trouver avec facilité du travail bien payé dans les villes comme Buénos-Ayres, Rosario et autres: mais dans les colonies il convient que, même ceux qui exercent des professions, comme celles de maréchal, charron, maçon, charpentier, menuisier, etc., soient en mesure de faire de l'agriculture en même temps. Quoique pour beaucoup de détails les cultures doivent se faire d'une manière différente de celle

d'Europe, il est évident que celui qui est accoutumé aux travaux de la campagne et qui connaît, par la théorie et surtout par la pratique, les méthodes employées ici, apprendra très vite les modifications à y apporter là-bas, et sera infiniment mieux placé pour faire de rapides progrès dans sa nouvelle position, que les ouvriers de fabriques et les horlogers, dont à San-Carlos nous avons si souvent été obligés de faire l'éducation agricole.

Dans le cas où le colon n'aurait pas été paysan en Europe, il faudrait au moins qu'il fût assez robuste pour supporter sans peine le travail des champs et qu'il fût disposé à s'y adonner volontiers: car tous ceux qui éprouvent de la répugnance à manier la charrue et à conduire les bœufs feront bien de rester éloignés des colonies.

Enfin, il faut que le colon soit *père de famille.* Un homme seul ne peut pas suffire au travail de l'exploitation d'une concession; d'ailleurs il ne s'attache pas à la terre : il lui est trop facile de se déplacer et de se tirer d'affaire partout, pour qu'il ne la quitte pas au premier mouvement de dépit et de découragement. La même raison, augmentée de la difficulté de demeurer toujours d'accord et de ne pas se quereller dans une situation où il y a un travail pénible à se partager et des privations à supporter en commun, fait que toutes les asso-

ciations qui se forment quelquefois entre des individus isolés pour composer un groupe au lieu d'une famille, ne durent jamais plus de quelques semaines, ou tout au plus quelques mois. Il ne faut donc pas se figurer que l'on puisse remplacer la famille telle que Dieu l'a faite, par une association qui n'est basée que sur l'intérêt ou la convenance du moment.

Le travail des domestiques est très coûteux : le salaire varie entre trente et cinquante francs par mois, outre la nourriture, et, malgré cela, on ne peut pas exiger d'un domestique autant de travail qu'en Europe. C'est la première année, pendant laquelle on a le plus d'ouvrage à cause des installations, que l'on a le moins de récoltes, et que, par conséquent, une pareille dépense est d'autant plus difficile à supporter ; ensuite les récoltes sont très inégales, parce que leur plus ou moins d'abondance dépend des circonstances plus ou moins favorables du temps, et si, après une récolte qui ne dépasse guère les besoins de l'entretien, l'on se trouve obligé de payer des domestiques, cela peut facilement vous mettre dans un grand embarras.

Par contre, lorsqu'une famille fait le travail par elle-même, elle n'a point de salaires à payer, et si une récolte ne donne que peu ou point de surplus de produits à vendre, elle peut attendre patiem-

ment la moisson suivante, qui très probablement l'en dédommagera.

Il faut se garder de faire des contrats avec des domestiques en Europe et de payer leur voyage à condition d'en déduire le prix sur les gages futurs. Outre que ces contrats sont illusoires, puisqu'il est impossible de maintenir les conditions stipulées selon les habitudes européennes, en présence des usages entièrement différents que l'on trouve dans le pays, le domestique qui voit son gage diminué par les à-compte que le maître retient pour recouvrer ses avances, résiste rarement aux tentations qui lui sont offertes de toutes parts de quitter son service pour prendre du travail ailleurs. Dans ce cas, les avances du maître sont presque toujours perdues.

A moins de rencontrer des entreprises ou des sociétés qui fassent des avances aux colons, une famille qui veut s'établir dans une colonie doit posséder les moyens de suffire elle-même à son équipement, à ses frais de voyage et à ceux de son installation, y compris l'entretien pendant la premiere année. Pour cela nous estimons qu'une famille devrait s'arranger de manière à pouvoir disposer à son arrivée d'au moins 2500 à 3000 francs en argent comptant.

Il est vrai que, dans les colonies établies, surtout dans celle de San-Carlos, où il y a encore un

grand nombre de concessions vacantes, les colons les plus avancés sont dans les meilleures dispositions pour venir en aide aux nouveaux arrivés, surtout quand ceux-ci leur inspirent de la confiance et de la sympathie par leur caractère et leur conduite, mais cette assistance consiste plutôt en quelques journées de travail offertes gratuitement ou en d'autres services de ce genre qu'en des avances d'argent. Sous ce rapport, il pourrait se faire tout au plus qu'on leur vendît à crédit des semences, ainsi que des bœufs ou des vaches, ou qu'on leur prêtât une ou deux de ces dernières pour leur procurer du lait. Au surplus, quant aux vaches, les *estancieros* des environs en prêtent toujours très volontiers aux colons, parce que ceux-ci les accoutument à se laisser traire; mais si le colon y trouve l'avantage d'avoir du lait pour son ménage, il se voit privé, par contre, du bénéfice de l'augmentation qu'il aurait si les animaux lui appartenaient. Ce n'est donc une ressource que pour ceux qui n'ont pas le moyen de faire mieux.

Les personnes auxquelles il ne reste plus rien après avoir payé les frais de voyage feront donc bien de chercher de préférence de l'occupation dans les villes ou dans les environs de celles-ci. Domestiques, servantes, valets de ferme, ouvriers de tous les métiers, sont toujours fort en demande

dans les grands centres de population, et les salaires qui se paient sont élevés[1]. Les propriétaires des *quintas* ou maisons de campagne, qui se trouvent aux abords des villes, sont très souvent disposés à les donner à exploiter à des familles européennes, *à la moitié ;* c'est-à-dire que le propriétaire fournit au fermier, qui habite gratuitement la *quinta,* ce qui lui est nécessaire pour le travail, en bestiaux, semences, outils mêmes au besoin, et qu'à la récolte le produit se partage par moitié entre le propriétaire et le fermier, sauf à déduire

[1] Voici les salaires que l'on paie à Buénos-Ayres d'après une circulaire publiée par la commission d'immigration de la dite ville en décembre 1864 :

	Piastres, papier.	Valeur approximative en francs.
Jardiniers, par mois avec nourrit.,	5 à 600	85 à 102
Agriculteurs, » »	400	68
Valets de ferme ou d'estance »	3 à 400	51 à 68
Domestiq. en ville, » »	300	51
Servantes. » »	250, 300, 400	43, 51, 68
Cuisiniers, » »	4 à 500	68 à 85
Cuisinières, » »	3 à 400	51 à 68
Couturières, » »	350	60
Repasseuses, » »	350	60
Maçons, par jour sans nourriture,	40	6,80
Charpentiers et menuisiers, »	40 à 45	6,80 à 7,63
Maréchaux et forgerons, »	40 à 45	6,80 à 7,65
Cordonniers, » »	40 à 50	6,80 à 8,50
Tailleurs, » »	40 à 60	6,80 à 10,20
Ouvriers de chemin de fer, »	40	6,80
Journaliers, »	25 à 30	4,25 à 5,10

la nourriture de ce dernier si elle lui a été avancée.

On trouve aussi facilement à se placer comme gardeur de moutons, soit avec un salaire fixe d'environ une once d'or (82 francs) par mois, soit avec une part dans les produits du troupeau.

Nous ne pouvons recommander les divers arrangements que nous venons d'indiquer que comme un pis-aller. Ils ont l'inconvénient de disséminer les familles européennes parmi la population créole-espagnole, et même de disperser les membres d'une même famille quand ils sont obligés de se placer en service ou comme artisans; tandis que les familles qui peuvent s'établir dans une colonie trouvent un milieu qui, par le langage, les mœurs et les habitudes, leur rappelle leur patrie, et elles contribuent elles-mêmes à fortifier ces nouveaux centres de population compactes et homogènes, qui sont appelés à exercer une influence toujours plus bienfaisante sur le développement du pays.

Dans ce moment il se forme près de la ville de *Patagones* ou *el Carmen*, sur les bords du *Rio Negro*, au sud de la province de Buénos-Ayres, une colonie européenne, entreprise par une maison indigène, MM. Aguirre et Murga, qui fait de grandes facilités aux colons et leur avance même une partie de leurs frais de voyage.

Il y a peu de mois que MM. Wilckens et Verenet, deux Allemands, tous deux propriétaires d'estances dans la Bande orientale, ont obtenu du gouvernement de Santa-Fé une vaste concession de terrains dans une situation magnifique, près de l'ancienne ville de *San-Xavier*, sur les bords du Rio Parana, à la condition d'y fonder une colonie. Ces messieurs ne tarderont pas, sans doute, à s'occuper de la réalisation de leur projet et il est probable qu'ils feront aussi à leurs colons des facilités et des conditions avantageuses.

Avant de passer à des détails qui nous mettront souvent dans le cas de présenter des chiffres, il est nécessaire de donner quelques explications des monnaies, poids et mesures du pays.

En fait de monnaies, toutes les valeurs se rapportent à *l'once d'or* ou au *patacon*, qui en est la seizième partie, et qui se subdivise en *centavos* ou centimes.

Le *patacon* est une monnaie imaginaire, qui n'existe que pour la comptabilité.

Toutes les monnaies étrangères *en or* ont cours légal et sont tarifées en *patacons* ou *piastres fortes* de la manière suivante :

Pièce de vingt francs	P.F.	3	90
Souverains anglais	»	4	90
Doublons d'Espagne	»	5	—
Condors du Chili	»	9	30

Pièces de vingt milreis du Brésil	»	11	—
Aigles des Etats-Unis	»	10	—

On voit que le cours légal des pièces de vingt francs met la valeur de l'once d'or à 82 francs. Par conséquent, à moins de pouvoir se procurer des onces au-dessous de ce prix, on fait mieux d'emporter avec soi tout simplement des napoléons.

La monnaie courante de Buénos-Ayres est la *piastre papier*, dont le cours, relativement aux *piastres fortes*, varie chaque jour. Dans ce moment, le change est d'environ 29 piastres papier pour une piastre forte, mais nous présumons qu'il s'améliorera peu à peu vu la loi récente, qui autorise la Banque à échanger successivement ce papier-monnaie contre des billets de banque payables à vue et en or, sur le pied de 25 pour 1 ou de 400 piastres papier pour une once d'or.

A Santa-Fé et dans la plupart des provinces, la monnaie qui circule est la *piastre bolivienne*, divisée en huit *réaux*. C'est encore une monnaie abusive dont la valeur, relativement à l'once d'or varie journellement entre 20 et 22 piastres environ pour une once, et qui tend heureusement à disparaître, ayant été mise hors de cours dans la Bolivie même, qui a introduit un nouveau système monétaire exactement semblable à celui du Chili.

Quand nous parlerons de piastres à propos des

colonies de Santa-Fé, nous entendrons toujours la *piastre bolivienne*, que l'on peut évaluer approximativement à quatre francs.

En fait de poids l'on traite par *arrobes* de 25 livres espagnoles. La livre espagnole est un peu inférieure au demi-kilogramme.

La mesure de capacité pour les solides est la *fanègue* de *douze almouds*. Nous ne pouvons pas donner la comparaison exacte de cette mesure avec les nôtres. L'*almoud* est à peu près égal à l'ancienne *mesure* suisse.

Le blé se vend ordinairement au poids, à raison de 15 arrobes ou 375 livres pour une fanègue. La fanègue mesurée peut peser de 350 à 400 livres, selon la qualité du blé.

Pour le maïs, qui se vend en épis, pour les patates, etc., etc., on remplit l'*almoud* non-seulement jusqu'au bord, mais en y entassant tout ce qui peut tenir sans tomber, et l'on compte douze almouds pour une fanègue.

A Buénos-Ayres, la fanègue équivaut aux deux tiers de celle de Santa-Fé; par contre, pour le maïs en épis l'on fait double mesure, c'est-à-dire que l'on compte deux fanègues pour une.

La mesure de longueur est la *vare*, qui équivaut à 86 centimètres.

Les terrains se mesurent par lieues de 6000

vares, par *cuadras* de 150 vares, et par *cuerdas* de 100 vares.

Dans la province de Buénos-Ayres, la *cuadra* n'est que de 100 vares.

Nous estimons comme suit les frais indispensables de l'établissement d'une famille de quatre personnes dans une colonie de Santa-Fé :

Matériaux et construction d'une chaumière *(rancho)* et d'un parc pour le bétail *(corral)*		Bol. P. 150
Achat de 4 bœufs de labour	P. 80	
» 2 vaches laitières avec leurs veaux	» 32	
» 2 chevaux . . .	» 18	» 130
		Bol. P. 280
Semences et entretien de quatre personnes pendant une année . . .		» 320
	Ensemble,	Bol. P. 600

ou environ 2400 francs.

Nous n'avons pas compris dans ces dépenses l'achat du terrain, parce que l'on peut presque toujours l'acheter à crédit, et que d'ailleurs c'est un point qui varie selon les circonstances. A Espéranza on ne peut plus acheter que des concessions ou des fractions de concession déjà occupées, en payant par conséquent un bénéfice au propriétaire; à San-Géronimo, le gouvernement

donne les concessions gratis après quelques années d'occupation ; mais nous croyons que celles qui se trouvent encore vacantes seront prises et au delà par les familles valaisannes qui vont partir ce printemps. Dans la colonie de Baradero on donne gratis aux colons la quantité de terrain qu'ils peuvent enclore, et comme ils s'adonnent surtout à la culture de la pomme de terre, ils se contentent en général de fort petites propriétés. A San-Carlos, les concessions de 20 cuadres carrées (450 vares de large sur 1000 vares de long, ou 500 sur 900) se vendent à crédit au prix de P. 250 ou fr. 1000, en payant l'intérêt au taux du dix pour cent l'an. Cela ferait donc pour la première année une dépense de 100 francs à ajouter à la somme cidessus.

Nous avons, du reste, évalué ces dépenses au plus bas, en supposant que la famille de colons se contenterait pour le commencement du plus strict nécessaire, et contribuerait de son propre travail aux installations, qui seraient de la dernière simplicité.

Quant à ceux qui peuvent faire mieux, nous leur conseillons de construire dès l'abord leur habitation sur un pied plus satisfaisant, c'est-à-dire en briques cuites, avec une charpente travaillée, des fenêtres vitrées, etc., etc. Mais il faut

avant tout que chacun se règle d'après ses moyens.

Il va sans dire que plus un colon possèdera d'argent disponible en arrivant, mieux il pourra s'installer et s'organiser d'une manière commode et avantageuse. Mais nous conseillerions à ceux qui se trouveraient dans cette position une grande prudence dans l'emploi de leur argent, et nous leur recommanderions de suivre les conseils bienveillants des personnes *respectables* qui ont déjà acquis l'expérience du pays; car en procédant selon les idées et les habitudes européennes, on est sûr de dépenser son argent en pure perte. Aussi voit-on très souvent les colons arrivés avec rien ou peu de chose (bien entendu avec un contrat qui leur assurait les moyens de s'établir) être plus avancés au bout de quelques années que ceux qui avaient apporté de l'argent. Pourtant il est incontestable que l'argent a une valeur immense dans le pays, puisque le taux de l'intérêt s'élève quelquefois jusqu'à 3 pour cent *par mois* et qu'on le voit habituellement à 1 $^1/_2$.

Il résulte de là que l'argent comptant est le meilleur article à prendre avec soi, et qu'à moins d'avoir déjà été dans le pays et de savoir très bien ce que l'on fait, il faut se garder d'emporter des marchandises dans l'idée qu'on les vendra facilement avec un grand profit. La plupart des produits

de notre industrie, surtout les étoffes, se vendent meilleur marché à Buénos-Ayres qu'en Europe, à cause des nombreux envois en consignation que l'on finit par liquider aux enchères à tout prix.

Nous conseillons aux familles qui voudraient aller dans une colonie, de ne vendre de leurs effets que les objets qu'elles ne peuvent absolument pas emporter; tout le reste leur sera extrêmement utile ou agréable dans leur nouvel établissement. Comme objets indispensables nous indiquerons ce qui suit : de la bonne literie, sans oublier les duvets ou édredons, de bonnes couvertures, le linge de lit, de table et de corps; de bons habillements, y compris des vêtements d'hiver, que l'on est souvent fort aise de porter; une provision de chaussure forte, *mais sans clous*, attendu qu'il n'y a pas de pierres et que les souliers commencent rarement à s'user par la semelle. Il est bon d'emporter surtout des souliers de femme, que l'on ne peut guère acheter dans le pays que de très mauvaise qualité et assez cher. La batterie de cuisine au grand complet, et si possible un fourneau de cuisine en fonte ou en fer, meuble extrêmement utile, peu coûteux en Europe et fort cher en Amérique.

Passant aux instruments aratoires et aux ustensiles, nous recommandons les charrues des systè-

mes Dombasle et nord-américain; plusieurs colons ont apporté avec eux des charrues de l'institution agricole de Hohenheim, en Wurtemberg, qui sont excellentes pour le terrain des colonies. Il faut aussi prendre avec soi une centaine de pieds de bonnes chaînes de différentes grosseurs; vingt ou vingt-cinq livres de cordes (on a de la peine à trouver de bonnes cordes dans le pays et il faut les payer très cher); une bêche plate pour faire des mottes de gazon, des bêches, des pelles, des houes larges et légères, des pioches, des faucilles, des faulx avec les manches et l'attirail pour les aiguiser, des fourches et des rateaux; un ventilateur pour nettoyer le blé, des vans; de bons sacs pour le grain; des outils tels que marteaux, tenailles, scies diverses, rabots, couperets, ciseaux, etc., etc. Les haches nord-américaines que l'on peut acheter à Buénos-Ayres et à Santa-Fé valent beaucoup mieux pour le bois dur que celles qui sont faites en Europe.

Ceux qui apportent un char avec eux ont l'avantage de pouvoir s'en servir dès le moment de leur arrivée et cet avantage n'est pas à dédaigner. Cependant l'on peut faire faire par les charrons et les maréchaux d'Espéranza et de San-Carlos des chars qui ne coûtent guère plus que ceux d'Europe (en y ajoutant le port) et qui durent beaucoup plus longtemps; car les bois d'Europe s'u-

sent très vite sous l'influence du soleil et de la température de Santa-Fé. Les personnes qui en ont les moyens et qui voudront prendre avec elles de ces chars à deux ou trois bancs sur ressorts, qui tiennent le milieu entre le char et la voiture, les trouveront très commodes pour les courses dans la colonie et les voyages d'un endroit à l'autre, surtout si elles veulent éviter d'aller toujours à cheval.

En fait de herse, ceux qui peuvent en acheter une toute en fer, qui se démonte entièrement, de manière à prendre peu de place dans les bagages, feront bien. Par contre, pour les herses ordinaires, on fait mieux de se les procurer ou de les faire soi-même à la colonie.

Celui qui a une carabine fera bien de l'emporter, ainsi qu'un fusil de chasse.

Quand on prend avec soi des graines ou des semences, il est urgent de les mettre dans une boîte de fer-blanc ou de zinc hermétiquement fermée et soudée, parce qu'à défaut de cette précaution elles perdront en mer leur faculté de germer. Si l'on veut emporter de jeunes arbres, il faut aussi les emballer avec beaucoup de soin, en consultant pour cela un horticulteur expérimenté.

Tandis que dans presque tous les pays à coloniser, celui qui veut créer un établissement nouveau doit commencer par de pénibles travaux de

défrichement pour débarrasser le sol des entraves que les siècles passés y ont accumulées, cette difficulté n'existe pas pour le colon des pampas de l'Amérique du sud. Il trouve une prairie naturelle, sans pierres ni buissons, même sans mauvaises racines, où il peut mettre la charrue dès le premier jour.

La première chose à faire pour le colon, après avoir choisi sa concession et désigné l'emplacement de sa maison à construire, c'est de creuser un puits à l'endroit qui lui paraîtra le plus convenable. On trouve une excellente eau fraîche et limpide, qui dissout le savon et qui est bonne pour cuire les légumes, à une profondeur qui varie selon le plus ou moins d'élévation du terrain, mais qui est en moyenne d'environ quarante pieds. Deux hommes peuvent creuser un puits en quatre jours.

Après cela on fait le *corral* ou parc pour les bestiaux. C'est une enceinte rectangulaire, formée de gros pieux posés en terre l'un à côté de l'autre, dans un petit fossé que l'on comble ensuite, et qui, vu leur forme ordinairement un peu courbe et trapue, s'enchevêtrent et forment une barrière infranchissable pour les animaux que l'on y enferme pendant la nuit. Pour ce *corral* le colon peut obtenir d'un *estanciero* voisin la permission d'aller couper les piquets dans sa forêt, moyennant une

légère indemnité; il peut aussi traiter avec des colons ou avec des gauchos, qui s'engageront à les lui fournir sur place à un prix convenu : cela lui sera plus commode, mais lui coûtera plus cher.

Il importe de faire son *corral* au plus vite, afin d'être en mesure de garder chez soi les animaux dont on a besoin dès l'abord. Ce n'est qu'après cela que l'on peut s'occuper convenablement d'ériger sa propre habitation. On en construira les murs en briques séchées au soleil ou, mieux encore, en briques cuites, selon sa convenance, et l'on pourra ou faire les briques soi-même ou les faire faire par d'autres au prix d'environ six piastres (24 francs) le mille pour les briques sèches, nommées *adobes*, et neuf à dix piastres (36 à 40 francs) le mille pour les briques cuites. La mesure ordinaire des briques à San-Carlos est de 40 centimètres de long sur 20 centimètres de large et 5 d'épaisseur.

Pour faire la toiture la plus simple, on achète à Santa-Fé des perches de bois de saule pour chevrons, au prix de 1 ½ à 2 réaux (75 c. à 1 franc) pièce et des bambous pour lattes au prix de 5 à 6 piastres (20 à 24 fr.) le cent. On prend pour le faîte une perche de saule, plus longue et plus forte, que l'on paie en proportion. On va couper soi-même, dans une lagune voisine, des roseaux en

quantité suffisante, et on attache cette soi-disant paille aux bambous, soit avec une espèce de ficelle goudronnée, soit avec des lanières de cuir de jument.

On peut faire faire les portes et les fenêtres par des menuisiers, ou bien les faire soi-même en achetant du bois et des planches de caroubier à Espéranza, ou des planches de sapin à Santa-Fé. Ces dernières, qui viennent en grande quantité de l'Amérique du nord, se vendent au prix d'environ $^5/_8$ à $^3/_4$ de réal (30 à 38 c.) le pied carré; les planches de caroubier à un réal (50 c.), ainsi que le pied courant des poutrelles sciées servant pour les cadres des portes et des fenêtres.

Quand on n'est pas forcé de viser avant tout à l'économie, l'on peut faire faire des toitures en charpente par des gens du métier, qui ne manquent ni à Espéranza ni à San-Carlos, aussi peu que les maçons.

Tout en s'occupant de ces installations, qui peuvent durer environ deux mois, il convient de commencer au plus vite à labourer la terre et d'activer ce travail autant que possible.

Sous ce rapport et sous celui du temps plus ou moins long pendant lequel une famille est obligée de pourvoir à son entretien avant de pouvoir espérer une récolte, l'époque à laquelle on arrive n'est point indifférente.

Le moment le plus favorable comprend les mois d'octobre et de novembre. La récolte du blé, qui a lieu à la fin de novembre et au cummencement de décembre, fournit aux nouveaux arrivés l'occasion de gagner de bonnes journées en aidant les colons établis dans les travaux ardus de la moisson. Puis surtout, ceux qui arrivent à cette époque peuvent donner un premier labour à leur terre avant ou pendant le mois de janvier, condition nécessaire pour pouvoir y semer du froment encore la même année et par conséquent se procurer pour le mois de décembre suivant une récolte de ce produit, qui est à beaucoup près le plus lucratif. Faute de pouvoir labourer à temps utile, ce résultat est différé de douze mois; pour ceux qui n'arriveraient qu'en décembre, ce serait une question de diligence et d'activité.

Passé ce terme, on ne peut plus faire autre chose que de préparer son terrain pour planter du maïs, des patates, du *mani* (arachide), des haricots, etc., cultures qui ne commencent qu'au mois d'août et de septembre. Il est seulement à remarquer que ceux qui arrivent à temps pour donner deux labours, avec un intervalle convenable, au lieu d'un seul, peuvent s'attendre à une récolte plus certaine et plus abondante.

Tous les labourages doivent se faire avec des bœufs. Pour rompre le gazon ou labourer pour la

première fois, il faut atteler quatre bœufs à la charrue; plus tard, quand on laboure des terres déjà cultivées, une seule paire de bœufs suffit. Les bœufs tirent toujours par un joug attaché sur la tête. Quelques colons d'Espéranza ont pris l'habitude de labourer avec des chevaux, mais les résultats sont moins bons, parce que le travail est trop superficiel.

La culture la plus importante, et pour ainsi dire la seule qui rapporte au colon de l'argent comptant dans une proportion notable, est celle du *blé* ou *froment.* (Blé barbu de printemps.)

Quand on veut semer cette céréale dans un terrain vierge il faut, comme nous venons de le dire, que le premier labour soit fait avant, ou tout au plus tard pendant le mois de janvier; si on veut le faire plus tôt, cela n'en vaudra que mieux. La terre ainsi retournée doit avoir le temps de subir les influences de l'air et du soleil jusqu'à la fin de mai, époque à partir de laquelle on fait, environ quinze jours avant de semer, un second labour très profond.

Quand on se propose de semer du blé dans un terrain qui a été en jachère, il faut labourer trois fois : la première au mois de septembre ou d'octobre, la seconde en février ou mars, et la troisième, enfin, environ quinze jours avant de semer.

Lorsqu'on a commencé par planter du maïs ou

du *mani* (arachide) dans un terrain nouvellement défriché, il suffit, après la récolte de ce produit, de labourer une fois avant d'y semer du blé.

Le moment des semailles se règle un peu d'après le temps qu'il fait; car il convient d'ensemencer immédiatement avant ou tout de suite après une pluie. Nous ne conseillons pas de semer avant le 15 juin, ni après le 31 juillet; les cultures faites avant ou après ce terme peuvent réussir exceptionnellement, mais elles sont toujours très incertaines.

Quand le terrain est bien préparé, il faut mettre par journal suisse de 40,000 pieds carrés : 40 liv. de semence quand c'est du terrain vierge; 30 à 35 livres quand c'est une jachère ou après le maïs et le mani. Si le terrain n'est pas bien préparé ou que la saison soit un peu avancée, on peut augmenter la quantité de semence et aller jusqu'à 40 livres dans les champs cultivés; mais il est important de ne pas semer plus épais, parce que le blé doit avoir de l'espace pour s'étendre et qu'il devient très touffu. Si le temps est favorable, le trop de semence nuit à ce développement et par conséquent à l'abondance de la récolte; s'il ne l'est pas, une plus grande quantité de semence ne contribue en rien à améliorer le résultat; il n'y a donc jamais avantage à semer épais.

Si au moment d'ensemencer il s'est passé trois

semaines ou un mois depuis que le champ a été labouré, il faut herser avant de semer et ne passer que le rouleau par dessus la semence. Par contre, lorsqu'il ne s'est passé que quinze jours depuis le dernier labour, on passe la herse après avoir semé et non pas avant. Dans les terres qui ne sont pas nouvellement mises en culture, il est très avantageux de recouvrir la semence avec l'instrument qu'on appelle *cultivateur* ou *extirpateur*, préférablement à la herse, et c'est ainsi qu'on obtient les meilleures récoltes.

Cet instrument *(Knox's patent cultivator)* est fort utile aussi pour donner des labours légers, qui détruisent les mauvaises herbes sans trop bouleverser le sol.

Dans tous les cas, il faut passer le rouleau soit immédiatement après avoir semé le blé, soit plus tard, lorsqu'il a déjà poussé et qu'il est assez fort pour supporter cette opération.

Trois ou quatre hommes peuvent ensemencer en moyenne de six à huit journaux de blé par jour. Il va sans dire qu'il faut veiller à ce que la semence soit d'une belle qualité, bien nettoyée et pure de tout mélange d'autres graines, telles que l'avoine sauvage, le colza, etc. Le chaulage présente les mêmes avantages qu'en Europe. Il convient de renouveler la semence tous les trois ou quatre ans, en faisant venir du blé qui ait cru dans

un terrain différent; ou au moins dans une autre localité.

Moyennant les soins et les précautions nécessaires dans le travail de la terre et le choix de la semence, on aura des champs propres et libres de mauvaises herbes. S'il n'en était pas ainsi, il faudrait arracher ces dernières avant que les épis du blé commencent à se former. Si l'on craint qu'un champ de blé ne devienne trop touffu, il est bon d'y faire passer un troupeau de moutons tandis que le blé est encore en herbe.

Le semeur doit lutter avec les pigeons qui envahissent les champs par volées pour manger la graine. L'unique moyen de s'en préserver dans une certaine mesure, c'est d'enfouir la semence presque au moment où on la répand, en faisant marcher la herse ou le cultivateur à la suite de celui qui sème.

Le blé est exposé à souffrir d'une espèce de ver blanc assez semblable à celui qui produit chez nous les hannetons, qui se forme par places dans la terre et qui dévore le blé par la racine. Nous avons cru remarquer que l'on peut s'en préserver en ayant soin de labourer son champ avant l'époque où le grand scarabée noir, qui sort de la chrysalide de ce ver, pond ses œufs, attendu qu'il les dépose plus habituellement dans la prairie que dans les terres récemment labourées.

Quelquefois il arrive qu'à l'époque où le blé fleurit, un tout petit insecte, invisible à l'œil nu et dont on ne reconnaît la présence que par ses ravages, se met dans l'épi et le détruit peu à peu.

Enfin la rouille, la carie ou le charbon, la nielle, peuvent survenir de même qu'en Europe, surtout si le temps est lourd, humide, brumeux et chaud. Le chaulage de la semence et la précaution d'en changer souvent sont les meilleurs préservatifs contre la carie. Au surplus, les blés semés dans les plaines où se trouvent les colonies sont moins accessibles aux maladies que nous venons de nommer que ceux qui se trouvent au bord des rivières et dans des situations moins exposées aux vents.

Le blé mûrit à la fin de novembre ou au commencement de décembre. La grande chaleur le fait arriver à maturité en très peu de jours, ce qui oblige de hâter beaucoup la moisson, parce que dès que le blé est trop mûr, le moindre vent fait tomber à terre une grande partie du grain, et que par conséquent s'il survient un *pampero*, par exemple, on est exposé à perdre presque toute sa récolte. Il faut donc faire tous ses préparatifs d'avance et avoir l'œil surtout aux points suivants :

1° Mettre en bon état de service les faulx, les faucilles, les fourches, les rateaux, le char, les harnais;

2° S'assurer d'avance et à temps utile des ouvriers colons ou gauchos, si l'on ne possède pas un nombre suffisant de bras dans sa propre famille;

3° Aller chercher de la paille dans une lagune des environs pour attacher les gerbes, si l'on a l'intention d'en faire;

4° Avoir fait sa provision de bois à brûler et tous les préparatifs concernant le ménage, afin de n'être pas distrait des travaux de la moisson par d'autres soins;

5° Préparer une aire pour battre le blé. Cette aire consiste en une enceinte circulaire de piquets placés à distance et reliés par des barres transversales, avec deux entrées ou sorties, en face l'une de l'autre. On aplanit le sol de cette enceinte en enlevant l'herbe avec une houe tranchante, de manière à laisser une surface dure et lisse.

Quand le blé commence à mûrir ou un peu avant, nous recommandons aussi de détruire l'herbe du *campo* à l'entour des champs en faisant plusieurs sillons avec une charrue. En été il arrive fréquemment que, soit avec intention, soit par mégarde, on mette le feu à l'herbe un peu sèche de la prairie. (Les *estancieros* y voient un moyen de renouveler l'herbe des pâturages trop vastes pour pouvoir être fauchés ou broutés en entier par le bétail qui les parcourt; mais en réalité ce moyen

est mauvais, parce qu'il détruit les germes des herbes les plus fines et que les plus grossières seules sont assez robustes pour renaître après l'incendie.) Le vent porte souvent à plusieurs lieues le feu qui ne s'arrête que devant les endroits où la pâture lui manque. Voilà pourquoi il est prudent de mettre un espace suffisant entre ses champs de blé et l'herbe du *campo*.

En se bornant à couper le blé avec la faulx ou la faucille, il est impossible de faire le travail assez vite pour peu que l'on cultive ce produit en grand comme il est absolument nécessaire de le faire pour y trouver un véritable profit. Nous ne saurions donc trop recommander les machines à faucher ou *moissonneuses*. Nous nous sommes toujours servis à San-Carlos d'une machine nord-américaine, appelée *Manny's patent mower and reaper*, et nous en avons été très satisfaits.

Quand le blé est mûr, il importe avant tout de le couper au plus vite, parce que, une fois étendu sur le champ, le vent n'en fait plus tomber le grain, et que c'est aussi dans cette position qu'il souffre le moins d'une averse passagère, attendu qu'il repose légèrement sur les éteules et qu'il sèche au premier rayon de soleil.

Si l'on veut conserver le blé en meules, il faut faire des gerbes liées, ce qui augmente d'autant le travail. Pour employer ce procédé avec utilité,

il est nécessaire de savoir très bien faire les meules. Nous avons vu perdre beaucoup de blé dans des meules mal construites.

En général, nous conseillons de battre le blé le plus vite possible. A cet effet on le conduit sans l'attacher dans l'aire, où on l'entasse à hauteur d'homme ou même plus haut. Les colons le conduisent sur leurs chars et les gauchos sur un cuir de bœuf traîné à la sangle par un cheval. A nos yeux, ce dernier système quoique en apparence plus imparfait et plus primitif est préférable, parce que l'on charge et décharge beaucoup plus vite et que l'on répand bien moins de grains par terre, soit sur le champ, soit en route. Il est vrai que les charges sont beaucoup plus petites, mais rien n'empêche de multiplier à volonté le nombre de cuirs que l'on met en usage.

Quand l'aire est pleine on y fait entrer une *tropilla* (troupe) de 60 à 100 juments, qui est louée par un *estanciero* du voisinage avec les hommes nécessaires pour la conduire, et qui en tournoyant toujours au grand galop piétine le blé jusqu'à ce que le tas, qui d'abord cachait presque les chevaux, ait entièrement disparu sous leurs pieds et que la paille soit brisée en menus débris. Pour une opération de ce genre, qui produit environ 10 à 12 fanègues de blé battu, l'on paie d'ordinaire 5 piastres (20 francs) pour les juments.

Après la sortie des chevaux on met tout sur un grand tas au milieu de l'aire, puis on évente la balle en la jetant au vent avec des fourches et des pelles jusqu'à ce qu'on l'ait séparée du grain dont on fait un monceau. On passe encore ce dernier par un ventilateur avant de le mettre en sac.

Ceux qui ont beaucoup de blé à moissonner font bien de préparer deux aires au lieu d'une, afin que l'on puisse alternativement travailler avec les juments dans l'une tandis que l'on évente dans l'autre.

Cette manière de battre le blé s'est trouvée jusqu'à présent être la plus rapide et la moins coûteuse. Les machines à battre que l'on a essayées jusqu'ici n'ont pas donné de résultats satisfaisants. La paille n'ayant aucune valeur dans ce pays-là, on n'a pas d'intérêt à la conserver, et cette circonstance change beaucoup les calculs en comparaison de ce qui est avantageux en Europe.

La meilleure manière de conserver le blé est de le mettre dans des sacs et d'entasser ceux-ci de manière à laisser circuler l'air tout à l'entour, dans un bâtiment qui ne soit pas exposé à l'humidité. Si le magasinage se prolonge, il faut vider le sac et remuer le blé de temps en temps, même en le faisant repasser par le ventilateur.

Il est avantageux pour le colon de s'arranger de manière à pouvoir bien conserver son blé; car ha-

bituellement le prix de cette céréale est bas au moment de la récolte et augmente de 50 à 100 pour cent dans l'espace de sept à huit mois.

Un journal de blé peut produire quand la récolte est faible une fanègue et demie, quand elle est moyenne deux fanègues et demie, quand elle est abondante jusqu'à quatre fanègues et au delà. Le résultat peut donc varier entre 560 et 1500 livres ou bien entre 16 et 50 pour un.

Le prix du blé varie entre 7 et 12 piastres (28 et 48 francs) par fanègue de 375 livres. Nous l'avons vu monter exceptionnellement jusqu'à 15 piastres ou 60 francs.

Le rendement du blé en farine est d'ordinaire dans la proportion de 15 pour $10\,^{1}/_{2}$; c'est-à-dire qu'une fanègue de blé donne $10\,^{1}/_{2}$ arrobes de farine. Cette dernière se vend ordinairement de $1\,^{1}/_{2}$ à 2 piastres (6 à 8 francs) l'arrobe, ou 6 à 8 piastres (24 à 32 francs) le quintal.

Si l'on voulait évaluer en argent, au taux du pays, le travail nécessaire pour cultiver un journal de blé, il faudrait établir le calcul suivant. Mais nous répétons que, pour bien aller, il faut que chaque famille fasse le travail par elle-même, sauf à prendre les journaliers indispensables pour la moisson.

CULTURE						MOISSON	
En terre nouvelle		En jachère		Après le maïs			
Défrichement...	P. 2 0	1er labour avec le		Labour........	P. 1 4	Fauchage......	P. 1 4
Hersage.......	» 0 4	cultivateur...	P. 1 0	Hersage.......	» 0 4	Pr lier les gerbes	
2me labour.....	» 1 4	2me labour.....	» 1 0	Semence......	» 1 0	et transporter	
Semence......	» 1 0	Hersage.......	» 0 4	Ensemencement		le blé.......	» 1 4
Ensemencement		3me labour.....	» 1 4	avec le culti-		Pour battre....	» 0 6
et hersage...	» 1 0	Semence......	» 1 0	vateur......	» 0 6	Pour nettoyer..	» 1 4
Pour rouler....	» 0 4	Ensemencement		Pour rouler....	» 0 4	Menus frais....	» 0 4
		avec le cultiv.	» 0 6				
		Pour rouler....	» 0 4				
	P. 6 4		P. 6 2		P. 4 2		P. 5 6

Cela ferait donc par journal, selon les circonstances, P. 12.2, P. 12 ou P. 10 (49, 48 ou 40 francs).

Voici, exprimée en fanègues, la quantité de blé que douze familles de la colonie de San-Carlos ont récoltée pendant les quatre années de 1860 à 1863 :

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
1860.	84	62	45	45	50	50	45	50	45	30	50	52
1861.	72	41	63	50	55	45	60	55	45	70	60	55
1862.	50	32	16	17	17	28	14	21	17	25	30	20
1863.	100	100	95	90	150	75	70	75	85	75	100	85

Voici les douze plus fortes récoltes de blé de colons de San-Carlos en 1863 :

150, 130, 120, 100, 100, 100, 100, 95, 95, 95, 90, 90.

En 1861, soixante-une familles, qui composaient alors la colonie de San-Carlos, ont produit 2400 fanègues de blé, représentant au prix de l'époque, et avec les autres récoltes de moindre importance, une valeur d'environ 170,000 francs.

En 1863, une centaine de familles ont produit près de 6,000 fanègues de blé, représentant une valeur d'environ 300,000 francs.

L'*orge* ne peut être cultivée que dans des terrains déjà employés pour d'autres produits. La manière de préparer la terre est la même que pour le blé.

On peut semer l'orge pendant les mois de juin et de juillet, mais nous conseillons de choisir de

préférence le mois de juin, afin qu'elle mûrisse assez longtemps avant le blé pour qu'on puisse la récolter en premier lieu; car lorsque les deux produits arrivent à maturité en même temps, l'on est souvent obligé de négliger l'orge pour ne pas perdre le froment.

Tandis que pour le blé l'on peut quelquefois avec avantage enfouir la semence avec la charrue, pour l'orge, il faut toujours se servir de la herse.

Comme l'orge produit des touffes encore beaucoup plus épaisses que celles du blé, il faut bien se garder de mettre trop de semence: 15 à 20 livres suffisent pour un journal suisse quand le terrain est convenablement travaillé. Il est utile de renouveler la semence tous les quatre ou cinq ans.

Au moment où le grain se forme et se trouve à l'état laiteux, l'orge attire des quantités innombrables de passereaux, qui en sont très friands et dont on ne peut guère se défaire qu'en les dispersant à coups de fusil.

La moisson de ce produit se fait de la même manière que celle du blé. Il est à remarquer que lorsqu'on sème l'orge de bonne heure, au mois d'avril ou de mai, par exemple, on peut la faucher une fois comme fourrage vert, et la laisser croître et mûrir ensuite. Dans ce cas on sème un peu plus épais.

L'orge est beaucoup plus productive que le blé: un journal suisse rapporte, selon que la récolte est faible ou abondante, de 2 ½ à 6 fanègues, soit à raison de 300 livres par fanègue, de 850 à 1800 livres ou de 40 à 90 pour un.

Le prix de l'orge varie de 3 à 6 piastres (12 à 24 francs) par fanègue; mais cet article est beaucoup moins demandé que le blé.

L'*avoine* peut être cultivée dans les champs où il y a eu de l'orge ou du froment, moyennant un seul labour pratiqué peu de temps avant l'ensemencement. Il est à remarquer que l'avoine ne se cultive guère, parce qu'on en fait peu d'usage et surtout parce qu'arrivée à maturité, les grains tombent avec une telle rapidité qu'il est impossible de la récolter. Cependant nous recommandons ce produit trop négligé comme fourrage vert à donner aux vaches laitières et aux chevaux, et surtout pour en faire du foin, qui rendra de grands services en hiver, dans les moments où le pâturage est mauvais.

Une espèce d'avoine sauvage, dont la graine est fréquemment mêlée au froment, envahit d'habitude les champs de blé après la récolte, et peut être utilisée soit pour en faire du foin, soit pour faire pâturer les moutons, qui empêchent en même temps les mauvaises herbes de se développer.

Le *maïs* est la céréale la plus cultivée par les

indigènes, qui en font avec la viande la base de leur nourriture, et qui s'en servent aussi beaucoup pour fourrager les chevaux. A l'exception des Piémontais et des Savoisiens, habitués à la *polenta*, les colons ont une prévention mal fondée contre ce produit et sont beaucoup trop portés à le négliger. Nous avons entendu dire avec beaucoup de vérité que *le maïs est la pomme de terre du colon*, et, en effet, lors même que cette graine est rarement la source d'un gain qui se convertisse en argent comptant, elle est toujours d'une grande utilité comme ressource dans le ménage, surtout pour ceux qui connaissent les nombreuses manières de l'apprêter, puis aussi pour engraisser les porcs et nourrir les chevaux et la volaille.

Le maïs est en outre très convenable pour préparer les terrains vierges à recevoir d'autres produits après lui, car on peut le planter de suite après avoir rompu le gazon, bien que la récolte soit plus assurée dans les terres préparées d'un peu plus longue main. Dans ce dernier cas, il faut donner un second labour immédiatement avant de planter.

Aucune autre culture ne présente autant de latitude quant à l'époque à laquelle on peut l'entreprendre, car on peut planter du maïs depuis le mois d'août jusqu'au milieu de janvier; cependant l'époque la plus favorable est le mois de novembre. Planté de très bonne heure, il risque de souffrir

des gelées blanches qui peuvent survenir jusqu'au commencement d'octobre ; celui qui est planté pendant les plus fortes chaleurs ne se développe qu'à condition qu'il pleuve suffisamment, ce qui n'arrive pas toujours. Par contre, il n'y a pas d'inconvénient à ce que le maïs ne mûrisse qu'un peu tard, parce que les gelées blanches de mai et de juin, loin de lui nuire, ne font que le rendre plus facile à conserver. En résumé, nous dirons que l'on peut planter le maïs :

1° Dans le gazon après un seul labour, à partir du mois de septembre jusqu'à fin novembre ;

2° Dans les champs qui ont été en jachère, depuis le 15 octobre jusqu'au 15 décembre ;

3° Dans les champs de blé ou d'orge, où l'on passe la charrue immédiatement après la récolte, jusqu'au 15 janvier.

La quantité de semence à employer se règle d'après l'état plus ou moins bien préparé de la terre et d'après le temps plus ou moins favorable. Quand on plante dans le gazon, il faut prendre de 18 à 20 liv. de graine par journal suisse ; de 12 à 15 liv. quand c'est dans un terrain qui a déjà été cultivé.

La meilleure manière de planter le maïs est de faire suivre la charrue par un enfant, qui, chaque fois, au troisième sillon, dépose deux ou trois grains à la distance d'environ un mètre. La charrue

recouvre cette graine en faisant le sillon suivant, puis, quand l'opération est terminée, on passe d'abord la herse et ensuite le rouleau. Il faut laisser de l'espace entre les graines, parce que les plantes de maïs doivent pouvoir se développer librement de tous les côtés, et que, trop serrées, elles souffrent et produisent moins.

Si, à la suite d'une sécheresse, il arrive que le maïs lève mal ou se perde, l'on peut repasser la charrue dans le champ, en ne faisant les sillons qu'à un mètre environ l'un de l'autre, et y remettre de la graine, que l'on recouvre avec la herse.

Lorsque les tiges ont atteint la hauteur d'un pied à un pied et demi, il est très avantageux de butter le maïs, en faisant passer une petite charrue *ad hoc* entre les plantes. Cette opération augmente le produit d'au moins un tiers et même de la moitié en temps de sécheresse, parce qu'elle conserve l'humidité au pied des plantes.

Outre ce soin, que les colons ont le tort de négliger presque toujours, le maïs n'exige aucun travail entre le moment où on le plante et celui où on le récolte.

Le maïs est exposé à souffrir des vers blancs comme le blé, des petites sauterelles vertes du campo, au moment où les plantes sont très jeunes, puis surtout des perruches, qui envahissent les champs lorsque la graine commence à se former.

Quelquefois aussi l'épi renferme un insecte qui le ronge.

L'époque de la récolte dépend naturellement de celle de l'ensemencement : elle peut commencer au mois de février et se prolonger jusqu'en juillet. Cette récolte peut se faire à l'aise, vu que l'épi ne souffre pas en restant attaché à la tige au delà du moment de sa maturité; dans ce cas, le seul inconvénient est d'en abandonner une plus grande portion aux perruches.

Pour conserver le maïs, le meilleur moyen est de l'entasser dans un endroit sec, en laissant autour de l'épi les feuilles tendres qui l'enveloppent naturellement. Toutefois, pour le livrer à la vente, il faut l'en dépouiller.

Pour l'égrener, ce que l'on ne fait guère qu'au moment de s'en servir, ou bien quand on craint qu'il ne commence à se piquer, on a des machines à bras nord-américaines fort simples et commodes. On fait aussi, pour réduire le maïs en gruau ou en farine, de petits moulins qui sont fort commodes dans les ménages.

Le produit d'un journal suisse de maïs peut varier, suivant les circonstances plus ou moins favorables, entre deux et sept fanègues en épis, soit entre 40 et 120 pour un. Une fanègue de maïs en épis pèse environ 300 liv., et le prix varie entre 2 et 6 piast. (8 et 24 fr.). Le maïs est encore un pro-

duit dont la valeur, ordinairement minime au moment de la récolte, peut augmenter considérablement au bout de six ou huit mois.

Pour évaluer en argent le travail de la culture du maïs, on peut établir le calcul suivant :

Culture :	Premier labour.	P. 1 »		
	Second labour, pendant lequel on plante . . .	1 2		
	Semence	» 3		
	Hersage	» 4		
	Pour rouler	» 3		
	Buttage.	» 4	P. 4 »	
Moisson :	évaluée à		3 »	
	Total par journal,		P. 7 »	

ou environ 28 francs.

Le *millet* n'est pas cultivé, mais il croît abondamment à l'état sauvage sans que l'on en tire aucun parti. Un essai que nous avons fait à San-Carlos avec de la graine venue d'Europe a très bien réussi, mais nous n'avons pas vu l'utilité de continuer cette culture.

Le *seigle* ne vient pas bien, ou du moins les essais de l'acclimater n'ont pas donné de résultat satisfaisant jusqu'à présent.

En fait de *haricots,* on ne cultive que les haricots nains, parce que les haricots à rames ne conviennent guère, sans doute à cause du vent. Nous recommandons surtout les *petits haricots blancs*

d'Amérique, qui sont toujours très demandés et se paient fort bien.

Les haricots exigent un terrain bien préparé et qui ait déjà servi à d'autres cultures. Les champs les plus convenables sont ceux qui se trouvent en jachère. Il faut les labourer deux fois avec un intervalle de plusieurs semaines, et il convient d'avoir fini le second labour avant la récolte du blé, afin de n'être pas empêché par celle-ci de profiter du premier moment favorable pour planter. Au besoin, l'on peut mettre des haricots dans un champ où l'on vient de récolter de l'orge, mais alors il faut le labourer deux fois entre le 15 novembre et le 15 décembre.

Le meilleur moment pour planter les haricots est du 25 décembre au 15 janvier. On peut le faire aussi pendant la dernière moitié du mois de septembre. Il faut toujours choisir un jour où la terre ait été humectée par une pluie.

On peut mettre en terre les haricots de deux manières : avec la houe ou avec la charrue, mais il faut toujours commencer par herser le champ immédiatement avant de planter. Si l'on plante avec la houe, on fait avec cet instrument des raies à la distance de 2 ½ à 3 pieds, et l'on y dépose à chaque pas 3 ou 4 fèves de haricot, que l'on recouvre de même. Quand on veut faire le travail avec une petite charrue, on creuse des sillons peu

profonds à la même distance, on y dépose la semence en l'espaçant comme nous venons de le dire, puis on la recouvre avec la herse. Il est nécessaire de veiller à ce que la semence ne soit pas recouverte de plus de deux pouces de terre.

Il faut mettre de 35 à 40 liv. de haricots par journal suisse.

Après avoir planté, il n'y a pas d'autre soin à prendre que d'arracher les mauvaises herbes, s'il en vient, ce qui n'arrivera qu'en cas de pluies fréquentes.

Les plantes sont exposées à souffrir d'une espèce de scarabée ou de cantharide qui est souvent très abondante depuis le printemps jusqu'au gros de l'été, et qui dévore beaucoup de végétaux tendres. En plantant au mois de janvier, on y est moins exposé qu'à l'autre époque, parce qu'alors ces insectes disparaissent à peu près au moment où les haricots se développent.

Les haricots plantés en septembre mûrissent à la fin de novembre ou au commencement de décembre, et ceux qui ont été mis en terre en janvier, à la fin d'avril ou au commencement de mai. Il va sans dire que pour les manger verts on peut en cueillir beaucoup plus tôt.

Quand les plantes sont sèches, on les arrache et on les met dans l'aire où l'on a battu le blé; on les

bat avec des gaules et puis on nettoie les grains à peu près de la même manière que le blé.

Un journal suisse peut produire de 6 à 18 quintaux de haricots, selon les circonstances plus ou moins favorables, ce qui fait de 17 à 52 pour un. Le prix des petits haricots blancs varie entre 3 et 4 $^1/_2$ piastres le quintal (12 et 18 fr.); les autres qualités sont beaucoup moins bien payées et se vendent plus difficilement.

Voici le calcul que l'on peut faire pour évaluer en argent le travail de la culture d'un journal de haricots :

Culture :	Deux labours	P. 3 »	
	Hersage	» 4	
	Semence	1 »	
	Pour planter	1 »	
			5 4
Moisson :	Pour faucher ou arracher et porter dans l'aire . .	4 »	
	Battage	2 4	
	Nettoyage	3 »	
			9 4
		Total, P.	15 »

ou environ 60 francs.

Il va sans dire que les frais de la récolte sont moins grands s'il y a peu de produit. Au surplus, nous répétons que ces évaluations du travail en argent ne sont données que pour préciser davan-

tage nos renseignements aux yeux des agriculteurs, et nullement pour engager qui que ce soit à aller faire de l'agriculture avec des ouvriers payés ; car une condition essentielle de réussite est, comme nous l'avons dit, de faire par soi-même tout le travail, sauf quelques exceptions inévitables dans les moments de presse.

On cultive dans les colonies plusieurs espèces de *pois*, entre autres les pois chiches, qui sont assez estimés des créoles ; mais l'espèce la plus répandue est le *pois commun* ou *pois de champ*. Ce que nous avons dit de la culture des haricots s'applique aussi à celle des pois, avec quelques légères différences. La meilleure époque pour les planter est le mois de juin, mais on peut le faire aussi depuis le 15 décembre jusqu'au 15 janvier. Les petits pois sucrés peuvent être plantés à toute époque, à la seule exception du milieu de l'été. La quantité de semence à mettre par journal est la même que pour les haricots, mais on ne plante les pois qu'avec la houe et jamais avec la charrue, et il faut herser le champ avant et après l'ensemencement. Si le sol n'est pas trop humide, il convient de passer encore le rouleau. Deux hommes peuvent planter cinq à six journaux par jour.

Les pigeons sont très friands non-seulement des pois, mais aussi des jeunes plantes lorsqu'elles

commencent à pousser : il faut donc tâcher d'effaroucher ces oiseaux le plus possible.

Le rendement des pois est semblable à celui des haricots, mais le prix n'est pas aussi élevé ; il varie entre 1 et 2 1/2 P. (4 et 10 francs) le quintal.

La *luzerne* ne constitue un produit à vendre que pour ceux qui s'établissent près des villes, et qui vont chaque jour y conduire ce fourrage vert, très demandé pour les chevaux tenus à domicile. Pour le colon, cependant, elle est très utile pour donner une meilleure nourriture aux vaches laitières et aux chevaux de service dans les moments où le pâturage est mauvais, ou même en tout temps si l'on veut prendre la peine de fourrager les animaux pendant la nuit.

Pour semer de la luzerne, il faut attendre que l'on ait du terrain mis en culture au moins depuis une année. Plus il aura été labouré et mieux cela vaudra, parce qu'il importe que les racines des herbes primitives soient complètement détruites. Il faut maintenir propres de mauvaises herbes les champs que l'on destine à la luzerne, et le dernier labour que l'on donne avant de la semer doit être très profond, ce que l'on peut obtenir en passant encore une petite charrue au fond du sillon creusé d'abord par la grande.

La meilleure époque pour semer la luzerne comprend les mois de mars et d'avril ; on peut la

semer aussi depuis le commencement d'août jusqu'à la mi-octobre.

Il convient d'attendre pour semer un moment où il ait plu. Il faut commencer par herser le champ très bien, de manière à rompre toutes les mottes et à avoir un terrain bien pulvérisé. Le semeur doit être fort habile, car il n'a que 14 à 16 liv. de semence à mettre par journal suisse, et il est assez difficile de bien répartir une aussi faible quantité sur un aussi grand espace. Après avoir semé, il faut passer le rouleau. Il n'est pas avantageux de semer de l'orge avec la luzerne, parce que le développement de cette dernière en souffre.

Si l'on voit venir de la mauvaise herbe dans le champ, il faut l'arracher quand la luzerne a atteint la hauteur d'environ un demi-pied.

Lorsque l'on a semé en mars ou avril, on peut commencer à faucher en octobre. Il importe de couper la luzerne le plus bas possible, parce que c'est alors qu'elle repousse le plus régulièrement.

Les gens du pays ne la coupent pas avec la faulx, mais avec une espèce de couperet au moyen duquel ils atteignent la plante un peu au-dessous du sol, et c'est de cette manière que l'on obtient les plus beaux champs. On peut faucher la luzerne environ trois fois la première année et quatre à cinq fois les années suivantes, quand le temps est favorable. Pour récolter de la graine, il convient

de choisir la seconde ou la troisième coupe. Après cette récolte, profitant d'un moment où le sol est humide, on passe une herse de fer sur le champ, et l'on retourne la terre à la houe aux endroits où la luzerne serait très rare ou aurait entièrement disparu : par ce moyen le champ reprend de lui-même une nouvelle vigueur.

On peut calculer que dans des conditions favorables le produit de la luzerne est double de celui d'Europe. Quoique jusqu'à présent on ne l'emploie guère que comme fourrage vert, il serait très utile d'en faire du foin, que l'on conserverait pour les moments où le pâturage est mauvais. Le foin se conserve très facilement en meules, et par surcroît de précaution, l'on pourrait même recouvrir ces meules avec de l'herbe du *campo*.

Le *sorgho*, surtout la grande espèce nommée *kao-lien* ou canne à sucre chinoise, constitue un fourrage excellent et fort utile. La culture de cette plante, qui peut encore servir à beaucoup d'autres usages, exige peu de soins, et, dans les années où l'humidité ne manque pas, son développement atteint une hauteur de 8 à 9 pieds. Dans les années sèches, le sorgho ordinaire réussit mieux que le kao-lien, parce qu'il lui faut moins de temps pour arriver à maturité.

On ne peut semer le kao-lien que dans un terrain qui a déjà été cultivé antérieurement et qui a

été souvent labouré. Les champs qui se sont trouvés pendant quelque temps en jachère conviennent le mieux. Avant de semer, il faut donner un labour très profond.

On peut semer aussitôt que l'on n'a plus à redouter les gelées blanches pour la jeune plante, qui est très délicate, c'est-à-dire à la fin de septembre et en octobre. Quatre à cinq livres de semence suffisent pour un journal suisse, attendu que chaque graine qui lève produit une grande plante dont les feuilles sont projetées sur une circonférence fort étendue, de sorte qu'il lui faut encore plus d'espace qu'au maïs, auquel il ressemble pour l'apparence. On reconnaît que la graine est bonne lorqu'elle est dure et d'un brun rougeâtre très foncé.

Avant de semer, il faut herser avec soin; ensuite on fait avec une petite charrue des sillons très peu profonds à la distance de 3½ à 4 pieds l'un de l'autre, et l'on y dépose la semence par 3 ou 4 grains à la fois, en espaçant d'un peu plus d'un pas. On recouvre ensuite avec la herse. Il ne faut pas mettre plus de deux pouces de terre sur la graine.

Au commencement la plante se développe avec lenteur, ce qui fait que le champ se couvre facilement de mauvaises herbes qu'il faut arracher.

Ceux qui ne veulent se servir de cette plante que comme fourrage, peuvent commencer à la couper

avant qu'elle ne soit parfaitement mûre et en faire usage depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juillet, car même lorsqu'elle commence à sécher, les chevaux et les mulets la mangent encore avec plaisir. Par contre, si l'on veut utiliser le suc très saccharifère du kao-lien pour en faire une mélasse fort bonne et capable de remplacer le sucre dans bien des occasions, il faut attendre la maturité de la plante, que l'on reconnaît par celle de la graine. Quant à cette dernière, lorsqu'on la récolte pour semence, il faut avoir soin de choisir les touffes ou panaches où elle est bien développée, parce qu'il y en a souvent où elle ne se forme pas d'une manière complète.

Les racines du kao-lien laissées en terre repoussent l'année suivante, surtout si l'on favorise leur végétation en labourant le champ à la fin de l'hiver, bien entendu sans les enlever.

Quoique la *patate* n'atteigne pas les mêmes dimensions et le même degré de développement qu'au Brésil, où la température toujours chaude permet de laisser ce tubercule en terre pendant plus d'une année, elle est cependant un produit fort utile pour l'alimentation, et elle remplace à peu près notre pomme de terre, avec laquelle elle a beaucoup d'analogie. C'est aussi un produit assez facile à vendre, parce que les créoles ont l'habitude d'en faire usage; mais, sous ce rapport, il

est à regretter qu'il soit si difficile à conserver, et que par conséquent l'on soit presque toujours obligé de s'en défaire rapidement, quel que soit le prix.

Il y a deux espèces de patates, l'une a la pelure rougeâtre, l'autre d'un brun tirant sur le jaune. On peut les planter dans les terres nouvellement défrichées, à condition d'avoir fait un labour profond; mais si l'on a le temps de faire deux labours, on se borne à peler le gazon la première fois et on laboure profondément la seconde. Quand on a du terrain en jachère, il suffit de labourer une fois.

L'époque favorable pour planter les patates s'étend depuis la fin d'août jusqu'à la fin de septembre; il ne faut pas choisir un moment trop humide, parce que dans ce cas la semence pourrit facilement en terre avant de germer.

Pour un journal suisse, il faut 18 almouds ou une fanègue et demie de patates comme semence. On choisit pour cela les plus petites, qui sont en même temps celles qui conviennent le moins soit pour la vente, soit pour la cuisson.

La meilleure manière est de planter les patates avec la houe, en les plaçant à la distance de 2 $^1/_2$ à 3 pieds; cependant, dans les terres déjà cultivées, on peut aussi le faire avec une charrue, en creusant des sillons à la distance voulue et en y déposant la semence, que l'on recouvre avec la herse.

Comme les patates ne germent souvent qu'au bout de six ou huit semaines, les mauvaises herbes ont le temps de prendre les devants, et il faut dans ce cas les enlever légèrement avec la houe. Cependant, si le champ n'en est pas trop envahi, l'on peut attendre que les patates aient germé. Environ trois mois après avoir planté ces dernières, il faut leur donner un fort buttage, au point de recouvrir presque entièrement les plantes, dont on ne laisse dépasser que quelques pouces. Cette opération se fait avec la houe et seulement quand le temps est humide; si le temps est sec, il vaut mieux s'en abstenir, parce que dans ce cas l'on fait plus de mal que de bien; mais il est pourtant nécessaire d'arracher les mauvaises herbes.

Les patates sont exposées aux dégâts des souris qui se trouvent dans les champs, et d'une espèce de chenille qui se développe quelquefois sur les plantes.

La récolte des patates commence au mois de mai et peut se prolonger jusqu'en août, si le temps n'est pas pluvieux; par contre, si la terre est trop humide, les patates y pourrissent, et il faut se hâter de les récolter. A cet effet, on laboure le champ avec la charrue, et l'on ramasse les patates qui sont mises à nu dans les sillons; on peut aussi y fouiller plus avant avec la houe pour découvrir celles que la charrue n'a pas déterrées. Il faut avoir

soin de mettre de côté tous les tubercules qui auraient été attaqués par la charrue ou par la houe, parce que la moindre lésion produit la pourriture, et que celle-ci se propage rapidement de l'un à l'autre.

Pour conserver les patates, on creuse des fosses que l'on dessèche en y faisant un feu; puis on y entasse alternativement une couche de patates d'environ un demi-pied et une couche de paille; ensuite on recouvre le tout avec de la paille disposée en forme de toit, et l'on creuse à l'entour des rigoles pour que les eaux pluviales s'écoulent et ne s'infiltrent pas dans la fosse. Ce procédé est le meilleur que nous connaissions, mais il est loin d'être infaillible, et il ne dispense pas de visiter de temps en temps la provision pour en éloigner les patates qui commenceraient à se gâter. Il faut se garder de les laisser séjourner dans des sacs, parce que la pourriture s'y développe très vite.

Il est à remarque que lorsque l'on a planté des patates dans un champ, il en pousse continuellement pendant deux ou trois ans. Cela est quelquefois assez commode, mais plus souvent défavorable pour les cultures subséquentes.

Un journal suisse peut produire, selon les circonstances plus ou moins favorables, depuis 6 jusqu'à 20 fanègues de patates, soit de 4 à 18 pour 1.

Le prix varie entre 3 et 6 piast. (12 et 24 francs) la fanègue.

Voici le calcul que l'on peut faire pour évaluer en argent le travail de la culture des patates par journal :

Culture :	Labourage . . . . P.	3 »	
	Pour planter et herser . .	3 »	
	Semence.	7 »	
			13 »
Récolte :	Travail à la charrue . . .	2 »	
	Travail à la houe et pour ramasser	6 »	
			8 »
	Total par journal, P.		21 »

ou environ 84 francs.

Les *pommes de terre* ordinaires, qui réussissent très bien dans la colonie de Baradero et y forment la culture principale, sont d'une réussite fort incertaine dans les environs de Santa-Fé. La plante est surtout exposée à être dévorée par une espèce de cantharide qui s'y développe à foison, et lorsque cela arrive avant la floraison, les tubercules ne se forment pas; par contre, une fois formés, ces derniers peuvent mûrir lors même que la plante serait mangée.

On ne peut pas planter les pommes de terre dans les terrains nouveaux, mais seulement dans les champs qui ont été en culture depuis une année

au moins. Un ou deux mois avant de planter, il faut donner un labour profond.

Si l'on veut mettre des pommes de terre dans un champ qui vient de porter autre chose, il faut d'abord enlever avec le cultivateur (extirpateur) les mauvaises herbes qui s'y trouvent, puis donner un labour profond avant de planter.

Il y a deux époques auxquelles on peut planter les pommes de terre, savoir, d'abord la fin d'août et le commencement de septembre, puis la fin de janvier et le commencement de février. Cette dernière époque convient le mieux, parce que les cantharides ont ordinairement disparu quand les plantes commencent à pousser. Il est assez singulier que les pommes de terre plantées à cette seconde époque ne portent pas de fleurs et se développent malgré cela.

De même que pour les patates, il faut une fanègue et demie ou environ 5 quintaux de pommes de terre pour ensemencer un journal suisse.

La meilleure manière de les planter est avec la houe, en les espaçant à la distance d'un pas de tous les côtés; mais pour la culture en grand, on est obligé de recourir à la charrue, et dans ce cas l'on dépose la semence par deux tubercules ou morceaux, à la distance voulue, dans le troisième sillon, et l'on recouvre avec la herse.

Après avoir planté les pommes de terre, il ne

faut plus y toucher. L'expérience a démontré que les soins que l'on voudrait leur donner ultérieurement ne font que leur nuire. La seule chose à faire, c'est d'arracher les mauvaises herbes, s'il y en a.

La récolte des pommes de terre plantées en août ou septembre a lieu à la fin de novembre et au commencement de décembre. Il ne faut pas les laisser en terre au delà de leur maturité, parce que la grande chaleur peut nuire à la qualité. La seconde récolte se fait au mois de mai. Il est à remarquer que si elle n'a pas été favorisée par le temps et qu'il n'y ait qu'un produit insignifiant, le meilleur parti à prendre est de labourer le champ profondément, en y laissant les pommes de terre qui s'y trouvent, et qui, selon toute probabilité, donneront à la fin de novembre suivant une récolte superbe.

Un journal suisse peut rapporter, selon les circonstances, depuis 4 jusqu'à 12 fanègues de pommes de terre, soit, au poids, de 13 à 40 quintaux environ, ce qui fait de 3 à 8 pour 1. Le prix varie entre 2 et 5 P. (8 et 20 fr.) le quintal.

Les *raves, carottes, betteraves, navets* n'ont pas été jusqu'ici cultivés sur une grande échelle, parce que l'on n'est pas obligé d'y avoir recours pour fourrager le bétail; mais c'est une culture qui réussit très bien, surtout sous le rapport de la

qualité, qui, notamment pour les carottes, est meilleure qu'en Europe.

L'important pour cette culture, c'est d'avoir de la terre bien propre et bien pulvérisée; c'est pourquoi il convient de choisir de préférence un champ qui ait déjà produit autre chose et qu'il suffit le plus souvent de labourer une seule fois. Pour semer des carottes ou des navets dans une terre vierge, il faudrait la laisser exposée à l'air et au soleil au moins pendant une année, et dans l'intervalle la retourner profondément avec la bêche de préférence à la charrue, ce qui évidemment ne conviendrait guère.

Le meilleur temps pour semer les raves, carottes et navets comprend les mois de mars et d'avril, mais on peut le faire jusqu'en septembre, par conséquent pendant toute une demi-année. On a donc le loisir de choisir un jour où la terre ait été humectée par la pluie, ce qui est très essentiel.

Avant de semer, il faut soigneusement herser le champ, afin de bien briser toutes les mottes. Un journal suisse demande 1 $^1/_2$ à 2 liv. de semence de carottes et seulement une demi-livre de semence de navets. Après avoir semé, il suffit de passer le rouleau. Il faut éviter de semer par le vent. Il va sans dire que tout dépend d'avoir de la semence parfaitement saine et bien conservée.

Lorsque les plantes commencent à pousser, il

faut arracher les mauvaises herbes, en choisissant les jours où le sol n'est ni trop sec ni trop humide. Quelques semaines plus tard et quand les plantes sont grandes, si l'on voit qu'elles sont trop rapprochées les unes des autres, on arrache celles qui sont de trop, et d'ordinaire on peut déjà en employer les racines pour la cuisine.

A partir de quatre mois après l'ensemencement, l'on peut commencer la récolte en arrachant les raves, carottes ou navets à mesure que l'on en a besoin. Il n'y a point d'inconvénient à les laisser en terre pendant les mois d'hiver.

L'*arachide*, que l'on appelle dans le pays *mani*, est une espèce d'amande de terre qui réussit très bien dans le sol de Santa-Fé, mais que jusqu'à présent on ne cultive que pour les besoins des confiseurs des villes de Rosario, Buénos-Ayres, Montevideo, qui s'en servent à la place des amandes véritables, et pour la consommation des indigènes, qui mangent volontiers ce fruit après l'avoir fait rôtir légèrement au four. On sait que l'arachide est une plante très oléifère, mais l'on n'a pas encore trouvé convenance à en faire dans le pays un usage industriel.

On peut planter l'arachide dans les terres nouvellement défrichées, à condition d'avoir labouré profondément et de briser les mottes avec la houe. Quand on en a le temps, il vaut encore mieux dé-

fricher deux ou trois mois à l'avance, en ne faisant que peler le gazon, et donner un labour profond peu de temps avant l'ensemencement. Dans les terrains déjà cultivés un seul labour suffit.

L'arachide doit être plantée au mois de septembre et si possible après une pluie. Il faut de 2 $^1/_2$ à 3 almouds de grains en gousses pour ensemencer un journal suisse. Dans les terrains nouveaux, il faut planter à la houe, en mettant chaque fois deux gousses à la distance d'un peu moins d'un pas. Quand on plante dans des terrains déjà cultivés, on fait un labour peu profond avec une petite charrue et l'on dépose la semence, à la distance indiquée, dans le troisième sillon, ensuite on recouvre avec la herse.

L'arachide germe lentement, de sorte que les mauvaises herbes ont le temps de croître en premier lieu; il faut par conséquent légèrement sarcler le champ lorsque cela arrive. Dès qu'au mois de novembre les premières fleurs commencent à se montrer, il faut sarcler une seconde fois, et à la fin de décembre ou au commencement de janvier, avant que la floraison ne soit passée, il faut butter les plantes, sans mettre beaucoup de terre sur les côtés, mais en la jetant sur le milieu des plantes, dont on écarte les tiges, en recouvrant surtout les fleurs, parce que ce n'est que sous la terre, où il projette de petites racines, que le fruit se forme et

se développe. Cette opération indispensable coïncide à peu près avec la récolte du blé, et c'est la principale raison qui engage les colons à négliger la culture de l'arachide.

Cette plante est exposée à souffrir des vers blancs, surtout en terre fraîche, et des souris. Si à l'époque de la maturité le temps est pluvieux, le fruit peut aussi facilement pourrir en terre.

La récolte se fait au mois de mars, en arrachant les plantes et en les laissant deux ou trois jours sur le champ, tournées de manière à ce que les fruits soient le plus possible exposés au soleil, afin qu'ils sèchent. Ensuite on entasse les plantes en meules avec les fruits en dedans, et l'on peut attendre pour détacher les gousses de la plante que l'on en ait le loisir. C'est une occupation pour les femmes et les enfants, surtout pendant les soirées d'hiver.

Si l'on ne vend pas l'arachide tout de suite, on peut la conserver en sacs dans un endroit sec.

Un journal suisse de mani peut produire depuis 2 $^1/_2$ jusqu'à 8 fanègues, soit de 10 à 38 pour un. Le prix varie entre 3 $^1/_2$ et 6 P. (14 et 24 fr.) par fanègue de 12 almouds.

S'il fallait évaluer en argent le travail de la culture du mani par journal, on pourrait établir le calcul suivant :

Culture :	Deux labours.	P. 3 2	
	Hersage	» 4	
	Semence	1 2	
	Planter et herser	2 »	
	Sarclage	4 »	
	Buttage.	4 »	
			15 »
Récolte :	Pour arracher et entasser les plantes	3 »	
	Pour détacher les gousses des tiges	4 »	
			7 »
	Total par journal, P.		22 »

ou environ 88 francs.

Tous ces calculs prouvent que l'agriculture faite par des ouvriers payés au prix où est la main-d'œuvre dans le pays, ne peut donner un bénéfice que lorsque les récoltes réussissent à merveille, ce qui est très loin d'arriver toujours.

Le *lin*, qui vient très bien, n'a été cultivé jusqu'ici que pour la graine, employée beaucoup pour les usages médicaux. On n'en fabrique pas encore de l'huile dans le pays, et nous n'avons pas eu l'occasion d'essayer si la plante, qui est très productive pour la graine, est aussi bonne qu'en Europe pour l'usage textile.

Pour semer du lin, il faut choisir un terrain qui se trouve déjà depuis longtemps en culture, et que

l'on ait laissé reposer pendant cinq ou six mois, sans négliger de le maintenir propre de mauvaises herbes en y passant le cultivateur quand cela est nécessaire. Avant de semer, il faut donner un bon labour.

Il y a deux époques auxquelles on peut semer le lin, savoir en février et en août. Quand on n'a d'autre but que d'obtenir de la graine, c'est cette dernière époque qu'il faut choisir; par contre, si l'on voulait cultiver le lin pour le filer, la première serait préférable, parce que la température adoucie de l'automne convient mieux au développement de la tige.

Il faut de 50 à 60 liv. de semence pour un journal suisse. Il importe de choisir pour semer un moment où la terre ait été bien humectée par la pluie, car si le temps est au sec au moment de l'ensemencement, la récolte en souffrira beaucoup. Après le dernier labour, il faut soigneusement herser le champ après quoi l'on sème, et l'on recouvre la semence en passant le rouleau.

Plus tard on n'a pas autre chose à faire que de chercher à arracher les mauvaises herbes, si c'est nécessaire.

Le lin est exposé à souffrir des atteintes des pucerons, qui détruisent les germes, ainsi que des cantharides, qui dévorent les jeunes plantes, comme cela arrive pour les pommes de terre et beau-

coup d'autres légumes; cependant le lin est d'une végétation si vigoureuse que ces insectes ne parviennent pas à le détruire entièrement.

Celui que l'on a semé en février se récolte en mai, et celui que l'on a semé en août peut être récolté dans le courant de novembre. On fauche les plantes, on les laisse sécher pendant quelques jours sur le champ, puis on les transporte dans l'aire à blé, où on les bat avec des gaules. La graine se conserve très bien en sacs.

La *navette*, loin d'être cultivée dans les colonies, y constitue, à l'état sauvage, la mauvaise herbe la plus redoutée et la plus difficile à extirper. Elle se développe surtout dans les champs où il y a eu du blé, probablement parce que la graine extrêmement fine reste souvent mêlée avec le froment sans que l'on s'en aperçoive.

Le *ricin* est aussi très abondant à l'état sylvestre, et quelques colons en ont semé sur la lisière de leurs cultures, où il se reproduit abondamment de soi-même par la graine qui tombe à terre. Si l'on voulait faire usage de cette plante pour l'élève du ver à soie qui se nourrit de ses feuilles, ou pour la fabrication de l'huile, le pays serait éminemment propre à la produire avec la plus grande facilité.

Le *coton*, qui croît surtout à l'état sylvestre dans les provinces de Catamarca, de Tucuman et de

Salta, et dont on a commencé à introduire la culture dans celles de Corrientes et d'Entre-Rios, vient très bien dans les environs de Santa-Fé, et la qualité du coton indigène est fort belle; toutefois, la cherté de la main-d'œuvre ne permet pas de le cultiver comme production industrielle. Nous avons fait à San-Carlos des essais avec du coton indigène, ainsi qu'avec de la semence qui nous avait été envoyée de la Nouvelle-Orléans et de l'Egypte. Ces différentes espèces ont réussi toutes trois, et il nous a semblé que comme abondance de production le coton d'Egypte l'emportait sur les autres, tandis que la qualité du coton de Santa-Fé nous a paru la plus belle.

La culture du coton est fort simple: il suffit, après un bon labour donné dans une terre déjà cultivée antérieurement, de planter les grains de semence à une distance d'un peu plus d'un mètre et de maintenir le sol propre à l'entour. Avant l'hiver, il convient de couper les arbustes un peu au-dessus du sol et de recouvrir les tronçons avec de la terre pour qu'ils ne gèlent pas. Au printemps ils repousseront d'eux-mêmes.

Le coton se plante en octobre, et mûrit en avril et mai; mais comme les capsules qui succèdent aux fleurs et contiennent le produit ne mûrissent pas toutes en même temps, il faut cueillir chaque jour celles qui sont ouvertes, parce que si on les

laisse à la plante le coton se gâte. Ceci demande une inspection journalière de la plantation pendant plusieurs semaines, et prend par conséquent beaucoup de temps.

Nous croyons que les colons feraient bien d'avoir quelques centaines de pieds de cotonniers, par exemple, en guise de haie autour de leurs champs ; cela ne leur donnerait pas de peine, et ils pourraient en utiliser le produit pour leur propre usage en le filant eux-mêmes.

Si l'on voulait s'adonner plus particulièrement à la culture du coton dans la province de Santa-Fé, il faudrait choisir de préférence les terrains du grand Chaco, qui se trouvent sur les rives du Parana et du Salado, parce que le *campo* où se trouvent les colonies actuelles, n'est pas assez humide pour cette plante. D'ailleurs le voisinage immédiat d'un fleuve ou d'une rivière navigable, serait important au point de vue de l'expédition.

La culture industrielle dont l'avenir est le plus assuré est le *tabac*. Le tabac de Santa-Fé est renommé dans tout le pays pour sa qualité, et on le paie à Buénos-Ayres au double de celui du Paraguay. Aujourd'hui l'on en produit extrêmement peu, parce que les indigènes ne pratiquent cette culture que sur une très petite échelle, et que les colons n'ont pas encore pu s'en occuper convenablement pour plusieurs raisons : d'abord, il faut

avant tout cultiver les produits indispensables pour l'alimentation, et notamment celui qui est le plus certain comme rapport pécuniaire, savoir le blé; ensuite la culture du tabac demande non-seulement des soins minutieux, surtout à l'époque des semis et de la plantation, mais encore et principalement des connaissances spéciales pour la préparation après la récolte; enfin il est nécessaire pour l'exploiter convenablement, d'établir des séchoirs, dépense que les colons ne peuvent faire que difficilement avant d'avoir acquis une position indépendante.

On sème le tabac à la fin d'août et au mois de septembre, dans des plates-bandes de jardin, qu'il faut préparer avec grand soin, de manière à ne pas laisser subsister le moindre grumeau de terre. L'on recouvre les semis avec de la paille soutenue à quelques pouces au-dessus du sol, afin de les garantir contre les vents, contre les gelées blanches et contre les trop grandes ardeurs du soleil au milieu du jour. Il faut aussi veiller à ce que les germes naissants ne soient pas dévorés par des pucerons, dont on se garde en répandant des cendres ou de la chaux sur les semis. Au mois d'octobre on transplante les jeunes pousses dans un champ très bien labouré, en les mettant à la distance d'un bon pas l'une de l'autre. Plus tard, lorsque les plantes ont atteint un certain degré de

développement, on enlève les feuilles que l'on ne veut pas laisser mûrir, ainsi que les fleurs des plantes que l'on ne réserve pas pour recueillir de la semence. Quant à cette dernière, il est à remarquer que pour être tout à fait bonne il faut qu'elle soit recueillie au mois de février.

On peut commencer à détacher des feuilles mûres au mois de janvier. On les enfile pour les suspendre à l'ombre et à l'abri du vent, et on les laisse sécher ainsi.

Une plante de tabac peut produire environ une demi-livre de feuilles sèches, ce qui ferait monter le rendement d'un journal à la somme d'environ deux mille francs.

Il s'en faut de beaucoup que la culture des *légumes* soit aussi développée qu'elle pourrait l'être. La plupart des colons y attachent peu d'importance, parce qu'ils ne s'en soucient pas beaucoup pour leur propre usage et que les colonies sont trop éloignées des villes pour que l'on puisse cultiver les légumes pour la vente. D'ailleurs, en général, les créoles espagnols en usent peu; ils n'apprécient et ne cultivent eux-mêmes que les oignons, l'ail, le poireau, les tomates, les poivrons, les pois chiches, les choux et surtout les potirons, nommés dans le pays *sapallos*, qui sont très bons, les pastèques, qu'ils appellent *sandias*, et les autres espèces de melons. Cependant, depuis quelques

années, il y a dans le voisinage des villes des jardiniers européens qui cultivent tous les légumes usités en Europe, et les créoles espagnols commencent à s'y habituer.

Tous les légumes, presque sans exception, réussissent très bien dans le pays; seulement pour plusieurs espèces, il est nécessaire de renouveler de temps en temps la semence, qui est exposée à dégénérer.

Les potirons, les concombres, les pastèques et les melons se cultivent dans les champs. On les sème depuis le mois d'août jusque dans le courant d'octobre, dans des terres bien labourées et qui sont déjà en culure depuis quelque temps; l'on prend soin d'espacer beaucoup la graine, parce que les plantes se développent énormément et couvrent de grands espaces de terre en serpentant.

Pour établir un jardin dans un terrain nouveau, il faut, après avoir défriché à la charrue, retourner la terre à la bêche, en la pulvérisant bien, puis la laisser exposée à l'action de l'air et du soleil pendant trois ou quatre mois. Après cela, il faut encore retourner cette terre très profondément avec la bêche, de manière à mélanger entre elles plusieurs couches du sol. Dans ce but, on commence par enlever la première couche sur une largeur de trois à quatre pieds, puis on jette par-dessus la seconde et enfin la troisième, que l'on mêle avec

les deux premières; l'on continue ainsi en reculant jusqu'à ce que l'on ait retourné tout le carré que l'on veut transformer en jardin. Par ce moyen, qui d'ailleurs détruit beaucoup de vers et d'insectes, on obtient une terre qui, sans être de l'humus pur, dont la trop grande force détruirait les semences délicates, est pourtant très fertile; en même temps, cette terre, remuée à une grande profondeur, laisse pénétrer davantage les eaux pluviales et en conserve plus longtemps l'humidité. Quand cette opération est faite, il faut encore laisser reposer la terre pendant une année avant de s'en servir comme jardin.

Les légumes et les plantes potagères se sèment depuis le mois de février jusqu'au mois d'octobre; en général, c'est l'hiver qui leur est le plus favorable, parce que les grandes chaleurs de l'été leur font du mal. Les différentes espèces de salade peuvent être semées pendant presque toute l'année. Quand la pluie manque, il convient d'arroser les jardins le soir avec de l'eau qui a été exposée au soleil pendant la plus grande partie de la journée; l'eau fraîchement tirée du puits fait périr les jeunes plantes. Il faut surtout arroser les plates-bandes nouvellement ensemencées.

Il est nécessaire d'entourer les jardins de murs en briques séchées ou cuites (ce qui est plus durable), et il convient de les éloigner autant que

possible de l'endroit où se tient habituellement la volaille.

Dans quelques jardins de Santa-Fé et de la colonie, nous avons vu des fraises en petite quantité; mais près des villes de Rosario et de Buénos-Ayres, on les cultive en grand, et l'on sert de superbes fraises-ananas aux tables des hôtels. A Buénos-Ayres, nous avons vu dans un jardin des framboisiers et des groseilliers, ce qui nous a paru très extraordinaire pour le pays.

Ceux qui aiment les fleurs peuvent se donner le plaisir d'en posséder avec beaucoup de facilité. L'on voit à Santa-Fé, dans les cours des maisons, des fleurs magnifiques cultivées par les femmes du pays. Dans les *quintas* ou maisons de campagne qui environnent les villes de Buénos-Ayres et de Montevideo, il y a de superbes camélias en plein vent; on a soin seulement de leur ménager l'ombre et la lumière de telle façon qu'il y ait toujours alternation par l'effet de la rotation naturelle des rayons du soleil; ce que l'on obtient soit par un treillage, soit par les branches d'arbustes plus élevés plantés auprès.

Nous recommandons à ceux qui voudraient étudier l'horticulture dans le pays, de visiter le magnifique parc et jardin de M. Buschenthal, près de Montevideo, ainsi que le parc du général Urquiza à San-José, que l'on dit également fort beau. On a

remarqué que ce sont en général les plantes et les arbres tirés de l'Australie qui s'acclimatent le mieux; il y en a un très grand nombre dans le parc de M. Buschenthal, entre autres un arbre nommé *eucalyptus*, qui croît avec une rapidité extraordinaire, présente un bel aspect et procure beaucoup d'ombrage, trois qualités précieuses pour le *campo* de l'Amérique du Sud. Nous avons vu dans un faubourg de Buénos-Ayres (*calle de Charcas*, très loin hors de ville) l'établissement d'un horticulteur européen, nommé Pierre Sontag, et qui a été jardinier d'Urquiza, à San-José. Nous avons été surpris des résultats obtenus par lui, surtout dans les arbres fruitiers, qu'il a greffés presque tous sur des sauvageons indigènes, en choisissant le pêcher pour les fruits à noyau de toute espèce, à la seule exception des cerises, et le coignassier pour tous les fruits à pepins.

Le sol de Santa-Fé est beaucoup plus favorable à la culture des arbres que celui de Buénos-Ayres; par conséquent, lorsque l'on voudra se donner la peine d'y consacrer les soins nécessaires, on y obtiendra sans aucun doute des résultats au moins aussi satisfaisants.

En général, nous ne saurions trop recommander aux colons qui s'établissent dans le *campo*, de ne pas négliger la culture des arbres, car ils leur seront utiles sous bien des rapports, sans parler de

l'adoucissement de température et de l'augmentation de pluie que, plantés en grande quantité, ils amèneront peu à peu dans le climat. C'est d'abord un grand embellissement dans ces plaines à perte de vue, où rien n'interrompt la monotonie du coup d'œil; ce sera encore un abri très convenable pour protéger contre le vent bien des cultures qui le redoutent; ce sera enfin l'avantage très considérable d'avoir, au bout de quelques années, tout son bois à brûler sur sa propre terre, et, plus tard, même du bois qui pourra servir à la menuiserie, au charronnage, ainsi que pour les constructions. Outre cela, les fruits sont un rafraîchissement précieux pendant les chaleurs de l'été, et ceux que l'on ne consomme pas peuvent être séchés ou distillés en eau-de-vie pour provision de ménage et pour la vente.

A notre avis, les colons feraient très bien d'entourer leurs concessions d'une lisière d'arbres de la largeur de dix à quinze pas; outre l'embellissement, ce serait une barrière naturelle que le bétail ne franchirait guère, surtout si l'on y entremêlait des épines, qui ne manquent pas dans le pays. Pour cela, nous recommanderions surtout le *parayso* et l'acacia, que l'on peut semer et qui croissent très rapidement. Pour éclaircir ensuite ces semis ou ces pépinières autant qu'il le faudrait, on en prendrait les plus jolis arbres et on les trans-

planterait aux endroit que l'on voudrait embellir ou abriter près des habitations, sans préjudice aucun des vergers à établir dans les emplacements convenables.

Quand on veut semer de la graine d'arbres, il convient de choisir un terrain qui ait déjà été en culture depuis quelque temps; on lui donne un labour profond, puis on le laisse pendant quelques semaines exposé à l'influence de l'atmosphère. On sème au mois de mars et d'avril, et l'on a soin de passer le rouleau après l'ensemencement.

Nous croyons que la première chose à faire, c'est de *semer* des noyaux de pêche (nous ne pouvons pas dire *planter*, car on peut les répandre à la volée comme la semence), qui germent avec la plus grande facilité. Au bout de deux ans, l'on pourra commencer à transplanter les jeunes arbres qui seront les plus avancés. Cette opération se fait en hiver, c'est-à-dire pendant les mois de juin, juillet et août. En transplantant, il faut couper le bout de la racine pivotante et tailler les racines chevelues; il faut incliner le pivot en plantant, parce que cela améliore la qualité du fruit. On plante les pêchers à la distance de dix ou quinze pas l'un de l'autre, et, si le temps est sec, on arrose les sujets nouvellement transplantés. Les racines produisent d'ordinaire une foule de jets superflus qu'il faut couper, afin de fortifier le tronc et de lui

ménager une forme élancée. A partir de l'année suivante, on commence à tailler les arbres chaque hiver, ce qui, une fois qu'ils sont grands, procure une bonne provision de bois à brûler. Les pêchers commencent à porter du fruit dès la troisième année.

Au moyen des jeunes pêchers obtenus de cette manière, l'on peut préparer, en les disposant d'une manière convenable, un abri aux semis d'arbres forestiers que l'on désire faire dans la suite. Nous entendons par là le *caroubier*, le *quebracho*, le *nandubai*, le *parayso*, l'*acacia*, et les arbres d'Europe dont on aurait apporté ou fait venir la semence. On pourra semer ces graines entre des allées de pêchers plantées de l'est à l'ouest, afin de les protéger contre le vent du sud, qui est le plus redoutable.

L'abricotier croît aussi facilement que le pêcher, mais comme il devient plus grand, il se développe plus lentement; il ne porte guère de fruit qu'à partir de la cinquième ou de la sixième année.

Un autre arbre dont la croissance est sûre et facile, c'est le coignassier. Cet arbre produit dans le pays un fruit beaucoup moins acerbe que les coings d'Europe; on le mange en compote, comme chez nous les pommes.

L'oranger est difficile à cultiver dans le *campo*, parce qu'il demande à être abrité du vent et des

gelées de l'hiver pendant qu'il est encore jeune et délicat, avantage que lui procurent dans les villes les murailles des maisons et des jardins, ainsi que les grands arbres anciens qui ombragent et protégent les jeunes. Le meilleur moyen d'élever cet arbre est de planter des pepins, ou mieux encore, des oranges entières, et de transplanter ensuite les jeunes sujets que l'on est obligé d'enlever pour ne pas gêner le développement des autres; ceux que l'on pourra laisser en place croîtront plus vite. La transplantation doit se faire au mois de mai et de juin. Les jeunes orangers que l'on apporte des villes dans les colonies périssent très souvent, et même ceux qui reprennent sont entravés dans leur développement, parce que les gelées de l'hiver leur font perdre presque tous les jets encore verts qu'ils ont poussés pendant l'été. Le meilleur moyen de conserver ces jeunes arbres est de les entourer, à la fin de l'automne, d'une pile de briques entassées les unes sur les autres sans mortier, jusqu'à une hauteur qui dépasse un peu celle de l'arbuste; par ce moyen, celui-ci, sans être privé d'air ni de lumière, est préservé du vent et des rayons du soleil levant, qui détruisent en hiver les pousses tendres couvertes de rosée froide ou de gelée blanche. Au printemps, dès que cet inconvénient n'est plus à redouter, l'on enlève les briques. Nous avons vu à Espéranza des orangers traités de la sorte se dé-

velopper admirablement; mais nous ne connaissons qu'un seul colon qui ait voulu jusqu'ici prendre cette peine. L'oranger est, comme on sait, un arbre toujours vert; c'est pourquoi il importe que pendant l'hiver il ne soit pas empêché de pousser des feuilles nouvelles, qu'il produit aussi bien en automne qu'au printemps.

Il ne faut pas tailler les orangers avant qu'ils aient atteint l'âge de quatre ou cinq ans. Placé dans les conditions les plus favorables, cet arbre peut commencer à porter du fruit dès la sixième année; mais d'ordinaire cela n'arrive qu'à la huitième ou même plus tard si l'arbre n'a pas pu se développer convenablement dès l'abord.

Ce que nous venons de dire des orangers s'applique aussi d'une manière générale aux citronniers, aux cédrats, et aux limoniers, qui sont de la même famille.

Le figuier est un arbre que l'on rencontre beaucoup dans tous les vergers de la République Argentine; il y devient très grand et porte en abondance des fruits de très bonne qualité. Il y en a de plusieurs espèces. Le figuier est très facile à obtenir au moyen de boutures ou rejetons que l'on coupe au-dessus de la racine des vieux arbres, et que l'on met en terre au mois d'août, en les inclinant légèrement jusqu'à la profondeur d'un pied, et en ne laissant sortir de terre que deux ou

trois œils, comme on le fait pour les chapons de vigne. Dans le courant de la seconde année on peut déjà commencer à tailler l'arbuste pour lui donner un tronc droit et élancé. Les fruits commencent à se montrer dans le courant de la cinquième ou de la sixième année. Tant que l'arbre est jeune il convient de l'abriter et de le protéger contre les gelées blanches, ce qui peut se faire par le choix d'un emplacement convenable ou, à défaut, au moyen d'une enveloppe de paille pendant l'hiver

Le grenadier est très abondant, il est facile de le transplanter, ainsi que de l'obtenir par la semence que l'on met en terre au mois d'août. La transplantation des jeunes arbres se fait dans les mois de mai et de juin et pas avant la seconde année.

Le meilleur moyen d'obtenir des pommes et des poires, c'est de les greffer sur des coignassiers. Nous en avons vu beaucoup d'exemples à Buénos-Ayres. On peut aussi planter des pepins au mois de septembre ou au moins de mars, et dans ce cas il faut attendre deux ou trois ans avant de transplanter ces jeunes arbres. Les poiriers deviennent très beaux et très grands, mais ceux que nous avons vus à Santa-Fé et à Coronda ne portaient pas de bons fruits, faute d'avoir été greffés; les pommiers, par contre, se développent moins bien et nous croyons que le meilleur système est de

les élever en pommiers nains ou en espalier. Ils commencent à porter du fruit à la quatrième ou à la cinquième année, les poiriers un peu plus tard.

Quelques essais faits dans les colonies avec des amandiers et des noyers ont réussi, mais nous n'avons pas eu le temps de voir ces arbres arriver à l'âge de porter des fruits. Par contre, nous avons vu chez un médecin européen, établi depuis longtemps à Santa-Fé, un ou deux amandiers en plein rapport, qui avaient été greffés sur des pêchers. Nous avons vu à Buénos-Ayres des pruniers de toute espèce greffés sur les mêmes arbres.

Quelques colons piémontais ont apporté avec eux de la graine de mûriers et nous en avons vu plusieurs jeunes arbres qui venaient très bien.

Des noyaux de dattes que nous avons plantés à San-Carlos ont fort bien germé; les jeunes dattiers sont vigoureux, mais cet arbre se développe très lentement.

Les cyprès se transplantent assez facilement et viennent très bien. Les peupliers se reproduisent comme en Europe par les boutures, mais ils ont besoin d'une certaine humidité pour se bien développer à la longue. Il en est de même à un plus haut degré des saules, qui se transplantent avec une très grande facilité et dont les boutures peuvent aussi être plantées, mais qui même après avoir

très bien repris d'abord, risquent de périr au bout d'un certain temps, si le terrain où ils se trouvent ne leur offre pas l'humidité dont ils ont besoin.

Tous les arbres des forêts dont le bois est un peu tendre et la sève abondante se transplantent facilement, même lorsqu'ils sont déjà grands. Il faut naturellement faire cette opération en hiver, c'est-à-dire pendant les mois de juin, juillet et août. Quand on transplante des arbres jeunes, dont l'écorce est encore tendre, il faut chercher à garantir le tronc des trop grandes ardeurs du soleil, parce que le desséchement de l'écorce entrave la circulation de la sève et peut faire périr l'arbre, lors même que les racines auraient bien repris.

La plupart des arbres que l'on apporte d'Europe réussissent bien quand on leur donne les soins nécessaires au commencement. Nous avons vu chez un colon d'Espéranza quelques exemplaires de pins maritimes. Nous croyons que le platane, les maronniers, les châtaigniers, réussiraient bien; on n'en a pas encore fait l'essai à notre connaissance.

Les plantations de jeunes arbres, en général, ont quelquefois à souffrir, par places, d'un insecte ou d'un ver imperceptible, dont la présence ne se révèle que par ses ravages, et qui ronge l'écorce immédiatement au-dessus de la racine, ce

qui interrompt la circulation de la sève et fait périr l'arbuste.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que dans les villes comme Santa-Fé, Parana, Coronda et autres, les treilles abondent dans les cours des maisons. Ces treilles sont presque toujours superbes et produisent un raisin excellent, soit rouge, soit blanc muscat. Le raisin est très doux et a de grands grains allongés dans le genre des raisins de Malaga. L'on a aussi déjà planté beaucoup de ceps de vigne dans les colonies, où on les élève également comme treilles le long des murs des jardins ou des maisons; mais pour cultiver la vigne sur une plus grande échelle, les plaines du campo présentent quelque difficulté à cause des vents et surtout du *pampéro*, dont il faut chercher à se garantir, sans cependant priver la vigne des rayons du soleil. Nous croyons que le meilleur moyen d'y parvenir serait de faire, dans la direction de l'est à l'ouest, des murs d'environ six pieds de hauteur et éloignés l'un de l'autre d'environ quatorze pieds, pour planter la vigne entre deux; on pourrait aussi creuser la terre à peu près à la même distance, de manière à faire des pans inclinés exposés au nord, sur lesquels on ferait les plantations en mettant les ceps en bas et faisant remonter les pampres le long de la pente,

un peu comme des espaliers. Mais il nous semble que le premier moyen serait préférable.

Pour planter la vigne, il faut commencer par faire des fossés d'environ deux pieds de large et deux pieds et demi de profondeur. Au fond de ces fossés l'on dépose une couche de deux ou trois pouces d'ossements d'animaux ou de débris de briques, ensuite une couche de trois pouces de l'humus que l'on a pris à la surface du sol en creusant le fossé; lé reste de l'humus est mélangé avec la terre de la couche inférieure, et ce mélange remis dans le fossé jusqu'à la profondeur d'environ un pied, qui reste vide. Dans les endroits ainsi préparés, l'on peut planter la vigne depuis le milieu de juillet jusqu'au milieu d'août. Si l'on a de jeunes plants avec des racines, il faut les coucher de manière à enterrer de 1 $^1/_2$ à 2 pieds du jeune cep avec les œils, afin qu'ils poussent de nouvelles racines, qui, ajoutées aux anciennes, rendent le cep d'autant plus vigoureux. Si l'on n'a que des chapons, il faut veiller à ce qu'ils aient environ trois pouces de vieux bois; on les couche en terre presque horizontalement; en ne laissant dépasser que quelques œils. Ces chapons croissent aussi sûrement et aussi bien que les plants qui ont des racines. En plantant les uns ou les autres il vaut mieux ne pas en tailler le bout. Quand le temps est sec il est utile d'arroser les

nouvelles plantations. En plantant la vigne, on met les ceps à trois pieds de distance les uns des autres; plus tard, lorsqu'ils sont bien développés, l'on peut en ôter la moitié et les transplanter ailleurs. On disposerait naturellement ces rangées de ceps entre les murs dont nous avons parlé, de manière à leur ménager convenablement l'espace, l'abri et le soleil.

La première année après la plantation il faut tailler tous les nouveaux jèts, en ne laissant que deux ou trois œils. Il ne faut pas laisser venir à la racine des pousses superflues, mais enlever ce qui pousse de plus que le tronc principal ou tout au plus un second.

Les années suivantes on taille la vigne comme en Europe, *sur le bois* ou *sur le fruit*, selon sa convenance. Cette opération se fait à la lune croissante du mois d'août et c'est la seule que l'on ait à faire; car il faut s'abstenir d'ébourgeonner ou d'ébrancher la vigne, parce que le fruit avorte par l'effet d'une surabondance de végétation si on ne laisse que les jets utiles; tout ce qu'on peut faire, c'est de briser à une certaine hauteur ceux qui ne servent à rien, pour les empêcher de devenir trop grands. Il ne faut pas non plus épamprer, parce que les raisins mûrissent mieux sous les feuilles que lorsqu'ils sont exposés directement et sans abri à toute l'ardeur du soleil. La vigne commence

à produire la troisième année, surtout lorsqu'elle a été plantée avec racine.

Plusieurs colons ont apporté de la semence de raisins d'Europe et toutes ces graines ont bien levé.

Il va sans sans dire que la plantation d'une vigne est un travail que le colon ne peut entreprendre qu'après avoir pourvu aux exigences premières de son installation et de son établissement; mais une fois que le plus nécessaire est fait, rien n'empêche de s'y mettre, et l'on pourrait facilement commencer par une ou deux rangées de murailles, puis en ajouter une chaque année, ce qui au bout de peu de temps, formerait une jolie plantation.

Quant à la fabrication du vin, l'on n'a fait jusqu'ici que des essais en petit, qui ont réussi. Il est très facile de faire de bonnes caves, attendu que le sol n'est pas pierreux et que l'on peut faire soi-même les briques nécessaires pour les murer. L'on peut acheter à bas prix les tonneaux (pipes) dans lesquels on importe les vins de l'Espagne et du midi de la France. D'ailleurs on pourrait au besoin faire de très bons fûts avec le bois de caroubier, à condition de le laisser tremper dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait perdu sa matière colorante et la saveur âpre et forte qui lui est propre. On s'en sert très bien pour les seilles et les cuves.

Nous terminerons ces renseignements sur les cultures par l'aperçu suivant (d'ailleurs très sujet à varier) des travaux agricoles que peut faire par an, à partir de la seconde année de son établissement, une famille de colons possédant quatre travailleurs :

40 journaux de blé, produisant en cas de résultat médiocre	P.	750
15 journaux de maïs, idem	»	180
1 journal de patates	»	50
1/2 journal de pommes de terre, pour mémoire.		
1/2 journal de mani (arachide) . . .	»	15
2 journaux de haricots	»	50
1 journal de pois	»	15
2 journaux d'orge	»	40
1 journal de légumes, pour mémoire.		
63 journaux suisses, produisant . .	P.	1,100

Nous estimons que l'entretien de la famille pendant une année lui coûtera environ	P.	350		
et nous évaluons les faux frais et la déperdition des outils, du bétail de service, etc., à	»	120	»	470
Il resterait donc un surplus de . .			P.	630

ou environ 2520 fr.

Nous avons évalué les produits assez bas, soit

comme quantité, soit comme prix, et il est facile qu'ils soient beaucoup plus considérables; par contre, ils peuvent aussi rester au-dessous de notre estimation si l'année est tout à fait mauvaise. En revanche, notre calcul ne tient aucun compte des bénéfices que le colon retire de son bétail.

En effet, à côté de l'agriculture qui doit demeurer son occupation principale, le colon fera très bien de vouer une attention toute particulière à l'élève du bétail, pour laquelle le pays est si favorable. Les récoltes sont toujours subordonnées à l'état variable du temps; les bénéfices qu'elles procurent sont parfois magnifiques et d'autres fois très médiocres. La reproduction du bétail, par contre, est régulière et certaine; il est très rare qu'elle soit sensiblement modifiée par des maladies ou des accidents, surtout dans les colonies où les troupeaux ne sont pas trop grands pour être bien surveillés et où les animaux sont régulièrement abreuvés par les soins de leurs propriétaires.

Les vaches de la province de Santa-Fé ressemblent beaucoup à la race suisse ou fribourgeoise; quoique vigoureuses, elles ne sont pas très grandes et leur poids ne dépasse guère huit quintaux. Les génisses commencent à porter souvent un peu avant l'âge de deux ans accomplis; c'est-à-dire qu'elles font ordinairement leur premier veau

pendant la troisième année. Cette opération se fait toujours naturellement sans aucune assistance humaine : un beau jour la vache revient du pâturage avec un veau nouveau-né, comme si de rien n'était. Les vaches sont fécondes jusqu'à l'âge de 18 ou 20 ans. Leur lait est d'une excellente qualité ; mais il est moins abondant qu'en Europe, ce qui provient sans doute du manque de soin. On peut compter qu'une vache à lait de production moyenne fournit 2 livres de beurre par semaine. Le beurre se vend toujours très bien ; il y a des marchands qui parcourent les colonies pour l'acheter et qui vont le vendre jusqu'à Buénos-Ayres. Le prix varie de 1 $^1/_2$ à 3 réaux (75 c. à 1 fr. 50) par livre, selon la saison.

Les vaches des estancieros ne sont pas accoutumées à se laisser traire ; par contre, celles qui ont été élevées par les colons sont aussi douces et apprivoisées qu'en Europe ; mais on laisse toujours une partie du lait au veau, non-seulement parce que la vache se laisse traire plus volontiers après que le veau a teté, mais aussi parce que sans cela les veaux seraient trop chétifs et mal nourris. Comme le bétail est toujours au pâturage, il est difficile de régler l'époque où les vaches doivent porter, comme cela se pratique en Europe ; il en résulte qu'elles font presque toutes leurs veaux

au printemps et que le lait est assez rare pendant l'hiver.

Il n'y aucun avantage à tuer les veaux, d'autant moins qu'une vache cesse de donner du lait dès qu'elle a perdu son petit; il convient donc beaucoup mieux de conserver les génisses pour la reproduction et de ne vendre les jeunes bœufs pour la boucherie que lorsqu'ils ont dépassé deux ans. Pour les colons qui s'établissent il est très avantageux d'acheter de préférence des vaches laitières avec des veaux femelles, dussent-ils même les payer un peu plus cher, parce que l'augmentation sera beaucoup plus rapide.

Les estancieros n'élèvent le bétail qu'au seul point de vue de la reproduction, et leur revenu consiste dans le produit des jeunes bœufs *(novillos)*, qui atteignent chaque année l'âge convenable pour être vendus, soit aux bouchers, soit surtout aux *saladeros*, établissements qui font l'abattage en grand pour l'exportation des peaux, du suif, de la viande séchée, etc. Ces estancieros possèdent des propriétés de plusieurs lieues carrées, sur lesquelles les animaux paissent par milliers. Il y en a dont le bétail s'élève jusqu'à 10,000 têtes; on évalue à 200,000 celui du général Urquiza dans l'Entre-Rios, et à 300,000 celui du plus riche estanciero de la province de Buénos-Ayres. On calcule qu'une lieue carrée de campo peut nourrir 2000 vaches,

et que le troupeau se double en trois ans. Les prix des terrains sont sujets à varier énormément selon la situation, les localités et les circonstances. L'année dernière on a vendu des estances assez bien situées dans les environs de Santa-Fé, sur le pied de 7000 piastres boliviennes (28,000 francs) la lieue carrée. Dans le nord de la province ou dans le Chaco on peut encore acheter des terrains superbes presque pour rien, tandis que près de la ville de Rosario on a payé jusqu'à 17,000 piastres (68,000 francs) la lieue carrée en 1864, et l'on en demande aujourd'hui 25,000 piastres (100,000 francs).

Nous estimons que l'élève du bétail est en quelque sorte *l'assurance du colon* et nous y avons toujours voué la plus grande attention. On aura pu remarquer que la colonie de San-Carlos, bien qu'elle soit une des plus jeunes et qu'elle ne se soit formée que très graduellement par l'arrivée successive de petits groupes de colons, présente la plus forte moyenne de bétail par famille. Cette moyenne est à San-Carlos de 29 bêtes à cornes, à Espéranza de 23 et à San-José de 18. Le manque de données statistiques nous a empêché de l'établir pour les autres colonies.

Néanmoins, l'exemple des estancieros n'est pas bon à suivre pour les colons, mais ceux-ci doivent rester dans certaines limites à l'égard du bé-

tail. Nous croyons que chaque famille devrait se borner à conserver, outre les bœufs dont elle a besoin pour les travaux agricoles, le nombre de vaches qu'elle est capable de traire convenablement; mais qu'alors elle devrait leur consacrer tous les soins nécessaires, leur bâtir une étable et les fourrager pendant la nuit avec de la luzerne et d'autres plantes cultivées à cet effet. Par ce moyen, la production de lait serait considérablement augmentée et, dans la saison où le beurre est à bas prix, nous croyons que l'on ferait très bien de se vouer à la fabrication du fromage, pour laquelle l'établissement d'une *fruiterie*, à la mode suisse, serait facile entre quelques familles bien placées et capables de s'entendre et de conserver la paix tout en travaillant en commun. Ce dernier point, qui est la principale difficulté et qui a fait échouer tous les efforts que nous avons tentés personnellement dans ce but, obligerait de limiter le plus possible le nombre des sociétaires proprement dits; mais la fruiterie pourrait acheter à un prix déterminé le lait que les autres colons lui apporteraient. Moyennant la connaissance du métier et des arrangements convenables qui pourraient être pris sans difficulté, l'on pourrait faire un fromage excellent, qui se vendrait sans doute très bien pour la consommation des grandes villes, telles que Rosario, Buénos-Ayres et Montevideo.

Les bœufs sont très forts et très bons pour le travail; ils atteignent la hauteur d'environ cinq pieds et demi, et ils ont de fort grandes cornes. Comme on ne les engraisse pas, leur poids ne dépasse guère huit quintaux, et les jeunes bœufs que l'on tue d'ordinaire, n'en pèsent pas beaucoup plus de six. La peau se vend habituellement de 4 à 5 piastres (16 à 20 fr.).

Pour travailler avec les bœufs il convient d'éviter les heures de grandes chaleur et de choisir de préférence celles du matin et du soir. Les indigènes, qui emploient surtout ces animaux pour traîner les charrettes, ont l'habitude de voyager toujours pendant la nuit, excepté en hiver, et de se reposer durant la plus grande partie du jour.

Encore une raison pour laquelle nous conseillons aux colons de ne pas conserver plus de bétail qu'ils n'en peuvent convenablement et utilement soigner, c'est le pâturage. Aujourd'hui l'on fait paître les animaux en dehors des colonies, et il est probable que l'on pourra continuer à le faire encore pendant plusieurs années. Mais il est à prévoir qu'un temps viendra où les propriétaires de ces terrains, aujourd'hui à peu près abandonnés, voudront ou les vendre, ou en tirer parti pour eux-mêmes, et alors les colons seront bien obligés d'augmenter à leurs animaux les rations de fourrage cultivé et de les faire pâturer sur une

partie de leurs propres terres. Il serait donc plus prudent et plus judicieux de prendre d'avance ses mesures de manière à n'être pas surpris et mis dans l'embarras par un pareil changement, d'autant plus que le profit réel d'un bétail limité, mais bien soigné, sera très certainement plus considérable que celui d'un grand troupeau qu'on néglige.

Après cela, s'il y a des colons qui veulent absolument se vouer à l'élève du bétail, à l'instar des créoles, le mieux qu'ils puissent faire c'est de louer ou d'acheter un terrain de quelque étendue en dehors des colonies, et d'y établir quelque membre de leur famille pour surveiller les animaux qu'ils y placeront. Cela pourrait aussi se faire conjointement par plusieurs familles qui s'entendraient pour élever ainsi le surplus de leurs animaux.

L'élève des chevaux doit être abandonnée entièrement aux estancieros qui ont de vastes possessions sur lesquelles peuvent errer en pleine liberté de nombreux troupeaux de juments, que parfois le propriétaire ou les *péons* de l'estancia ne revoient pas de plusieurs mois. Il leur suffit de savoir dans quelle direction ils ont à les chercher au besoin. Quelques estancieros s'occupent aussi, dans une certaine mesure, d'élever des mulets que l'on envoie surtout en Bolivie.

Là où il y a des cultures il est naturellement impossible de laisser des troupeaux de chevaux en liberté, et quand on est obligé de les mettre au *corral* pendant la nuit, ils en souffrent toujours. Evidemment il ne convient pas pour le colon d'avoir plus de chevaux qu'il ne lui en faut pour son service; mais il ferait très bien de les mettre de nuit dans une écurie ou au moins sous un hangar, et de les fourrager.

Jusqu'à présent les colons ont négligé presque entièrement l'élève du mouton. Cependant le *campo* de Santa-Fé offre un pâturage très convenable pour ces animaux, surtout lorsqu'il a été brouté pendant deux ou trois ans par le gros bétail; d'ailleurs on sait que les moutons ont la propriété d'améliorer eux-mêmes le pâturage où ils se trouvent, et qu'ils le transforment peu à peu en un champ de trèfle.

Les brebis mettent bas trois fois en deux ans, de sorte que l'augmentation est encore plus rapide que chez les bêtes à cornes. On évalue le produit en laine à 3 ou 4 liv. par mouton et par an. Selon la qualité, la laine se vend, à Santa-Fé, de 2 à 4 P. l'arrobe de 25 liv., ce qui équivaut à peu près à 32 et 64 francs le quintal. Si l'on achète des brebis ordinaires, on peut facilement améliorer la race en leur donnant des béliers plus fins, que l'on peut encore remplacer plus tard par des sujets d'une

qualité supérieure. Même lorsque l'on ne cherche pas à raffiner davantage un troupeau, il convient de changer les béliers de temps en temps, parce que la race dégénère si le sang n'est pas renouvelé.

Un seul berger suffit pour 800 à 1000 moutons, mais il ne convient pas de faire des troupeaux plus nombreux. Les soins à donner à ces animaux sont fort simples et faciles à apprendre en consultant des personnes qui en ont l'expérience; mais sans être difficiles, ces soins sont indispensables, et si on les néglige, le troupeau en souffre.

Nous croyons que les colons feraient bien d'avoir un certain nombre de moutons par famille, et de se réunir pour former des troupeaux du nombre voulu, qu'ils feraient garder en commun. Outre les bénéfices résultant de la reproduction, de la laine et de la vente des mâles châtrés pour la boucherie, ils auraient l'avantage de pouvoir se servir des moutons pour préserver des mauvaises herbes les champs qu'ils doivent de temps en temps laisser en jachère, et qui offrent un bon pâturage, de même que ceux où l'on vient de récolter du blé, et où les grains tombés ne tardent pas à produire en abondance une herbe tendre dont les moutons et tous les animaux sont très friands.

Les moutons ont encore l'avantage d'exiger

pour les abreuver beaucoup moins d'eau que les bêtes à cornes.

Il y avait très peu de moutons dans les environs de Santa-Fé, il y a cinq ou six ans ; mais aujourd'hui les éleveurs de la province de Buénos-Ayres commencent à s'y établir, parce que dans cette province, comme dans la Bande orientale, les prix des terrains augmentent très fort, et que par conséquent le besoin de s'étendre vers le nord se fait de plus en plus sentir.

L'élève du porc ne se pratique pas en grand et pour l'exportation de la viande ; mais habituellement les familles trouvent utile et facile d'en élever ou d'en engraisser quelques-uns pour les besoins du ménage. Nous avons eu l'occasion d'améliorer la race indigène par l'introduction de quelques sujets d'une race chinoise, et l'on a introduit aussi des porcs anglais et autres, de manière que l'on rencontre déjà passablement de croisement. L'on trouve chez les colons de la charcuterie qui ne le cède en rien à celle des gens de nos campagnes.

Les colons ont en général beaucoup de volaille : poules, dindons, sarcelles, canards, pintades leur coûtent fort peu à nourir, vu l'abondance d'insectes qu'ils trouvent dans le campo, et dont la destruction est d'ailleurs fort utile, puis les déchets de maïs et d'autres graines font rarement défaut. La vente des œufs est une grande ressource : le prix

varie, selon l'abondance et la saison, depuis demi réal jusqu'à 2 réaux (25 c. à 1 fr.) la douzaine. Quand le prix est bas, il y a plus de convenance à faire couver les œufs et à vendre les poulets à 1 ½ ou 2 réaux (75 c. à 1 fr.). Les bateaux à vapeur en font une grande consommation pour la table des voyageurs, et les transportent aussi aux marchés de Rosario et de Buénos-Ayres. Outre cela, la volaille et les œufs sont fort commodes et utiles dans les ménages.

Si l'on veut faire des poulaillers, on peut y enfermer la volaille pendant la nuit; mais pendant le jour, il faut la laisser courir librement dans la prairie, sans quoi l'on n'a pas d'œufs. Les jeunes dindons sont difficiles à élever; ils réussissent le mieux quand la mère fait sa couvée dans le campo, loin des habitations, et qu'elle ne revient au logis qu'avec ses poussins déjà grands.

Nous nous sommes appliqués à consigner dans les pages qui précèdent les résultats de huit années de pratique dans l'agriculture et la colonisation à Santa-Fé; mais il nous reste à mentionner une expérience essentielle, savoir, que presque chaque jour, ou tout au moins chaque saison, l'on apprend quelque chose de nouveau qui vous amène à modifier ses observations précédentes. Nous sommes donc bien loin de prétendre que nos conseils et et nos renseignements soient complets ou défini

tifs; mais nous croyons que c'est pour la première fois que des données aussi détaillées sont offertes au public sur ce sujet et pour ce pays, et nous sommes persuadé aussi que ceux qui voudront les prendre pour guide dans leurs travaux, s'en trouveront bien et s'épargneront des tâtonnements qui font souvent perdre un temps précieux.

Il n'entre pas dans notre but de rechercher en détail les causes qui font que, dans beaucoup de contrées de la Suisse et de l'Europe, les populations agricoles se trouvent dans une position gênée, souvent même pénible et alarmante. D'ailleurs ces causes varient selon les localités et nul ne les saurait mieux connaître que ceux qui en souffrent. C'est tantôt le prix démesuré de la terre, ou le morcellement excessif des propriétés, tantôt le peu de fertilité du sol, une situation peu favorable pour la vente des produits, ou encore des charges trop lourdes à supporter, soit comme impôts, soit comme fermage ou comme intérêts d'un capital emprunté. Enfin, il en est de l'agriculture comme de toutes les autres branches : ce sont de plus en plus les grands capitaux qui envahissent tout et qui peuvent seuls travailler avec bénéfice, tandis que les gens dont les moyens sont limités et qui n'ont guère que leurs bras pour vivre, sont distancés et mis en quelque sorte dans une impasse.

Il y a là un grave sujet de réflexions pour tout

père de famille qui voit son travail et celui de ses enfants suffire à peine, ou ne suffire pas entièrement aux nécessités de la vie et au paiement des charges de sa position; pour lequel, par conséquent, dans le cours probable des choses, les années qui avancent n'amèneront qu'une diminution graduelle de sa fortune, au lieu d'une augmentation.

La République Argentine offre aux agriculteurs qui sont ainsi placés, un vaste champ de travail facile, lucratif, et susceptible d'un grand développement. Ceux qui peuvent s'y transporter avec un capital qui, en Europe, ne suffirait pas au moindre établissement agricole indépendant, peuvent y acquérir un vaste domaine, et s'y créer par leur travail une position pleine d'aisance et d'avenir. Plus la famille sera nombreuse, et surtout plus il y aura de fils, plus ses progrès seront rapides. Les parents auront en même temps l'immense avantage de pouvoir conserver tous leurs enfants auprès d'eux jusqu'à ce qu'ils se marient, tandis qu'en Europe ils seraient dans la dure nécessité de les mettre en service chez des étrangers, ou de les envoyer travailler dans les établissements industriels.

Le conseil que nous donnons, en terminant, aux personnes qui se trouvent dans la situation indiquée, et qui éprouvent le désir de s'affranchir

par un travail énergique et soutenu, par des privations passagères, et des sacrifices acceptés et supportés avec courage et fermeté, soit des charges et des inconvénients d'une position trop grevée et trop étroite, soit de la dépendance personnelle qui résulte de ce que l'on ne possède pas de terre à soi, et que l'on est obligé de travailler sans espoir d'avenir, pour enrichir davantage ceux qui en sont propriétaires, ce conseil, disons-nous, c'est de ne pas hésiter, mais de se décider tout de suite, tant qu'elles possèdent encore, pour s'établir en Amérique d'une manière convenable et avantageuse, des moyens qui vont en diminuant chaque année pour ceux qui se laissent aller à cette faiblesse de caractère qui induit tant de gens à n'émigrer que lorsqu'ils sont réduits à la dernière extrémité, et qu'à moins de trouver des occasions exceptionnelles où on leur fait des avances, le dénuement les met en présence de difficultés presque insurmontables, qui n'auraient pas existé quelques années auparavant.


MAR - 1 1952
AUG - 9 '54 H
DUE MAR '69 H
2232899
CANCELLED


SA 5238.65
La Republique Argentine /
Widener Library
004008391
3 2044 080 461 809

